

IMPACT

89

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



LE NOUVEAU VISAGE DE **X-FILES** LE TERMINATOR AU FBI !

DARK ANGEL
La série culte de JAMES CAMERON

ANIKI, MON FRÈRE
et la carrière de TAKESHI KITANO

Compte-rendu MIFED 2000

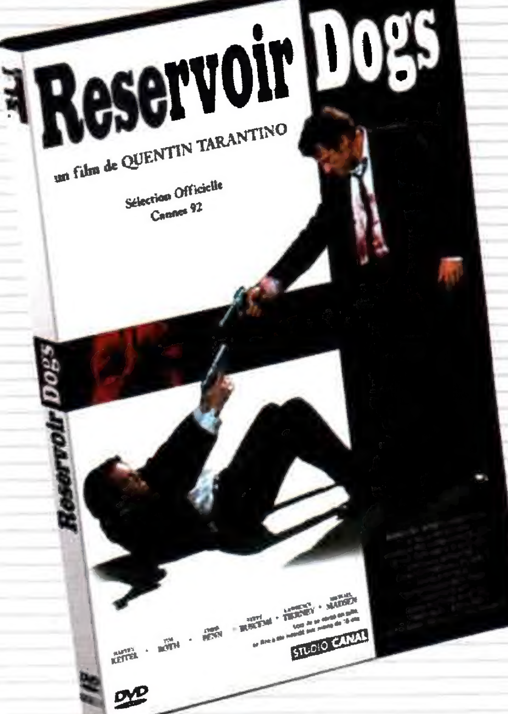
BRUCE WILLIS est-il vraiment INCASSABLE ?

Belgique : 180 FB - RCI : 2600 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F
M 3226 - 89 - 25,00 F - RD

Reservoir Dogs



- BANDE-ANNONCE • CHAPITRAGE • FILMOGRAPHIES • PHOTOS D'EXPLOITATION
- 16:9 COMPATIBLE 4:3 • 2:35 • COULEUR • PAL • ZONE 2
- DURÉE FILM : 1H35 • DVD 9
- FRANÇAIS ET ANGLAIS EN STÉRÉO
- SOUS-TITRES FRANÇAIS



Chaque salopard a son heure...

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

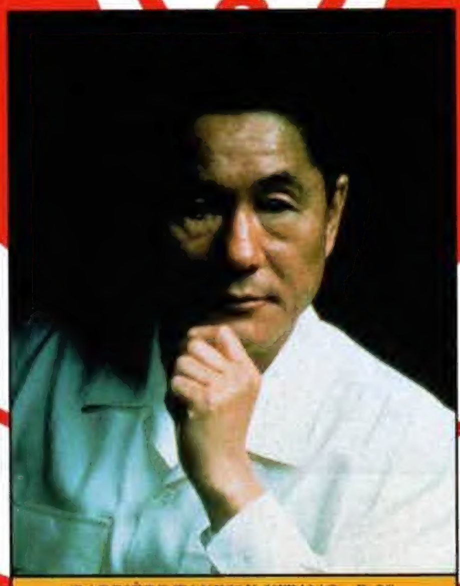
RTL2

M6 net
m6net.fr

STUDIO CANA

SOMMAIRE


DARK ANGEL : P. 20.


CARRIÈRE TAKESHI KITANO : P. 30.

EDITO

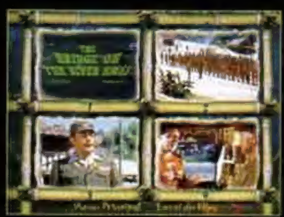
Rien ne va plus dans le monde de la distribution vidéo ! En tout cas en ce qui concerne la sortie des inédits, les **Sweepers**, **Onde de Choc**, **Sonic Impact** et autre **Undercover**, qui se font de moins en moins nombreux, pour ne pas dire inexistants. Est-ce que les stars du petit écran que sont Gary Daniels, Olivier Gruner ou encore Dolph Lundgren ne susciteraient plus le moindre intérêt chez le vidéophile ? Pas forcément. C'est ailleurs qu'il faut aller chercher les raisons qui sont à l'origine de ce dépérissement du paysage vidéo. Déjà, le nombre de ces films, très rentables, a doublé de moitié ces cinq dernières années. Il devient donc difficile de tout suivre, de tout acheter et de tout sortir sans souffrir de la concurrence. Concurrence qui peut également s'opérer au sein d'un même groupe d'édition lorsque celui-ci décide de distribuer plusieurs films sur une très courte période, genre six titres en un mois. A ce rythme, on atteint rapidement le niveau de saturation du marché. Ensuite, il faut aussi prendre en compte le rôle non négligeable joué par l'explosion du DVD, qui s'est rapidement démocratisé. On peut aujourd'hui se procurer un lecteur pour une somme plus que raisonnable, puisque certains modèles sont désormais bradés. Sans oublier les chaînes de magasins qui s'amusent à casser les prix et qui proposent des machines pour 990 F, soit l'équivalent du magnétoscope le plus bas de gamme. Et avec la sortie de la PlayStation 2, à laquelle est intégrée un lecteur Zone 2, tous les foyers seront bientôt équipés. Dans ce cas, pourquoi continuer à collectionner des bandes magnétiques qui s'auto-détruisent au bout de quelques années alors qu'il existe un nouveau support plus pratique, plus agréable et plus fiable (et qui fait double-emploi dans le cas de la console *Sony*) ? Nombreux sont ceux qui préfèrent se refaire un film déjà sorti en salles plutôt que d'aller louer un inédit en cassette, puisque ces titres ne sont pas encore disponibles sur ce nouveau support, ou alors à très petite échelle. Enfin, avec le câble, la quantité de chaînes a augmenté. Il en va de même avec la demande, puisqu'il faut bien remplir les grilles. Et les programmateurs de s'intéresser de plus en plus près à tous ces titres qui faisaient autrefois la gloire de la vidéo, allant même jusqu'à faire monter les enchères, à proposer des sommes faramineuses aux studios de production pour être sûrs d'en obtenir l'exclusivité. Si *TF1* était le premier à diffuser ce genre de films dans la case «Hollywood Night», il y a maintenant 9 ans, beaucoup de chaînes chassent aujourd'hui sur le même terrain. Pour voir les films qui remplissaient les quatre dernières pages de ce magazine, il faudra donc désormais surveiller les sorties DVD ou votre programme télé favori.

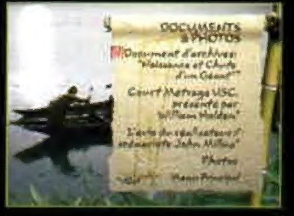
Damien GRANGER

IMPACT Une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris.
Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert
comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Stéphane Moïssakis **collaborateurs** Marc Bruimaud - Cédric Delelée - Sandra Nahon - Alexandre Nahon
correspondant à Los Angeles Didier Allouch **maquette** Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah
composition Les Incassables de la Rue Mansart **photogravure** Start Plus **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** décembre 2000 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°89** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements
Fabien Baron - Michel Burstein - Cat's - Marie-Laure de Frescheville - François Frey - Anne Lara - Pascal Launay - Clotilde Lécuillier - Etienne Lerbret - Bruno Maccarone - Olivia Malka - Floriane Mathieu - Celine Petit - Emmanuelle Renon - Alexis Rubinowicz - Cécile Soullier - François Villa - Jean-Pierre Vincent

映画を凌ぐ：













"Ces chiens de yankees n'ont vraiment pas le triomphe modeste et le sens de l'honneur.
Un film épique aux 7 Oscar® entièrement remastérisé, remixé en 5.1 dans toutes les langues (pour rendre les explosions plus douloureuses encore à nos oreilles ?).
On peut préférer la bande originale isolée - j'aime entendre les prisonniers siffler.
Et ils ont déterré leurs rarissimes documents d'époque, où William Holden présente David Lean aux commandes d'un tournage bigger than life, en pleine jungle birmane.
Propagande, quand tu nous tiens !

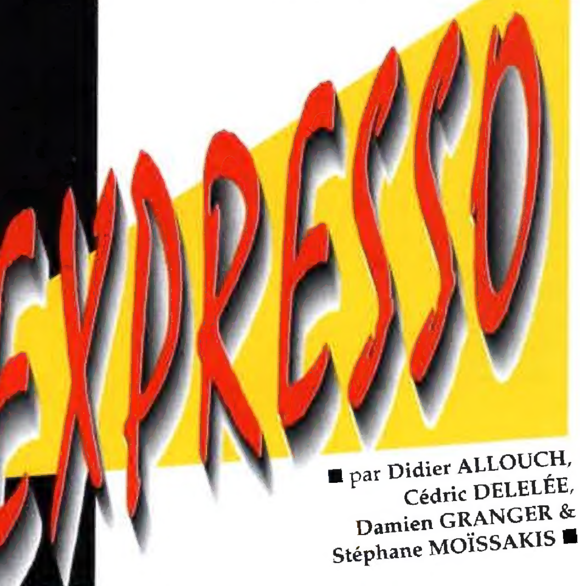

DVD*
WILLIAM HOLDEN · ALEC GUINNESS
LE PONT DE LA RIVIERE KWAI
EDITION LIMITÉE
COFFRET 2 DVD
7 OSCAR
MEILLEUR FILM 1957
DVD
WILLIAM HOLDEN
ALEC GUINNESS
JACK HAWKINS
LE PONT DE LA RIVIERE KWAI
Nul doute que le making of flambant neuf signé Laurent Bouzereau ne mettra pas une heure pour rétablir la vérité.
Foin de révisionnisme, cette fois, le destin des prisonniers est entre nos mains en jouant au "Sabotage du Pont".
Je vais de ce pas potasser les cartes et stratégies militaires."
John SAITO, infographiste au Sony DVD Center
www.kwai-dvd.com
COLUMBIA TRISTAR
DVD
* Plus fort que le film : le DVD



■ *Kevin Costner & Bruce Greenwood dans 13 DAYS* ■

EXPRESSO

■ par Didier ALLOUCH, Cédric DELELÉE, Damien GRANGER & Stéphane MOÏSSAKIS ■



13 DAYS

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Kevin Costner a perdu sa valeur commerciale. Son dernier (et plutôt bon) film, **Pour l'Amour du Jeu** de Sam Raimi, a suivi le même chemin que les précédents, à savoir celui d'un succès d'estime tout juste apte à rembourser les frais de production engagés par *Universal*. C'est *New Line* qui produit sa nouvelle tentative de remonter à la surface, **13 Days**, consacré à la crise des missiles de Cuba en 1962 durant la présidence de Kennedy, qui fut abattu un an plus tard. Un vieux projet d'Oliver Stone qui présente plus d'un point commun avec **JFK**, et qui fut par la suite proposé à Francis Ford Coppola, Phil Alden Robinson et Martin Campbell. C'est finalement Roger Donaldson, réalisateur il y a treize ans de l'excellent film d'espionnage **Sens Unique** avec Costner, qui s'en charge. Le beau Kevin y incarne Kenneth O'Donnell, conseiller du président Kennedy, interprété quant à lui par Bruce Greenwood, le méchant de **Double Jeu** et **Comportements Troublants**. Ecrit par David Self, le scénariste de **Hantise** (hum !), **13 Days** s'annonce comme un thriller politique résolument ciblé Oscars, la production ayant en outre décidé de le sortir courant décembre, histoire que les membres de l'académie n'aient pas le temps de l'oublier avant de voter. On espère en tout cas que Roger Donaldson s'y montrera plus compétent que sur **La Mutante** et **Le Pic de Dante**. C'est en tout cas ce que laisse supposer une bande annonce plutôt prometteuse...

Parallèlement à **13 Days**, Kevin Costner a terminé le thriller **3000 Miles to Graceland** aux côtés de Kurt Russell, et tourne actuellement **Beyond Borders**, une épopée sur l'aide humanitaire en Bosnie réalisée par Oliver Stone. Et puisque Costner se fait cracher à la gueule à longueur de temps, que ce soit par la presse ou par une partie du public, profitons-en pour le clamer haut et fort : quelle que soit la daube dans laquelle il joue, il est et reste un comédien magnifique. **Danse avec les Loups** et **Postman** l'ont imposé comme un metteur en scène au souffle épique incomparable. Bref, Kevin Costner est un grand, et tout ce que certains pourront en dire n'y changera rien. L'Histoire, elle, rendra son jugement. *(Pour avoir écrit ce qui précède, Cédric Delelée a été condamné par le jury d'*Impact *à visionner en boucle et pendant 24 heures* **Bodyguard**. *NDLR).*

■ C.D. ■



■ *Vivian Hsu & Jackie Chan dans THE ACCIDENTAL SPY*



■ *Jackie se la joue kung fu version Urgences !* ■

THE ACCIDENTAL SPY

Retour en Asie pour un Jackie Chan fraîchement auréolé par le joli succès perso de **Shanghaï Kid** à travers le monde. Entre son western rigolard et le futur **Rush Hour 2**, Jackie tourne **The Accidental Spy** qui s'adresse tout autant à un public occidental qu'asiatique. Dans cette production à 200 millions de dollars Hong Kong, il incarne le timoré Bei, un vendeur d'équipement sportif qui rêve de vivre des aventures palpitantes en tant qu'agent secret. Le jour où il croise le chemin de Liu, un détective privé qui lui assure qu'il est le fils perdu d'un riche homme d'affaires coréen, Bei s'envole pour la Turquie afin de retrouver sa famille et découvre sur place qu'il est la pièce manquante à un gigantesque jeu du chat et de la souris. Jeu dont le but est de retrouver un virus provoquant le cancer des poumons (mouais, bon...). Alors qu'une horde de personnages patibulaires se lance à sa poursuite, Bei va devoir retrouver lui-même ce virus qui met en danger la population locale. Au passage, il va se rendre compte que la vie d'espion n'est pas de tout repos. Réalisé par Teddy Chen (producteur associé de **Black Mask**), **The Accidental Spy** promet son lot de cascades à motos ébouriffantes, de scènes de kung-fu «à la Jackie» et d'exotisme de carte postale. Programmé pour le prochain nouvel an chinois, le film a des chances d'exploser à nouveau le box-office asiatique. Même si Jackie ne prend pas de risques et reste en territoire connu, autant dire que nous l'attendons de pied ferme.

■ S.M. ■

● Dès qu'il aura fini **Gangs of New York** de Martin Scorsese, Leonardo Di Caprio tournera le thriller **Catch me if you Can**, une production *DreamWorks* relatant l'histoire de Frank Abagnale Jr, le seul mineur ayant jamais appartenu à la liste des dix personnes les plus recherchées par le FBI. Il faut dire qu'en l'espace de deux ans, l'ado avait détourné 6 millions de dollars en se faisant passer tour à tour pour un pilote de ligne ou un chirurgien esthétique. David Fincher a fait savoir qu'il était très intéressé par le projet (tout comme une bonne dizaine d'autres réalisateurs). Affaire à suivre.

● Paul Verhœven ayant définitivement déclaré forfait après de longues nuits de réflexion, c'est finalement David Cronenberg qui réalisera **Basic Instinct 2** (si, si !), toujours avec Sharon Stone, à qui on a proposé pour reprendre son rôle la rondelette somme de 15 millions de dollars, soit son plus gros cachet à ce jour.

● Quatre ans après avoir été annoncée, la nouvelle version de **Fu Manchu** devrait finalement voir le jour sous la direction d'Alex de la Iglesia (**Perdita Durango**) pour un budget avoisinant les 20 millions de dollars. Antonio Banderas y incarnera Nick Smith, un agent du FBI hispanique lancé à la poursuite du diabolique Docteur qui donne son nom au film.

● C'est finalement Kristen Johnston (la blonde de ***3ème Planète après le Soleil***) qui devrait manier le lasso électrique de Wonder Woman pour l'adaptation cinéma que prépare Joel Silver. Ce qui implique bien entendu que les prétendantes au rôle (Sandra Bullock, Mariah Carey et Catherine Zeta Jones) ont été recalées !

● Après le navrant **The Skulls**, le réalisateur Rob Cohen, par ailleurs responsable de **Cœur de Dragon** et **Daylight**, reste fidèle au milieu teenager pour les besoins de **Redline**, qui s'intéresse aux jeunes pilotes de course (pas toujours très cool nous apprend-on). Vin Diesel (**Pitch Black**) tient le haut de l'affiche, entouré de Michelle Rodriguez (**Girlfight**) et Jordanna Brewster (**Faculty**).

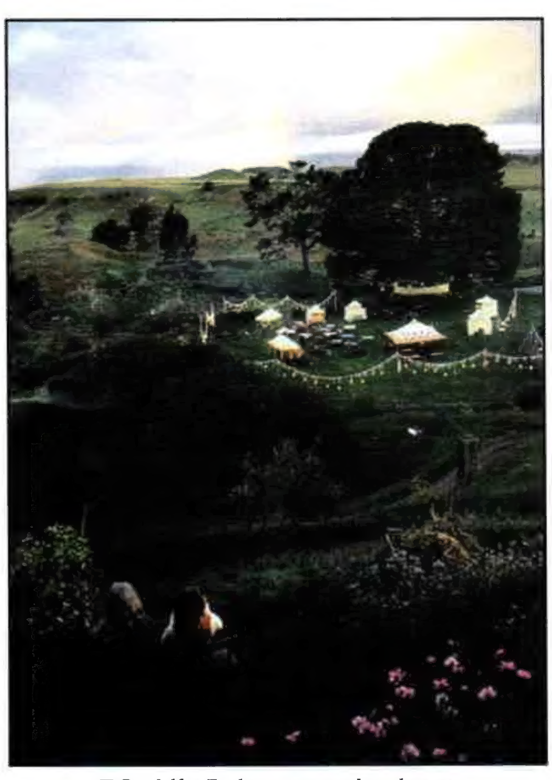
LORD OF THE RINGS

Episode 8 : Edifier un pays

A priori, il faut être fou pour s'amuser à détruire la maison que l'on a construite de ses mains. A ce petit jeu, le directeur artistique Dan Hennah et le chef-décorateur Grant Major concourent pour le titre de plus grand fou que la Terre ait jamais porté. Voici en effet deux hommes qui ont entrepris la destruction méthodique d'un village, d'une forteresse, de châteaux, de forêts voire même carrément de montagnes, qu'ils avaient édifiés avec une minutie de couturière. Alors que s'achève le tournage physique de la trilogie mythique, la Terre du Milieu qui avait soudain pris vie aux quatre coins de la Nouvelle-Zélande doit disparaître et restituer les lieux d'origine comme si rien, ni sang ni sueur, ni bataille ni drame, ne s'y était jamais produit.

Hobbiton

Le village des Hobbits sera le premier lieu à donner aux spectateurs du **Seigneur des Anneaux** les repères de l'univers graphique et philosophique de Tolkien. C'est à Hobbiton que Gandalf découvre et explique le pouvoir de l'anneau, que débute la quête de Frodon et de ses compagnons. Un petit lieu oublié du monde, peuplé de petites gens, dont seul le magicien devine le courage et l'importance qu'ils auront à jouer dans le destin des autres peuplades. Un lieu confortable, apaisant, contrastant en tous points avec les terres tourmentées qui l'entourent, et que nous serons amenés à traverser sur trois films. Jackson n'aura donc pas hésité à jouer ouvertement sur le caractère innocent et paradisiaque des décors, tels que décrits par Tolkien. Images d'Epinal baignées de vert et d'ocre, les trous où aiment vivre les Hobbits pourraient donner aux spectateurs non préparés le sentiment de se retrouver plongés en plein village des Schtroumpfs. Mais, et c'est tout l'intérêt de la chose, l'innocence des lieux fut imaginée par Tolkien afin de contraster au maximum avec la gravité des enjeux qui vont y prendre corps. Du pain béni pour le réalisateur qui peut ainsi, par l'entremise graphique et cinégénique, séduire, concentrer, préparer son spectateur. Le choix du chef-opérateur Andrew Lesnie fut d'ailleurs grandement motivé par Hobbiton, puisque Lesnie en avait déjà créé une version non avouée à travers les magnifiques éclairages de **Babe** et de sa suite. C'est Alan Lee qui fut chargé de dessiner le concept global du village, basé, tout comme l'elfique Rivendell, sur une architecture et une géographie celtique, voire nordique (les héros traversant le pays du nord vers le sud, la fin de leur voyage les amènera vers des architectures quasiment florentines). Construit sur une année dans la région boisée de Waikato, Hobbiton fut le premier plateau du film à être largement médiatisé. En effet, révéler son aspect ne dévoilait rien du contenu véritable du film, contrairement à des lieux tels Helm's Deep ou Mordor. La presse internationale put donc se repaître de vues aériennes (mais partielles !) du village. Fait amusant, le soin apporté au décor fut tel que les acteurs finirent par y acquérir un sentiment de confort absolu. Il fut dès lors difficile d'éviter un sentiment général et profond de nostalgie dès que l'équipe dut se rendre vers d'autres lieux moins accueillants. Peut-être Jackson avait-il même prévu ce phénomène, ce qui lui assurerait une totale adéquation entre les sentiments de ses acteurs et ceux des personnages auxquels ils donnaient vie.



■ *Gandalf et Frodon en pourparlers alors que se prépare la fête au village des Hobbits* ■

Bree

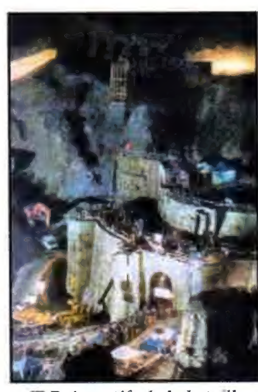
C'est à la taverne de Bree que vont se nouer les liens de la communauté de l'anneau. Si l'intérieur de la taverne fut bien évidemment construit en studio, les rues de la petite ville furent carrément édifiées dans un quartier de Wellington, celui-là même que Jackson avait pris l'habitude de de traverser des années durant en se rendant à ses parties endiablées de jeux de rôles. D'inspiration médiévale européenne très marquée, ces extérieurs serviront exclusivement à des séquences de nuit, d'où la moindre nécessité de camoufler la ville moderne qui l'environne.

Rivendell

«Ce lieu devait immédiatement dégager le profond sens artistique des elfes qui le peuplent, ainsi que leur rapport charnel avec la forêt. Nous avons donc basé l'essentiel de nos concepts sur des motifs rappelant les arbres et les feuilles, des statues, des piliers, des portes travaillées amoureusement à la main, dans le style art-nouveau» explique Grant Major. *«Mais il fallait également préserver tout le sens du mystère de ce peuple. Ainsi, nous avons fait construire d'énormes tours et des ébauches de construction qui peuplent l'horizon mais que nous ne serons jamais autorisés à pénétrer. L'idée de Rivendell, c'est qu'on n'en perçoit toujours qu'une partie».*

Edoras

Tout comme pour Hobbiton, le plateau d'Edoras a nécessité plus d'une année de travaux. Jackson et son équipe durent parcourir toute la région montagneuse du sud pour découvrir l'emplacement idéal. C'est au pied du mont Potts que Jackson repéra la vallée exacte décrite par Tolkien. Elle nécessitait juste d'être quasi-entièrement déboisée ! Le site étant protégé, s'ensuivirent de lourdes négociations avec les autorités locales pour trouver le compromis idéal. Ainsi, toute végétation, y compris les arbres, que l'équipe dut retirer du paysage, fut entreposée dans un hangar édifié pour l'occasion, nourrie, choyée pendant toute la durée de ce déménagement forcé. A charge pour les techniciens de replanter, en fin de tournage, chaque élément dans son emplacement d'origine. Autre problème de taille, la géographie particulière de la vallée est une bénédiction pour les vents violents qui, en s'y engouffrant, peuvent atteindre des vitesses occasionnelles de 145 km/h. La première fondation consista donc à planter dans du ciment quelques solides poteaux métalliques qu'allaient recouvrir les constructions en bois. Habile mélange d'influences vikings et de touches scandinaves plus modernes, avec une pointe de préciosité héritée des temples thaïlandais, Edoras est à la fois composé de bois, de bronze et de polystyrène. Les nécessités du tournage avec de multiples figurants obligèrent bien vite les concepteurs à opter au maximum pour des décors praticables, c'est-à-dire essentiellement en dur. Sans compter que, perdue en pleine nature, l'équipe ne pouvait décemment faire l'aller-retour entre le décor et des hôtels accessibles uniquement par hélicoptère. Ces conditions forcèrent Major et Hennah à concevoir un véritable village habitable, praticable. Exit donc les simulacres, les décors à une façade. La chambre du roi Théoden servira de bureau à Peter Jackson, les figurants en costumes déjeuneront à même les tables en bois sculptées du peuple Rohirrim, et l'on passera ses nuits entourées de statues équestres, de dragons et d'armureries diverses. Edoras n'eut ainsi pas de peine à devenir un véritable lieu de vie aux allures de monument millénaire. Pour l'acteur Bernard Hill (le capitaine du **Titanic**) interprète du roi Théoden, et pour l'actrice Miranda Otto (**Apparences**) qui endosse la défroque de la guerrière vengeresse Eowyn, l'existence physique autant que spirituelle du lieu fut une bénédiction. C'est à Edoras que se déroule l'enterrement du fils de Théoden, que Gandalf, après l'avoir guéri de l'influence de Sauron, lui demande son assistance dans la future bataille d'Helm's Deep, et qu'Eowyn exhale, avec une masculinité prononcée, son profond sentiment d'injustice. Bernard Hill, bien que passé par les mains mégalomaniaques de James Cameron, reconnaîtra que la majesté du lieu a profondément marqué son jeu d'une complexité qu'il ne soupçonnait guère.



■ *Préparatifs de la bataille d'Helm's Deep* ■

Comment s'assurer qu'un décor puisse contenir une véritable bataille, peuplée de chevaux et de coups d'épée quasiment pas simulés ? Comment faire tenir une équipe entière dans les labyrinthes étroits de Cirith Ungol ? Comment ériger la façade rocailleuse gigantesque de Helm's Deep ? Hennah et Major ont eu tout le loisir de répondre aux questions les plus incongrues posées par l'univers de Tolkien. Nous reviendrons ultérieurement sur les défis impossibles que ces mercenaires du bois et de la pierre de taille ont dû relever.

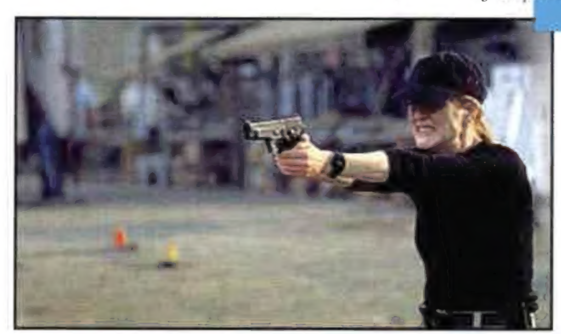
■ **Rafik DJOUMI** ■

HANNIBAL





■ *Anthony Hopkins dans HANNIBAL* ■





■ *Julianne Moore dans HANNIBAL* ■

Les fans du **Silence des Agneaux** auront dû patienter dix ans avant de voir la suite de leur chef-d'œuvre préféré débouler sur les écrans du monde entier. La faute à qui ? A l'écrivain Thomas Harris tout d'abord qui, une fois sa petite avance touchée, a attendu un bon moment avant de donner suite aux aventures littéraires de Clarice Starling et de son amour de cannibale, le docteur Hannibal Lecter. A Jodie Foster et Jonathan Demme ensuite qui, de concert, décident de ne pas rempiler. La première s'en va réaliser son troisième long métrage, **Flora Plum** avec Russell Crowe, tandis que le second dirige Hugh Grant dans **Intolerable Cruelty** d'après un traitement des frères Coen. Cette désertion en masse (Anthony Hopkins reprend tout de même son rôle à Oscar) ne choque pas le vétéran Dino De Laurentiis, déjà producteur du **Sixième Sens** de Michael Mann, tiré de l'œuvre de Thomas Harris : *«Pas grave. Avec un bon script et un bon réalisateur aux commandes, même moi je pourrais jouer Clarice Starling !»*. Redevenu lucide, l'ami Dino renonce à enfiler les jupons de l'agent du FBI et lance une opération casting qui a fait saliver la moitié des actrices hollywoodiennes l'hiver dernier. Si Cate Blanchett (**Elizabeth**) et Angelina Jolie (**60 Secondes Chrono**) sont contactées, c'est Julianne Moore (**Boogie Nights**) qui emporte le morceau, abandonnant son rôle dans **Incassable** à Robin Wright Penn.

Ridley Scott, alors en pleine post-production de **Gladiator**, signe un contrat le liant à la réalisation d'**Hannibal** et s'offre les services de David Mamet (**Engrenages**) et Steven Zaillian (**La Liste de Schindler**) pour adapter le roman de Thomas Harris. L'intrigue tourne autour de Mason Verger, une ancienne victime de Lecter, qui retrouve son bourreau en retraite à Florence et décide de se venger. Clarice, mise au courant, part à la recherche du cannibale dans le but de l'arrêter puisque ce dernier a décidé que l'inactivité ne lui sied guère. S'engage alors un troublant jeu de piste où Clarice va tenter de protéger Hannibal de Verger tout en lui courant après... Composé d'un casting admirable (Gary Oldman, Ray Liotta et Giancarlo Giannini sont présents au générique), **Hannibal** débarque dans les salles françaises le 22 février.

■ S.M. ■

séries B

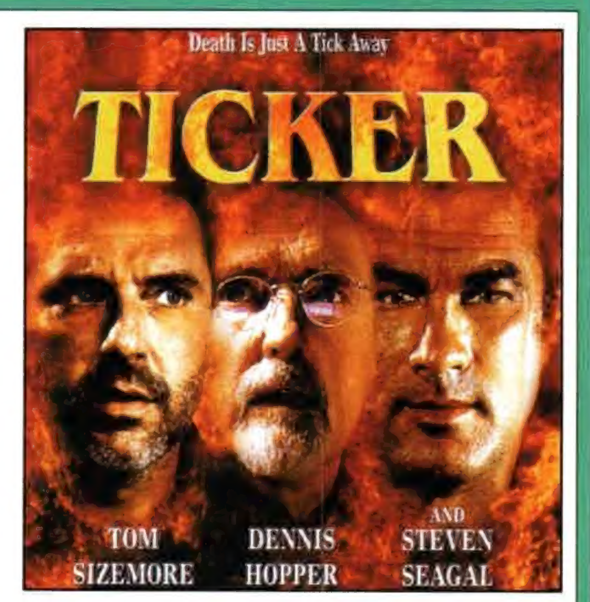
Spécial Steven Seagal

L'ensemble de la rédaction est fier de vous annoncer (roulements de tambours) : le retour de Steven Seagal (lancer de cotillons) ! Depuis le temps qu'on n'avait plus de nouvelles... Le revoilà donc dans deux jolis films où il va pouvoir exercer sa science de casseur de bras. Tout d'abord Ticker, amoureusement concocté par notre pote Albert Pyun (**Nemesis**, **Cyborg**, **Captain America**, que du bon !) qui nous conte l'histoire d'un superflic de Los Angeles (Tom Sizemore), suspendu pour méthodes violentes, qui doit reprendre du service et aider la bomb squad (dirigée par Seagal, youpi !) à traquer un bombeur fou interprété par ce cinglé de Dennis Hopper (qui reprend donc son rôle dans **Speed**). Production *Nu Image* oblige (**Cybertraque**, **Search and Destroy** et quelques suites de **Delta Force**), **Ticker** risque de péter dans tous les sens. Arrive ensuite **Exit Wounds** du nullard Andrzej Bartkowiak (**Roméo Doit Mourir**). Dans cette prod' Joel Silver, l'ami des castors et des branches d'arbre joue un flic qui combat la corruption gangrenant ses collègues véreux comme tout. Sortie prévue en mars prochain aux Etats-Unis. Va y avoir des morts !



■ *Steven Seagal : un petit régime et c'est reparti !* ■

A ce propos, la rédaction du magazine, dans un élan de zèle journalistique qui vous permettrait de briller en société, s'est mise en tête de vous annoncer le nombre de cadavres accumulé par le grand tout mou tout au long de sa carrière ciné. Ce qui nous fait 187 morts en 9 films (on ne compte pas **Le Patriote**, il ne s'y passe rien !). Pas mal, mais c'est moins bien qu'Harrison Ford et ses 498 malfrats dézingués en 25 ans de carrière. En faisant le décompte, on remarque que **Piège en Haute Mer** arrive en tête avec 50 terroristes démastiqués. Le suivent de près **Terrain Miné** avec ses 30 saligauds décalqués (dont Michael Caine qui se fait mazouter la trombine), **Piège à Grande Vitesse** et ses 23 mercenaires explosés. Ex aequo, on compte 17 Libanais ratatinés (en 5 minutes de film, très pro !) dans **Ultime Décision** et le même nombre de mafieux russes refroidis (dont 3 d'un coup à la carte de credit-cutter... Fastoche !) dans **L'Ombre Blanche**. Sous la barre fatidique des quinze, on remarque l'émouvant **Désigné pour Mourir** et ses 15 dealers rasta démembrés (sans oublier celui qui croyait savoir voler), **Echec et Mort** et ses 13 flics ripoux bien dégondés, **Nico** et ses 12 Viet-vet salement amochés (dont ce brave Henry Silva), **Justice Sauvage** et ses 10 mafieux massacrés (surtout William Forsythe, d'un coup de tire-bouchon... Royal !) et enfin le vilain petit canard du lot, le très mauvais **Menace Toxique** et ses 7 bouseux liquéfiés. Ça fait pas beaucoup ! Voilà, voilà... On espère quand même que ces deux nouveaux projets permettront à Steven de dépasser la barre des 200. C'est tout le bien qu'on lui souhaite !



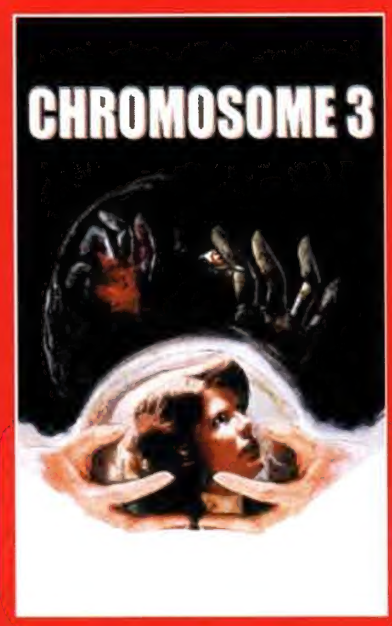
■ S.M. ■

ABONNEMENT

«J'étais tranquillement en train de lire Impact dans le train, et tout à coup, PAF ! Moi ça va, mais mon numéro a souffert. Pourriez-vous m'en envoyer un autre SVP ?» Bruce W.

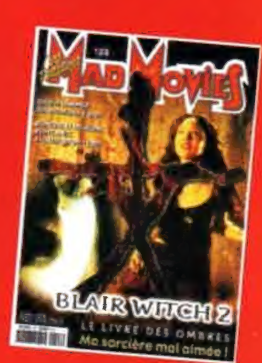
Faites comme ce gentil lecteur : abonnez-vous à votre revue pour être sûr de ne rater aucun numéro et ne plus craindre de prendre le train !











Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez un DVD à choisir parmi les titres suivants : SCANNERS - CHROMOSOME 3 - RESERVOIR DOGS - UN PLAN SIMPLE - ERASERHEAD - LA MAISON DE L'HORREUR - CYBERTRAQUE (Les quantités étant limitées, merci de choisir plusieurs titres de remplacement)

Pour les suivants, nous offrons, au choix, l'affichette d'INCASSABLE, le t-shirt ou l'affichette de SHANGHAÏ KID, ou un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT manquant à votre collection.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______

PRÉNOM ______

ADRESSE ______

______

CODE POSTAL ______

VILLE ______

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

CADEAUX

Si je suis dans les 100 premiers, je désire recevoir le DVD de :

1
2
3
4
5

Si je ne suis pas dans les 100 premiers, je désire recevoir :

L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger : 120 F par voie de surface, 200 F par avion. Pour Outremer, DOM et TOM : 200 F par voie de surface, 260 F par avion. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.



DRIVER 2

Edit.: Infogrames. Dév.: Reflections. Disponible sur PlayStation.

Avec **Driver** premier du nom et son mode «Réalisation», Rafik Djoumi est devenu l'égal d'un Michael Bay, Stéphane Moïssakis l'héritier de William Friedkin, et moi-même un remakeur infatigable des **Blues Brothers**. En plus, le jeu en lui-même était superbement pensé. Tel n'est pas le cas de cette suite pourtant plus ambitieuse, puisque le désormais célèbre Tanner peut sortir de sa voiture pour se rendre où il le désire et emprunter n'importe quelle caisse à proximité. Le hic, c'est que les petits pixels censés représenter ce héros de la conduite font pitié et que si Tanner ressemble vraiment à ça, autant qu'il reste caché derrière son volant. Ces «améliorations» du gameplay tournent rapidement à la détérioration de ce qui faisait la force suggestive du premier **Driver**, d'autant qu'à quelques missions près, elles s'avèrent inexploitées et/ou inexploitables (à cause du chrono qui défile). Une fois digérée la grosse déception d'un titre formellement inachevé (bugs, nombreux ralentissements, I.A. des flics déficiente), reste toutefois un vrai plaisir à enchaîner les missions dans l'espoir de trouver de bonnes idées. Et de Chicago à Rio en passant par La Havane et Las Vegas, **Driver 2** en recèle quelques-unes : détruire des caisses garées sur un parking à l'aide d'un bus, arriver avant le train pour sauver un pauvre gars enfermé dans coffre de voiture sur une voie ferrée, sortir d'un entrepôt labyrinthique dont les issues sont bloquées par des fourgons, se rendre au commissariat pour voler une voiture de police, rattraper un camion perdant son chargement d'explosifs, poursuivre un homme armé à flanc de montagne... Dans le genre «jeu pas à la hauteur de ses ambitions», **Driver 2** s'en tire donc quand même avec la mention bien.



■ *Tanner : la honte dès qu'il sort de sa caisse* ■



■ *Driver 2 : Pas besoin d'activer le mode «cascade»* ■



CHASE THE EXPRESS

Edit.: Sony Computer. Dév.: Sugar and Rockets. Disponible sur PlayStation.

A bord du Blue Harvest qui les ramène à Paris après un séjour officiel à St Petersbourg, l'ambassadeur français et sa famille sont kidnappés par les «Cavaliers de l'Apocalypse», de méchants vilains tout plein voulant dominer le monde par la technologie. Sur les ordres de l'armée, le valeureux lieutenant Jack Morton infiltre rapidement le train pour contrecarrer les plans diaboliques des terroristes et sauver l'ambassadeur.
Contre toute attente, ce n'est pas le synopsis du nouveau Steven Seagal, genre **Piège à Grande Vitesse 2**, mais bien un jeu vidéo conçu par des gens qui doivent trop lire *Impact* et sa rubrique Rayon Inédits. Production ludique très Bis, **Chase the Express** pompe à **Resident Evil** une partie de son moteur et à **Syphon Filter** son système de shoot/action/infiltration. La durée de vie est tellement courte qu'on a l'impression de mater un double-programme «Hollywood Night», impression renforcée par le fait que le jeu comporte deux CD. Le premier pose assez bien les données du problèmes : alors donc, on est coincé dans un train et il faut visiter les wagons, eh ben il va s'en passer des choses ! Il s'avère en fait que les développeurs se sortent très bien du pétrin dans lequel ils se sont fourrés et que le rythme ne faiblit pas, ce malgré une technique pas vraiment au point et une vue subjective ne servant strictement à rien (mais bouffant beaucoup de mémoire !). Le deuxième CD, par contre, est symptomatique des limites du jeu, puisque à cours d'imagination les créateurs vous proposent d'incessants allers-retours entre la tête et la queue du train, ce qui a le don d'énerver prodigieusement. Et comme il serait idiot de croire qu'il y a des raccourcis dans un train, vous n'avez d'autre choix que d'user vos semelles !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■



■ *Chase the Express : le très peu furtif Morton en action* ■

■ *Jennifer Lopez & James Caviezel dans ANGEL EYES* ■

ANGEL EYES

Après le traumatisant **The Cell**, Jennifer Lopez amorce son retour sur le grand écran avec **Angel Eyes**, une production *Franchise Pictures/Warner* **(L'Art de la Guerre, Get Carter)** réalisée par Luis Mandoki qui retrouve pour l'occasion Gerald DiPego, son scénariste sur **Une Bouteille à la Mer**. Miss Lopez y interprète Sharon Pogue, un officier de police instable victime d'un viol dans son enfance, et qui tombe amoureuse de Catch Lambert (James Caviezel, vu dans **Fréquence Interdite** et bientôt dans **Le Comte de Monte-Cristo** de Kevin Reynolds), un homme qui tente de se remettre de la mort de sa femme et de sa fille, tuées dans un accident de voiture. Aux dernières nouvelles, le film inclurait de nombreux éléments surnaturels dans la lignée de **Sixième Sens**, et s'annonce donc comme une love-story romantico-fantastique. Seule crainte à avoir, outre le fait que Mandoki n'ait commis par le passé que de luxueux navets (cf. **Pour l'Amour d'une Femme** et la **Bouteille**... précitée), c'est que le script a été pondu par l'auteur de **Phénomène** et **d'Instinct**, deux propagandes scientologues assumées. Terminé depuis juillet dernier, **Angel Eyes** ne sortira qu'en août 2001 aux USA.

■ C.D. ■

CHOPPER

Voilà un film qui a fait scandale lors de sa sortie en Australie, son pays d'origine. Et pourquoi ça, ma petite dame ? Parce qu'il relate la vie de l'ennemi public n°1, un vilain monsieur du nom de Mark «Chopper» Read. Pas franchement recommandable l'asticot, puisqu'il atterrit en prison à la suite d'un kidnapping foiré. Rêvant depuis sa plus tendre enfance d'être un mauvais garçon, il fait tout pour devenir la personne la plus détestée de l'endroit. Son comportement auto-destructeur le pousse à provoquer des combats, à toujours agir contre le règlement du pénitencier. Relâché au bout de huit ans, il s'empresse de zigouiller un jeune criminel et retourne derrière les barreaux où il passe son temps à écrire ses mémoires. N'est-ce pas là le portrait du gendre idéal ? Quoi qu'il en soit, le livre est publié et se vend comme des petits pains. Chopper est devenu une figure hautement médiatisée, ce qu'il ambitionnait depuis le départ.
Première réalisation du jeunot Andrew Dominik, **Chopper** serait d'une violence insoutenable, un curieux mélange entre la série télévisée *Oz* et **Henry, Portrait of a Serial Killer**, l'œuvre majeure de John McNaughton. Même si son film ne suit pas forcément la véritable histoire du Chopper (certains de ses actes dépeints dans le métrage seraient fictifs), le réalisateur semble s'être imposé comme un sacré directeur d'acteurs puisqu'on parle beaucoup de la performance de son interprète Eric Bana dans le rôle titre. Tellement crédible qu'il aurait fait pleurer sa mère (bon ok, on exagère...). Voilà qui donne envie de menacer quelques distributeurs au shotgun afin de pouvoir découvrir cette perle dans notre beau pays...

■ *Eric Bana dans CHOPPER* ■

■ S.M. ■

à propos de CHICKEN RUN

NICK PARK & PETER LORD

Peter Lord a créé le studio AARDMAN. Nick Park, par l'entremise de WALLACE ET GROMIT, a donné à ce studio son image de marque internationale. Le premier est un homme organisé et discrètement autoritaire. Le second un jeune homme effacé, toujours à retenir ses éclats de rire impromptus. Ensemble, ils ont offert à la multinationale DREAMWORKS le film d'animation à succès qu'elle n'avait jamais réussi à concevoir. Mais qui a fait quoi, au juste ?

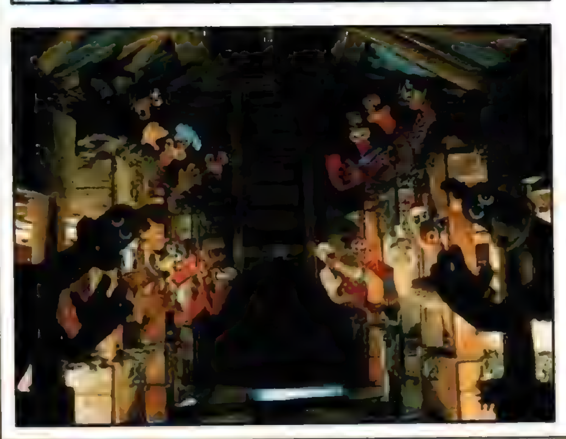
Sachant que Nick Park évolue dans un univers très marqué par les comédies des studios *Ealing*, et que Peter Lord est plus orienté vers la fable symbolique, comment avez-vous concilié ces tendances assez éloignées ?

Peter Lord : Nous avons dû travailler sur les mêmes personnages, mais nous avions auparavant divisé le film en différentes séquences que nous nous sommes partagées. Nous avons travaillé ensemble environ deux ans et demi, ce qui nous a permis de nous assurer que nous nous comprenions bien sur l'ensemble du projet. Puis, lors du tournage, nous avions chacun nos équipes. Mais nous ne pouvions pas nous attribuer tel ou tel personnage, pour des raisons pratiques, puisqu'ils apparaissent tous dans la plupart des scènes. Il aurait été idéal, en effet, que chaque animateur du studio ait la charge d'un seul personnage, mais la logistique d'ensemble ne le permettait tout simplement pas. Rien que pour Rocky, nous avions besoin de vingt animateurs !
Nick Park : Le film ressemble plus à la synthèse de nos univers respectifs. Nous avons travaillé trop longtemps côte à côte pour que les scènes soient différentes les unes des autres. Il y a inévitablement des petites choses qui trahissent nos penchants stylistiques, mais le film doit être vu avant tout comme un travail de collaboration.

Il y a un volume assez incroyable de symboles sexuels, notamment féminins. L'enfermement dans des lieux sombres ou humides, les chiens noirs, la figure de la mère castratrice (en l'occurrence «décapitatrice»), le désir de voler, les œufs, la pluie, etc. Ça ferait presque de *Chicken Run* le film ultime sur la libération de la femme !

Nick Park : Argh, nous sommes découverts !
Peter Lord : C'est intéressant, et dans un sens, nous en avions conscience, comme par exemple ce vieux coq qui ne peut plus le faire (voler), mais qui passe son temps à ressasser ses exploits supposés en la matière. Il est vrai aussi que l'arrivée de Rocky amène avec lui toute une charge de puissance sexuelle, avec son bagout, son étalage de couleurs.
Nick Park : Il y a bien toute une idée sous-jacente de la condition féminine. C'est indéniable. Bien que nous nous soyons inspirés de films d'hommes à 100%, comme **La Grande Evasion**, nous voulions effectivement un film de femmes, ce qui nous a poussé, consciemment, à positionner Ginger comme le personnage principal. Il n'était pas question que le mâle vienne et les libère toutes. Ça n'aurait pas été… disons, politiquement correct, et pire encore si l'on s'imagine que ce coq américain vient libérer des femmes anglaises ! A un moment, nous avons même cherché à intégrer la chanson d'Annie Lennox et d'Aretha Franklin, «Women Are Doing It For Themselves», sur la séquence où elles construisent l'avion. Le rythme ne correspondait pas du tout à la période supposée de l'événement (les années 40-50) mais l'effet aurait été intéressant.





N'avez-vous pas craint que votre machine à faire des tartes n'évoque malencontreusement les camps de la mort ?

Nick Park : Si. On y a pensé, et nous voulions éviter ça. Malgré tout, il nous fallait trouver quelque chose qui puisse pousser les poules à fuir une mort certaine, car au départ, elles ne sont pas toutes aussi motivées que Ginger. Le danger devait être imminent. Mais nous savions qu'en jouant sur le concept des camps de prisonniers, il y avait ce risque d'analogie aux camps de concentration, contre lequel on ne pourrait que difficilement lutter. Il fallait juste persuader le public que nous faisions bien **La Grande Evasion** et pas **Schindler's Chicks**.
Peter Lord : A l'origine, le camion venait chercher les poules et les emmenait en ville où elles finissaient dans une fabrique de tartes, ce qui était bien plus réaliste. Mais alors, l'alignement de poules que l'on faisait monter dans le camion, vers une mort certaine, était une image bien plus terrible, réminiscence de toutes ces horreurs. La machine installée dans la ferme est totalement irréaliste, c'est la machine folle labellisée *ACME* que l'on peut voir dans Bip Bip et le Coyote. Je dois bien admettre que l'agencement du camp ressemble à celui des camps allemands, mais le comportement de la fermière a plus à voir avec celui d'un méchant de James Bond, avec sa machine à dominer le monde.

Vous vouliez que Rocky suggère un personnage américain et vous avez choisi un acteur australien…

Nick Park : Les Australiens, comme les Américains, parlent avec l'arrière de la bouche par opposition aux Anglais qui utilisent le bout des lèvres. Nous avions pensé à Mel Gibson du fait de son personnage dans **Maverick** qui, à notre avis, correspondait bien à ce que l'on recherchait pour Rocky. On a découvert qu'il était un fan de Wallace et Gromit. Dès lors, il a été plus facile de le convaincre d'interpréter un poulet. Il nous a invités à déjeuner à son club de cigares, et nous en sommes revenus sans savoir s'il le faisait ou pas. C'était avant même d'écrire le script.



■ *Peter Lord, Nick Park, deux poules et un Djoumi heureux* ■

Etes-vous à l'origine des teasers parus aux Etats-Unis, où l'on parodiait *Mission : Impossible 2* et *Gladiator* ?

Nick Park : Le titre **Chicken Run** était établi depuis le départ, mais on a souvent plaisanté autour de celui de **Chicken : Impossible**. Ça a retenu l'attention du staff de *DreamWorks* qui a trouvé judicieux de se moquer gentiment de la concurrence en transformant, le temps d'une bande annonce, **Chicken Run** en **C:R-1**. Par contre, vous avez plus de chance que nous, nous n'avons pas vu la parodie de **Gladiator** !

■ Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** ■



■ *INTRUSION* ■


Annie Garrett (Robin Tunney) : les risques de l'escalade en famille

gros plan sur...

VERTICAL LIMIT


Elliot Vaughn (Bill Paxton) : un alpiniste en péril


Opération sauvetage à flanc de montagne : la tempête n'arrange rien...

Compte tenu des récents succès prenant pour thème «l'homme contre des images de synthèse ressemblant grave à la nature» (**Twister, En Pleine Tempête**), les grosses huiles de la *Columbia* n'ont pas réfléchi bien longtemps avant de donner le feu vert au projet **Vertical Limit**. C'est en janvier 1998 que la major se paye le script de Robert King (**Red Corner**) et Terry Hayes (**Calme Blanc**). Passant d'abord entre les mains de Roger Spottiswoode, avant que ce dernier ne s'en aille titiller le père Arnold pour **A l'Aube du 6ème Jour**, le manuscrit atterrit rapidement devant les caméras de Martin Campbell. En état de sainteté auprès du studio depuis le succès mondial de son **Masque de Zorro**, le réalisateur se voit allouer la coquette somme de 100 millions de dollars ainsi qu'une certaine liberté de manœuvre. En engageant la pré-production dès le début de l'année suivante, Campbell décide de se passer des grosses stars au cachet astronomique et engage le jeune Chris O'Donnell (qui faisait sa puberté dans **Batman Forever**, rappelons-le) comme principal interprète. Epaulé par Robin Tunney (**La Fin des Temps**), Bill Paxton (**Titanic**), Izabella Scorupco (**GoldenEye**), Scott Glenn (**Les Pleins Pouvoirs**) et Temuera Morrison (Uppercut Man dans **L'Ame des Guerriers**), la muse de Joel Schumacher interprète l'alpiniste Peter Garrett, un brave type avec un passé plutôt lourd à porter. En effet, lors d'un accident survenu en pleine montagne, il se voit contraint de sauver la vie de sa sœur Annie en sacrifiant celle de leur père. Trois ans plus tard, Annie, qui ne lui a toujours pas pardonné ce parricide forcé, se trouve prise au piège dans une grotte située sur le K2, la montagne la plus dangereuse au monde. Garrett forme alors une équipe de vieux briscards de la grimpette et fonce à sa rescousse...

Simple et efficace (basiquement, c'est **Cliffhanger** sans les bad guys), le script se prête surtout à toutes sortes de péripéties qui nécessitent un tournage à rallonge. Entamées le 2 août 1999, les prises de vues s'étaleront sur plus de sept mois. Pas bien calé en géographie, Martin Campbell

■ *Peter Garrett (Chris O'Donnell) : après celle de son père, la vie de sœur est entre ses mains* ■

emmène son équipe en Nouvelle-Zélande afin de recréer le K2 (qui se trouverait plutôt quelque part entre le Pakistan et la Chine) dans les régions de Mount Cook et de Queenstown. Mais la production ne pouvant assurer le tournage de certaines scènes spectaculaires en milieu naturel, le réalisateur devra faire construire un gigantesque plateau temporaire près de Queenstown, notamment pour une impressionnante scène de sauvetage en hélicoptère. Des morceaux de bravoure de ce type, la bande annonce du film en promet un paquet : avalanches titanesques, explosions cataclysmiques, saut de l'ange (à la **Cliffhanger** justement) carrément impossible... **Vertical Limit** compte beaucoup sur les effets numériques pour faire passer la pilule de ses extravagances. A entendre le réalisateur, ce ne sera pourtant pas ce qui fera la qualité du film : «*Oubliez la montagne, oubliez la neige et les conditions climatiques... **Vertical Limit** est un drame qui pourrait se dérouler sur la terre ferme et qui resterait un beau film sur l'amour, la famille et le courage*». Ne lui en déplaise, le trailer nous vend une autre version, autrement plus jouissive. Autant dire que c'est celle-là qu'on attend avec impatience.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Sortie prévue en mars 2001.

DANCING AT THE BLUE IGUANA

Massacré par la presse à sa sortie, **Showgirls** de Saint Paul Verhoeven continue pourtant de faire des petits. Que Jerry Bruckheimer s'en inspire vaguement pour produire un **Coyote Girls** à base de *Budweiser*, de texans bourrés, de rock'n roll et de belles plantes court vêtues n'a rien d'étonnant. On est plus surpris lorsque Michael Radford, réalisateur académico-larmoyant (**Sur la Route de Nairobi**, **Le Facteur**), décide de mettre en scène **Dancing at the Blue Iguana**. Un film qui se déroule donc dans un club de strip-tease de Los Angeles et où se produisent quelques charmantes donzelles peu farouches, dont la blonde longiligne Daryl Hannah (**Splash**) et la brune piquante Jennifer Tilly (**Bound**, **La Fiancée de Chucky**). L'histoire se concentre sur les destinées qu'on imagine mélodramatiques de cinq danseuses, confrontées à quelques menus problèmes venus de l'extérieur : l'arrivée d'une voiture dont l'occupant est responsable du passé traumatisant de l'une d'entre elles, la visite d'une star du porno venue éventuellement recruter de la chair fraîche, et surtout l'installation dans le motel en face du club d'un tueur à gages de la Mafia russe qui commence à lorgner avidement la plus vulnérable des strip-teaseuses... La particularité de **Blue Iguana** est d'avoir été improvisé par ses comédiennes suivant de vagues indications du réalisateur, leur permettant ainsi de créer leurs personnages à partir de leur propre personnalité. Vu comme ça, on est loin de **Showgirls**, d'autant qu'on sait Radford plus porté sur la psychologie que sur la foufoune. Ça ne l'a pas empêché de faire appel à Dave Stewart, auteur de la BO du Verhœven, l'espace de deux chansons, et d'en utiliser une de Leonard Cohen, dont «Everybody Knows» hantait déjà le strip-club d'**Exotica**, film auquel Radford emprunte par ailleurs Elias Koteas pour étoffer son casting. Mais c'est plutôt pour voir se trémousser miss Tilly qu'on ira y faire un tour...

■ C.D. ■



■ *Darryl Hannah dans DANCING AT THE BLUE IGUANA* ■

● Pour les besoins de son nouveau film, **The Assassination**, qui relate les derniers jours du dictateur Rafael Trajillo, George Romero s'est entouré d'une belle brochette d'acteurs : James Coburn, Ed Harris, Anthony Quinn, Edward James Olmos, Elizabeth Pena, Luis Guzman et Seymour Cassel. Rien que ça !

● Rien ne va plus concernant le quatrième **Indiana Jones**. Déjà, les plannings chargés de la «Dream Team», Steven Spielberg, George Lucas et Harrison Ford, ont bien du mal à s'accorder. En plus, voilà que M. Night Shyamalan (**Sixième Sens**), contacté pour en écrire le script, ne sait pas encore si son emploi du temps lui permettra d'accepter. Surtout que Bruce Willis a récemment déclaré que le réalisateur avait du pain sur la planche puisque son nouveau film, **Incassable** (voir ce numéro), est en fait le premier volet d'une trilogie.

● *ABC* et *Warner Bros Television* ont uni leurs efforts pour adapter en série télé le film **L'Effaceur** avec Arnold Schwarzenegger, qui se contentera cette fois de produire cette version cathodique. Chaque semaine, un Agent Fédéral chargé du programme de protection des témoins partira en guerre contre le crime organisé.

● Originaires de Memphis, les rappeurs de Three-6 Mafia se lancent à leur tour dans la production cinéma avec le polar **Choices**, qui réunit les membres du groupe (Project Pat, DJ Paul, Juicy J, Lord Infamous, Pastor Troy...) autour d'une sombre histoire de transaction qui vire rapidement au règlement de compte sanglant. Vengeance, protagonistes dissimulés sous des masques, gros calibres et gunfights à gogo sont au menu de ce film réalisé par Tyrone McClain.

● Avant de s'attaquer à **Un Flic de Haut Vol 2** (qu'il prenne son temps), Les Mayfield aura réalisé **American Outlaws**, qui retrace les méfaits de Jesse James et de son gang, les hors-la-loi les plus célèbres de l'Ouest pour avoir mis l'Amérique à feu et à sang de 1866 à 1881. C'est Colin Farrell (**Ordinary Decent Criminal**) qui interprétera le fameux brigand, aux côtés de Kathy Bates, Scott Caan, Ali Larter et Timothy Dalton.

● Si Brian De Palma se promène à Paris depuis plusieurs mois, c'est parce qu'il y prépare son nouveau film, un projet titré **Femme Fatale** dans la lignée de **Pulsions** et **Blow Out**. Une bonne nouvelle donc.

objectif net

STAIN BOY

http://www.shockwave.com/



■ *Tim Burton fait des siennes sur la Toile* ■

Nous vous en avions déjà parlé. Ça y est. C'est officiel. Tim Burton a débuté sa saga filmique internaute inspirée de son recueil de nouvelles. Cinq épisodes sont déjà bouclés, dans lesquels l'enfant super-héros de la banlieue de Burbank aura déjà combattu Stair Girl, Toxic Boy, Bowling Ball Head, Match Girl et Robot Boy. Il vous faudra avoir préalablement installé le logiciel *Shockwave* pour pouvoir bénéficier des animations, l'idée de ses spectacles gratuits assurés par des noms prestigieux étant, vous l'aurez compris, d'assurer au logiciel maison une présence massive dans le parc informatique. Entre scripts absurdes, bande son dénuée de dialogues, graphisme enfantin, et un Danny Elfman encore plus conceptuel que pour le grand écran, la bizarrerie cauchemardesque de ***Stain Boy*** ne dépareille pas, *Shockwave* programmant par ailleurs les animations déjantées du mythique Joe Cartoon et quelques concepts hard-core de l'équipe de ***South Park***.

PEPELAND

http://www.pepeland.com/

Le concept **Blair Witch** appliqué à l'animation en 3D. Au départ, le site de Daniel Martinez Lara se présente comme une des innombrables pages-perso des aspirants infographistes qui peuplent la Toile. Mais nous vous recommandons particulièrement le téléchargement du court **Pépé.** Un quidam filme, à l'aide de son camescope, sa nouvelle création de pâte à modeler trônant dans son atelier. Le grain vidéo, le son en prise directe, le cadre tremblotant, nous sommes en plein film amateur, a priori sans le moindre intérêt. Jusqu'à ce que la petite marionnette, excédée par la présence du filmeur, décide de faire comprendre son agacement et d'envoyer à la charge un robot starwarsien qui dormait là. La marionnette et le robot ont beau avoir été animés sur ordinateur, leur présence physique dans la pièce est précisément renforcée par l'amateurisme du filmage, les effets de flou, le bruit mécanique du zoom. L'effet est tout bonnement saisissant, et on imagine le travail phénoménal qui a consisté à créer cette sensation de faux amateurisme, et à intégrer les mouvements hésitants de la caméra dans l'univers trop propre de l'ordinateur. Prometteur.



■ *Pépé : pas content !* ■

PS : merci à nos confrères de *Micro Dingo* pour avoir repéré cette perle.

DEVILDEAD

http://www.devildead.com/

On le sait, le Net fait la part belle à la sous-culture, et le fantastique y est plutôt bien représenté. Si l'on y trouve pratiquement toute information, même la plus pointue, celle-ci est systématiquement en anglais. Le fantasticophile non angliciste en est pour ses frais. Et si, par malheur, il se double d'un DVDmaniaque accro à l'offre monumentale du catalogue international, là, il est carrément blousé. Si l'on considère que pour les revues spécialisées françaises, **Basket Case** est un sport de rue new-yorkais et Mario Bava une sorte de steack à la sauce échalote, on comprend vite l'intérêt d'un site comme *DevilDead*. De la SF, du gore, du bis et du Z qui sent bon sous les bras, aucun titre «*Mad*» n'échappe à la vigilance de ces accros. Les menus sont soigneusement épluchés, les VF éventuelles traquées, et les calendriers de sortie évitent d'avoir à faire le tri entre cinquante sites et vingt revues différentes pour repérer un Jörg Buttgereit ou un **Abominable Dr Phibes** qui vous auraient échappé. En annexe, un catalogue d'affiches et de photos d'exploitation, et quelques premiers dossiers qui inaugurent de futures plongées dans cet univers filmique, tout bien réfléchi, gigantesque.

■ **Rafik DJOUMI** ■

HIJACK STORIES



■ *Tony Kgoroge dans HIJACK STORIES* ■

Co-production germano-britannique, **Hijack Stories** se veut une satire féroce du portrait que dresse Hollywood de la communauté black et dénonce la violence dont le cinéma américain a fait son fonds de commerce, tout en mettant l'accent sur les effets désastreux qu'elle peut avoir dans les ghettos à l'étranger. Sox Moraka, un jeune acteur prometteur natif de Johannesburg, appartient à la classe moyenne noire et rêve de devenir le Wesley Snipes sud-africain. Pour l'instant, il tient le rôle principal d'une célèbre série télé, sort avec sa blonde partenaire et vit dans un luxueux appartement du quartier blanc de Soweto, consacrant l'essentiel de ses loisirs à animer des émissions de clips vidéo. Contacté pour tenir le rôle d'un gangster dans une nouvelle série, Sox retourne dans le ghetto de son enfance pour y retrouver ses racines, afin d'appréhender au mieux son futur personnage. Il y retrouve l'un de ses copains d'école, devenu hors-la-loi et surnommé «Le Général» par son gang. Celui-ci décide de refaire l'éducation de Sox, devenu trop bourge à son goût. Précipité dans le monde dangereux mais séduisant du crime, Sox se laisse entraîner par son ami, jusqu'à une nuit dramatique qui va remettre tout son avenir en question... Bourré de poursuites en voiture, dopé à l'adrénaline et à l'humour noir, **Hijack Stories** a été réalisé par Oliver Schmitz, auteur il y a treize ans de **Mapantsula**, dénonciation musclée de l'apartheid.

■ C.D. ■

SPY KIDS



■ *Carla Gugino, Antonio Banderas et leurs rejetons dans SPY KIDS* ■

Robert Rodriguez (**The Faculty**) reprend du service pour le compte de *Dimension Films*, filiale de *Miramax*, avec **Spy Kids**. Ahmed Ibn Fahdlan, pardon, Antonio Banderas (**Le 13ème Guerrier**) et la sublime Carla Gugino (**Judas Kiss**, **Snake Eyes**) y sont deux espions kidnappés par un bad guy qui veut leur piquer une invention révolutionnaire sur laquelle ils travaillent. Jusqu'ici, on pourrait croire à un **True Lies 2** avant la lettre, mais la ressemblance s'arrête là puisque les enfants du couple d'agents secrets volent à leur secours et que ce sont eux les vrais héros du film... Les pontes de *Miramax* seraient tellement satisfaits du résultat qu'ils seraient prêts à tourner une suite avant même que l'original ne soit sorti en salles, soit en mars 2001 ! Pour son premier film ouvertement grand public, voire ciblé ados et mioches, Rodriguez, en plus de retrouver Banderas après **Desperado**, débauche ses autres potes acteurs : Robert Patrick (**The Faculty**), le trio Cheech Marin/Tom Savini/Danny Trejo (**Une Nuit en Enfer**), sans oublier d'y ajouter la sulfureuse Teri Hatcher (**Demain ne Meurt Jamais**) et le rigolo Alan Cumming (**GoldenEye**). Info intéressante, **Spy Kids** mettrait en scène d'étranges créatures que devra affronter la petite famille. Après les vampires et les extraterrestres, on est curieux de voir quel monstre emblématique du cinéma de genre Rodriguez a encore détourné.

■ C.D. ■

OUVREZ-LA !

série de pompes

Je suis allé voir **The Cell**, et je suis resté assez partagé, non pas sur la valeur du film, mais sur les intentions de Tarsem Singh. Le scénario est classique, avec cette idée mille fois utilisée au cinéma comme à la télé de la police devant sauver la dernière proie d'un serial-killer ou d'un kidnappeur. Mais d'après les dires du réalisateur, le but était d'en mettre plein la vue avec des images zarbies et déviantes, d'où l'introduction du fantastique et du rêve dans une histoire classique. L'intention est louable, d'autant que le scénariste est apparemment un tâcheron de base, j'ai lu ça dans *Impact (c'est donc forcément vrai !)*. Seul problème, c'est que l'imagerie proposée par Singh est loin d'être un lexique personnel de fantasmes, tableaux surréalistes, déviants, pervers, SM... En fait, le reproche que je fais à Singh, c'est d'avoir plagié (car à ce stade on ne parle plus de référence) une quantité de travaux d'artistes contemporains travaillant sur le corps et la sexualité. (...) En gros, Singh plagie toutes les installations et performances de ces dix dernières années. Le cheval découpé : installations célèbres de Damien Hirts avec son boeuf, veau, requin. Poupées maquillées : célèbre série de photos de MacCarthy et aussi Kelley. Suspension avec crochet : travaux de Stelarc et Athey. Mais le must, c'est la femme bodybuildée qui renvoie à Mathew Barney, ancien sportif reconverti artiste. Le décorum de **The Cell** (lit, draps muraux, piscine...), la lumière, les tenues vestimentaires de Stargher King, les maquillages, la mise en scène des apparitions, tout cela provient des **Cremaster** (ou **Crewmaster**) de Mathew Barney, en particulier des opus 2 et 4. Il s'agit d'une série de courts et de moyens métrages (même si le dernier, le 5, est un long), tournés dans le désordre et où le corps est au centre du travail (le corps en action, le corps en tant que masse...). Autant dire qu'à ce niveau, **The Cell** c'est de la grosse pompe !

Je reste donc dubitatif quant à la valeur créative de Singh, ce qui ne retire rien à ses talents de cinéaste car je pense réellement que **The Cell** est très bien. (...) J'attends avec impatience son deuxième film, même si c'est toujours le plus difficile à faire (comme le deuxième album d'un groupe de musique, Singh est bien placé pour le savoir), et j'attends également un article sur Mathew Barney. Vous en avez bien fait un sur les frères Quay, auxquels Singh se réfère plusieurs fois dans **The Cell**. (...) Je vous demande ceci car à la lecture de vos articles sur des films disons difficilement accessibles (comme **Lost Highway**), je peux dire que vous avez des prises de position intelligentes, intuitives, sobres, fines, avec ce qu'il faut de recul..., ce qui se fait rare de nos jours.

Vincent Bedu

Eh oui, on est vraiment trop forts comme critiques, ça devrait commencer à se savoir. Concernant Singh, il est loin d'avoir l'exclusivité du «pompage», comme tu dis. Lorsqu'il s'agit de créer un univers cinématographique (films en costumes, de SF, oniriques, etc), les réalisateurs, mais aussi les chefs opérateurs, les chefs décorateurs, les designers et les responsables des effets spéciaux, s'inspirent souvent, à des degrés divers, du travail d'autres artistes (peintres, sculpteurs, dessinateurs de BD, autres cinéastes...). On connaît ou on ne connaît pas la ou les sources d'inspiration, mais à l'arrivée, il y a toujours un film qui existe en tant que tel. Singh a pioché ici et là pour ***The Cell*** *? Et bien pour nous, c'est bonne pioche ! Quant à Mathew Barney, on fera des articles évidemment géniaux sur son œuvre le jour où il y aura une rétrospective, comme ce fut le cas pour les frères Quay.*

V.G



Drew, Cameron et Lucy : une photo rien que pour toi, mon petit Jacques

water opened

Dans **Charlie et ses Drôles de Dames**, Cameron Diaz parle, deux fois, de faire pipi. Une fois dans le film, et une fois dans le générique final. Le spectateur mâle moyen, immédiatement, imagine Cameron Diaz en train de faire pipi. Puis, il se dit, attristé : «Hélas ! Je ne verrai jamais cela !». Il ressent des angoisses métaphysiques intenses, à l'idée qu'il a fallu des milliards d'années pour que les chromosomes de la race humaine se mettent au point, depuis l'ère précambrienne. Il pense qu'il y a des milliards d'étoiles dans la galaxie, des milliards de galaxies dans l'univers. Et que le point culminant, de toute cette création si stupéfiante, ce serait : voir Cameron Diaz faire pipi ! Mais il sait que cela n'arrivera jamais, et pleure : «Ouin ! ouin ! ouin !». D'ailleurs, il n'y a pas que Cameron Diaz. Il faudrait voter la loi suivante, irréfutable et incontournable : dès qu'on arrive au générique final, toutes les belles actrices qui ont eu un rôle dans le film, doivent faire pipi, face à la caméra. Rejoignez la L.J.C.V.A.V.B. A.F.P.F.F. (Ligue des Jeunes Cinéphiles qui Veulent Absolument Voir les Belles Actrices Faire Pipi à la Fin du Film). Veuillez agréer mes salutations pistinguées.

Jacques Phlippon

Je ne suis pas contre le principe, et je suis même prêt à te soutenir, mais à la longue cela risque d'être assez répétitif. Il faudrait que les belles actrices fassent aussi de temps en temps d'autres choses à la fin des films : s'épiler le maillot, prendre une douche, passer l'aspirateur en sous-vêtements, sucer un esquimau... Les trucs simples de la vie qui rendent les hommes heureux, quoi. Bon, c'est pas tout ça, mais tu m'as donné une de ces envies de tisser, toi....

Spiderman

cocoriKasso !

Salut les amis. Je voudrais crier bien fort que je suis un cinéphile fier d'être français ! Oh, pas de panique, j'vais pas vous pondre un discours nationaliste, c'est juste que j'ai vu **Les Rivières Pourpres** et franchement, je le trouve vraiment terrible ! Alors c'est vrai qu'il y a pas mal de défauts : un dénouement incompréhensible, le scénario qui ne semble pas abouti, une scène de poursuite sous la pluie qui renvoie trop directement à **Seven**... Par contre, le film est sacrément dynamique, grâce à une mise en scène impeccable et intelligente. On sent une maîtrise totale des différents langages cinématographiques (ce qui était déjà le cas dans **La Haine**). Un exemple de plan intelligent : Max Kerkerian/Vincent Cassel quitte l'institutrice avec une logique de pensée (un adulte a pénétré dans l'école mais n'a apparemment rien volé), puis se retrouve dans la cour avec des enfants. La caméra tourne autour de son visage (révolution ? remise en question ?) pour marquer une nouvelle logique de pensée (cette affaire a peut-être un lien avec la profanation). C'est extrêmement visuel, c'est simple et on comprend tout de suite l'état d'esprit du personnage. Et c'est comme ça tout au long du métrage : des plans soignés, rigoureux et d'une grande force d'évocation. Quant aux ambiances, que dire, on frissonne, on se camoufle, ça fout les jetons. La musique, superbe, joue un rôle non négligeable dans ce résultat. J'aimerais terminer sur la performance des acteurs. Vincent Cassel est tout simplement génial (c'est pas nouveau). Reno... Ben c'est Reno quoi, rien à redire. Quant à Nadia Fares, elle est très convaincante. Alors merci à Kasso. Il prouve qu'en France on peut faire du vrai bon cinéma de genre (ça aussi c'est pas nouveau) sans friser le ridicule. Tout ce que j'espère, c'est que ça ne s'arrêtera pas là. Après **Jeanne d'Arc**, **Les Rivières Pourpres** et bientôt **Le Pacte des Loups**, ce serait vraiment dommage.

Vincent Rénot

Les Rivières Pourpres*, c'est vraiment le panard, un film foncièrement jouissif auquel on pardonne sans hésiter ses bourdes scénaristiques et ses inutiles touches d'humour. C'est bien sûr tout bénéf pour le cinéma de genre français, puisque le film de Kassovitz a attiré beaucoup de monde dans les salles en même temps qu'il plaçait la barre assez haut d'un point de vue technique en général (une vraie finition, «à l'américaine»). Pas d'inquiétude à avoir donc, ça ne va pas s'arrêter là.*

V.G.

Jackie Chan dans le pétrin ?

Salut à toute l'équipe. Quand cessera-t-on de massacrer Jackie Chan ? Comme beaucoup de fans, je suis allé voir son dernier film, **Shanghaï Kid**. Ce nouveau «western soja», bien que fort sympathique (le duo fonctionne nettement mieux que dans **Rush Hour**), a visiblement été remonté. Preuve de cette pratique irrespectueuse, la bande annonce et la photo publiée page 23 dans *Impact* 87. Il est facile de voir que la locomotive «à vapeur» a percuté de plein fouet probablement une barrière (débris de bois sur l'avant) et que Jackie Chan s'est élancé dans le vide (livre de la princesse en main) avant que la locomotive n'explose (voir bande annonce). Certes, **Shanghaï Kid** ne souffre pas de l'absence de cette séquence, mais pourquoi l'avoir supprimée ? On imagine que réaliser ce genre de scène se prépare longtemps avant le tournage et doit coûter très cher. Quel gâchis ! Pire, utiliser des séquences coupées au montage final dans la bande annonce pour aguicher le public (on n'est pas loin de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**), c'est dégueulasse. Depuis que ses films s'exportent, c'est la catastrophe. On se souvient d'**Opération Condor** raccourci d'une quinzaine de minutes, ou de **Contre-attaque**, **Jackie Chan dans le Bronx** et autre **Mister Cool** remontés pour privilégier l'action à la comédie (cantonaise). Outre ces problèmes de montage, impossible de suivre une filmographie chronologique de la star, entre sorties cinéma et vidéo. **Mister Cool** (réalisé en 97) est sorti en 98, alors que **Thunderbolt** (réalisé en 95) sort cette année en vidéo. **Gorgeous** devient bêtement **Jackie Chan à Hong Kong** et sort directement en vidéo. Quant à **Who am I**, il a complètement disparu de la circulation. A qui adresser un coup de gueule ? A ces monteurs aux ciseaux ravageurs ou aux distributeurs sans scrupule avides de succès... Dommage que Jackie Chan ait réussi à s'imposer aux Etats-Unis et dans le monde comme star d'action (à 46 ans !) en laissant ses films se faire massacrer. Celui qui en Asie a un regard sur le montage, n'hésite pas à retourner des scènes ou encore à virer le réalisateur pour obtenir le meilleur résultat possible, a perdu une partie de sa dignité en s'expatriant. Les distributeurs préfèrent calibrer ses films pour le public américain. On peut donc affirmer que cinéma rime avec industrie et Jackie Chan avec marchandise. Décevant, car Jackie mérite beaucoup mieux.

Benjamin Berthet

Nous aussi on adore Jackie, mais il faut quand même avouer que sa mégalomanie et son désir absolu d'être une star mondiale font qu'il se rend parfois lui-même coupable des méthodes que tu dénonces. D'autre part, il n'a pas toujours utilisé le pouvoir dont il jouit à Hong Kong à bon escient. Il faut juste espérer qu'il parvienne rapidement à développer aux Etats-Unis des projets plus ambitieux que ***Rush Hour 2****. Mais dans l'état actuel des choses, en a-t-il vraiment envie ?*

V.G.

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

X-FILES saison 8

Si vous êtes de fervents lecteurs de Mad et d'Impact, vous avez sans doute remarqué que nous avons peu parlé des X-Files dernièrement. Pour être tout à fait honnête, la septième saison des aventures de Mulder et Scully n'était pas bien passionnante. Oh, il y avait bien quelques épisodes isolés de grande qualité, mais la «mythologie», d'ailleurs partiellement résolue lors de la sixième saison, tournait en rond et n'intéressait plus grand monde. Eh bien, fini la routine, c'est l'heure du grand changement !

Qu'a-t-on appris l'an passé ? Que la sœur de Mulder a été assassinée par un serial-killer, et basta. C'était bien la peine de nous faire croire à toutes ces histoires de clonages d'ADN, d'enlèvement par des extraterrestres ou de machination diabolique pour balancer une telle résolution. Le seul intérêt de cette médiocre saison était l'évolution du personnage de Mulder, confronté à l'écroulement de toutes ses croyances. «On m'aurait menti ?», se demandait Fox. «Approcherait-on de la fin ?», se demandait le fan forcément déçu. D'autant plus qu'hors-écran, *X-Files* n'allait pas très fort non plus. L'audience américaine baissait gentiment, les coups de gueule de Duchovny contre ses producteurs se faisaient de plus en plus entendre et les histoires de prolongation de contrat s'éternisaient. Bref, *Aux Frontières du Réel* connaissait les affres de toute série en fin de parcours. Et l'épisode final de la saison n'annonçait rien de bien optimiste. Mulder disparaissait, enlevé par les aliens, et l'homme à la cigarette mourait (enfin !). Tout pouvait très bien s'arrêter là, ou bien repartir à zéro.

C'est cette dernière solution choisie par Chris Carter. En signant pour une huitième saison, Carter décide de réinventer sa série. Et, à en juger par les six premiers épisodes déjà diffusés, il a fait le meilleur des choix. Mais ceux qui s'étaient habitués au gentil train-train de la saison passée risquent de ne plus reconnaître grand-chose. Même le générique a changé. On y voit un Mulder plongeant dans un vide sans fin, ainsi que la carte du FBI de



■ Fox Mulder (David Duchovny) «soigné» par les extraterrestres dans l'épisode **Red Rum** (à l'envers, ça fait «murder») ■



■ John Doggett (Robert Patrick) et Dana Scully (Gillian Anderson) mènent l'enquête dans **Patience** ■

l'agent John Doggett interprété par le génial Robert Patrick. Résumé parfait de ce que sera sans doute la huitième année des *X-Files* : une quête sans fin pour retrouver Fox Mulder. Doggett est chargé par le «Bureau» de l'affaire Mulder. Pour résoudre ce mystère, on lui demande de travailler avec Scully. Le nouveau partenaire de Dana est à peu près tout le contraire de Mulder. Un super agent, mais un borné pragmatique qui refuse toute possibilité de paranormal. Le défenseur de l'inexplicable, cette année, c'est Scully. Elle croit à peu près en tout. Elle sait que la disparition de Mulder n'a rien de naturel et que les méthodes classiques du FBI ne donneront aucun résultat. Elle fera tout pour retrouver son partenaire. Une détermination renforcée par son état. C'est que la demoiselle est enceinte. On ne sait de qui, on ne sait de quoi, mais sa grossesse devient un élément essentiel de l'histoire. Quant à David Duchovny, il joue les guest stars de luxe. Dans les deux premiers épisodes de la saison, Mulder est cantonné à un fauteuil de torture et les méchants E.T. lui font subir des supplices à faire pâlir d'envie le Dr. Mengele. Lifting à la **Hellraiser**, soins dentaires à la **Marathon Man**... Duchovny jouera peut-être dans seulement onze épisodes, mais ce ne sera pas de tout repos.

Le spectateur surpris par ces chamboulements ne sait plus trop où il en est en regardant ces deux premiers épisodes, mais une chose est sûre, les *X-Files* sont de nouveau sur de bons rails. Et les épisodes suivant confirment la tendance, notamment Roadrunners, le quatrième de la saison. Scully y est kidnappée par une secte morbide vénérant un ver géant dévoreur de cerveaux humains qu'ils prennent pour une réincarnation du Christ. Un épisode ultra-gore et bien déjanté qui rappelle des épisodes aussi fameux que **Home** ou **Faux Frère Siamois**. Mulder et Doggett vont donc passer l'année à la recherche de Mulder. Autant dire qu'on a vraiment envie de les suivre.

Interview
CHRIS CARTER

La saison 99-2000 n'aura pas été une année facile pour Chris Carter et sa série-phare. L'audience était en baisse, Duchovny l'a traîné en justice pour des histoires de gros sous, les critiques ne lui ont pas fait de cadeau... Bref, ça sentait le sapin pour la série préférée des amateurs d'étrange à la télévision. A moins de tout remettre en question. C'est donc ce qu'a décidé de faire Chris Carter. A la fin de l'été dernier, il a expliqué aux journalistes comment il entendait sauver son bébé. Extraits de sa conférence de presse.

A la fin de la saison passée, personne ne savait vraiment si vous alliez continuer la série ou pas. Qu'est-ce qui s'est vraiment passé ?

En fait, la *Fox* m'a demandé très tardivement d'enchaîner sur une huitième saison. Et je n'ai pas donné mon accord immédiatement. Je tenais d'abord à être sûr que j'allais avoir un contrôle intégral sur la série et que j'allais pouvoir en faire exactement ce que je voulais. Je tenais à faire cette huitième saison pour de bonnes raisons. L'année dernière, la presse a énormément parlé de l'aspect «business» des *X-Files*, du procès qui nous opposé à David Duchovny, des prolongations de contrat, etc. Tout ça, c'est du passé. ■ ■ ■

ROBERT PATRICK

Pas évident de remplacer un personnage aussi populaire que celui de Fox Mulder dans une série aussi mythique que *X-Files*. Et pourtant, on ne peut imaginer meilleur choix que celui de Robert Patrick. Celui qui traumatisa les mémoires en étant le T-1000 du **Terminator 2** de Jim Cameron voit le jour en 1959 dans le Sud des Etats-Unis. Avantagé par un physique athlétique, Robert Patrick se dirige dans un premier temps vers le sport en jouant au base-ball et au foot à l'université, mais se découvre une passion pour le théâtre en fréquentant les cours d'art dramatique de la fac. Ou comment mettre toutes les chances de son côté pour séduire les filles... La fibre artistique semble cela dit bien ancrée dans la famille puisque son frère, Richard, deviendra guitariste du groupe Nine Inch Nails. Quoiqu'il en soit, Robert range batte et baballe et, à vingt-cinq ans, part pour Hollywood jouer un hippie sur les planches. C'est là qu'il est repéré par le directeur de casting du prolifique Roger Corman, qui lui confie le rôle d'un motard psychopathe dans **Warlords from Hell**. Il fera sept autres films pour Corman (dont **Killer Instinct** et **Future Hunters**), avant de prendre le chemin des studios en 90 pour jouer un terroriste irlandais dans **58 Minutes Pour Vivre**, la suite de **Die Hard** réalisée par l'agressif Renny Harlin. Un rôle de second plan qui le mène, un an plus tard, sur le plateau de **T2**, dirigé par un Cameron qui a, lui aussi, débuté chez Corman... Robert Patrick eut sans doute le tort de parodier immédiatement ce rôle qui l'avait fait connaître dans le monde entier, dans **Wayne's World** et **Last Action Hero** (mais comment dire non à John McTiernan ?), et d'accepter le pitoyable **Double Dragon**. Et à l'époque, personne, sinon la critique, n'a remarqué son interprétation mémorable dans le film de SF **Fire in the Sky**. Résultat, c'est le retour à l'obscurité, avec une flopée de sous-produits tournés dans des conditions souvent précaires (**Body Shot** où il rencontre sa femme Barbara, **Zero Tolerance**, **Hong Kong 97**, **The Cool Surface**, **Last Gasp**, **Decoy**), entrecoupés d'apparitions dans les séries télé **Tales From the Crypt** et **The Outer Limits**, du rôle de l'ex-mari de Demi Moore dans **Strip Tease** et de la version 3-D de **Terminator 2**, destinée à une attraction. C'est en 97 que le vent commence à tourner, avec un cameo dans l'excellent mais inédit chez nous **Rosewood** de John Singleton, et surtout avec le formidable **Copland**, aux côtés de Sylvester Stallone : dans le rôle du lieutenant moustachu de Harvey Keitel, il est tout simplement magnifique. Par la suite, même s'il continue à tourner des direct-to-video en se spécialisant dans les rôles de militaire (**Rag and Bone**, **Renegade Force**, **Tactical Assault**), on le retrouve en prof de sport dans **The Faculty** de Robert Rodriguez, dans la séquelle d'**Une Nuit en Enfer** et dans la série **Les Soprano**, où il campe un personnage récurrent, celui d'un joueur suicidaire et névrosé endetté jusqu'au cou.



■ Robert Patrick : l'inoubliable T-1000 sur la piste de Fox Mulder ■

Et voilà qu'en 99, sa bonne étoile s'active enfin et son acharnement devient payant (presque quarante films en treize ans, tout de même !) : Chris Carter le choisit pour incarner John Doggett dans la huitième saison des *X-Files*, où il est un agent du FBI conservateur, à cheval sur le règlement et les vieilles traditions du Bureau, aux côtés d'une Scully en rupture partielle de son Mulder chéri (David Duchovny n'apparaît que dans onze des vingt épisodes). Un rôle capital dans sa carrière, qu'il emporte face à Lou Diamond Philips et Bruce Campbell. Et, à n'en point douter, 2001 sera l'année Robert Patrick : on l'attend dans **All the Pretty Horses**, le western de Billy Bob Thornton avec Matt Damon, dans le polar **Eye See You** (ex **D-Tox**) où il retrouve Stallone, dans **Spy Kids** de Robert Rodriguez avec Antonio Banderas et dans un autre western, **Texas Rangers** de Steve Miner, écrit par John Milius. Par ailleurs producteur de deux films (**Within the Rock** et **Ravager**), faisant intervenir sa voix dans plusieurs films d'animation (dont **Batman Beyond** et ***Superman***) et jeux vidéo (*The Dig*, produit par Spielberg), effectuant des retours sur scène en jouant notamment du David Mamet, Robert Patrick n'a pas fini son parcours. Il fait partie de ces éternels seconds rôles qui gravissent peu à peu les échelons pour devenir des figures incontournables du cinéma américain et exploser dans un rôle où on ne les attendait pas. Celui qu'il tient dans *X-Files*, en plus de le faire entrer dans le cœur du public, lui assure un avenir radieux.

■ Cédric DELELÉE ■

■ ■ ■ L'affaire avec David s'est réglée à l'amiable et mes relations avec lui s'améliorent de jour en jour. J'ai déjeuné deux fois avec lui la semaine dernière. On répare les dommages causés par ce procès à notre amitié *(En gros, Duchovny reprochait à la société de production de Carter de revendre les droits de la série aux chaînes locales appartenant à la* Fox, *sans que les acteurs touchent de royalties sur ces transactions. NDR).* Il sera présent dans onze épisodes cette saison. Cinq dans lesquels il ne fera qu'apparaître, six dont il sera la vedette. Et je vois dans l'enlèvement de Mulder le moteur scénaristique parfait pour toute la saison. Vous savez, je suis producteur, donc je connais l'importance de l'aspect financier des choses. Et je n'ai pas l'intention de le nier. Mais je vous assure que ***X-Files*** n'aurait pas connu une huitième saison si nous n'avions pas envie de donner le meilleur de nous-mêmes

Qu'est-ce qui change dans cette nouvelle saison ?

A peu près tout. Les deux plus grands changements étant l'arrivée d'un nouveau personnage et un total rééquilibrage des forces. Scully et Skinner passent dans le camps des «croyants». Scully, sceptique pendant sept saisons, a assisté à trop d'événements inexplicables pour que son scepticisme persiste, et Skinner ne peut nier avoir été témoin de l'enlèvement de Mulder. Et puis nous avons créé le personnage de l'agent spécial John Doggett, interprété par Robert Patrick. Un personnage bien implanté au sein du FBI. Il fait partie du groupe. C'est un ancien «marine», devenu flic à New York et qui a gravi un à un tous les échelons pour devenir agent au Bureau. Il connaît tout le monde et fait vraiment partie de l'institution FBI, contrairement à Mulder qui avait plutôt l'image d'un marginal. Doggett fait partie de ces gens qui ont non seulement besoin de voir pour croire, mais aussi de toucher, de sentir et de goûter. Son scepticisme est moins scientifique que celui de Scully au début de la série, qui basait tout sur ses connaissances. Lui, il est sceptique parce que ce serait stupide de penser autrement. Nous voulions donc quelqu'un qui donne à la fois une image classique de l'agent du FBI et celle d'un type qui a parfaitement les pieds sur terre. Mais il fallait aussi que cet acteur soit capable de jouer avec cette image. Quand il a auditionné, Robert Patrick nous a épatés. Je le suis depuis longtemps. J'adore son travail. C'est en le voyant jouer le flic ripou dans **Copland** que j'ai réalisé l'étendue de son talent. Ce type est un grand acteur. En plus, coïncidence amusante, son frère est le chanteur du groupe Filter. Et dans chaque CD ***X-Files***, il y a une chanson de Filter. Un signe. Robert réussit parfaitement à donner corps à son personnage. Du ton de sa voix à l'intensité de son jeu, tout est impeccable. Il est le parfait partenaire et en même temps le parfait adversaire de Scully.

Puisque le déménagement de la production était une exigence de David Duchovny et que celui-ci ne sera présent que dans la moitié des épisodes, allez-vous retourner à Vancouver ?

Non. Nous sommes très bien à Los Angeles et nous y restons pour notre troisième année consécutive. Et attention, David est toujours considéré comme un «régulier» de la série. Il reste au centre des intrigues. Ou plutôt, devrais-je dire, son absence constituera le point fort de toute la saison. Il a même envie de réaliser un épisode, comme lors des deux années précédentes. Il m'a proposé quelques idées vraiment intéressantes.



■ *Doggett et Scully, un nouveau duo à la tête des «affaires non classées»* ■



■ *Dogget, Scully et Skinner (Mitch Pileggi) : un sceptique pour deux néo-croyants* ■

Les critiques n'ont pas été tendres avec les épisodes de l'an passé. Comment voyez-vous la saison dernière ?

Je ne trouve pas qu'il y ait une baisse significative de qualité par rapport aux saisons précédentes. Il y avait de bons épisodes, d'autres moins brillants, certains même assez faibles. C'est normal, nous essayons pas mal de trucs nouveaux avec ***X-Files***, il est donc logique de se planter parfois. Mais j'adore par exemple **X-Cops**, où nous parodions le reality-show «Cops». Tout a été tourné avec une caméra digitale, sans éclairage et pratiquement en temps réel. La *Fox* aussi a adoré cet épisode. Je crois qu'ils ont été sensibles au fait que nous ayons économisé un million de dollars pour la fabrication de cet épisode !

Le final de la saison dernière est plein de révélations. On apprend par exemple que Scully est enceinte. Et dans l'épisode *All Things*, on la voit se réveiller auprès de Mulder. Se serait-il passé quelque chose cette nuit-là que vous ne nous auriez pas montré ?

Vous savez, c'est la télé américaine, je ne peux pas montrer grand-chose. Peut-être que, cette saison, vous aurez droit à des flashes-back pour comprendre ce qui s'est vraiment passé cette nuit-là. Ou peut-être que sa grossesse n'a rien à voir avec Mulder. Qui sait ? C'est ***X-Files***, tout peut arriver. Et ne comptez pas sur moi pour tout vous dévoiler.

Et L'Homme à la Cigarette, il est-il vraiment mort ?

Si il y a quelque chose que je déteste faire, c'est passer un coup de fil à un acteur pour lui dire que je vais tuer son personnage, et que c'en est fini de sa participation à la série. Mais ça fait partie du jeu. L'Homme à la Cigarette est bel et bien mort, mais je trouverai toujours un moyen pour que William B. Davies revienne faire un tour sur le plateau.

Avez-vous l'intention de résoudre toutes les énigmes de la «mythologie» ?

C'est une question que je me poserai le moment venu. Quand nous serons à cours d'imagination ou quand le public en aura assez de nous. En attendant, je suis bien

conscient que je devais résoudre certaines choses comme, par exemple, ce qu'est devenue la sœur de Mulder. J'ai conclu cette affaire l'année dernière. Je sais que je ne peux pas laisser mon public continuellement dans l'expectative. Mais les fidèles savent aussi que pour chaque résolution, la série amène de nouvelles questions.

Après sept ans de travail sur une série, l'enthousiasme est-il toujours le même ?

Heureusement. Sinon, j'arrêterais immédiatement. Je suis un type très compétitif. C'est je crois l'une des raisons pour lesquelles la série a si bien marché pendant sept ans. Tous les problèmes que nous avons connus l'an passé m'ont donné envie de travailler encore plus dur. Je veux qu'à chaque épisode les gens soient impressionnés. Je veux prouver à tout le monde que nous ne nous reposons pas sur nos lauriers. Je veux montrer que même après 161 épisodes, notre imagination est toujours intacte. Je réalise que c'est un vrai défi, mais nos fans méritent cet effort.

Que pouvez-vous nous dire sur la série découlant de *X-Files*, *The Lone Gunmen*, qui devrait démarrer en 2001 aux Etats-Unis ?

Probablement en mars 2001, pour être plus précis. Ce sera une série à l'ambiance beaucoup plus légère que celle de ***X-Files***. Elle reprendra les personnages des trois «geeks» qui aidaient Mulder dans ses enquêtes. Ce sera drôle, bien délirant, genre ***Mission : Impossible*** sous acide. Nous nous permettrons des choses que nous ne pourrions oser sur ***X-Files***. Mais attention, les trois Lone Gunmen feront toujours partie des personnages récurrents de ***X-Files***. Nous travaillons même sur un «crossover» entre les deux séries.

■ **Didier ALLOUCH** ■



■ *Mulder/Duchovny : présent ou absent, il reste la star de* **X-Files** ■

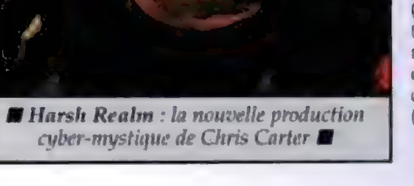
HARSH REALM

Avant tout, que la chaîne *Fox TV* ait retiré ***Harsh Realm*** de ses programmes au bout de trois semaines, condamnant ainsi la dernière création de Chris Carter à une mort prématurée (seulement neuf épisodes ont été réalisés), ne peut qu'engendrer consternation et inquiétude face à une pratique de plus en plus répandue visant les productions insuffisamment standardisées. Quelque part, la normalisation sévit, aveugle et débilitante.
Ceci dit, profitons-en pour affirmer que ***Harsh Realm***, même tronquée, demeure une grande et belle série, en soi, mais aussi au contact de l'univers cartérien saisi dans sa continuité. Elle nous propose, à l'instar du récent **Maitreya**, épisode 152 d'***X-Files***, ou de **Clic Mortel** n°108 de la 5ème saison (deux histoires signées William Gibson), une vision saisissante des nouvelles technologies, cloaque totalitaire où se perdra le héros, Thomas Hobbes, censé infiltrer, pour le compte de l'armée, un logiciel expérimental de simulation guerrière et y traquer Omar Santiago (le nom n'est évidemment pas innocent !), officier d'élite en rupture de ban qui a détourné le programme et pris le pouvoir au sein de l'«Enfer Virtuel». Secouru par l'énigmatique (et fort tourmenté) Mike Pinocchio et Florence, amazone muette guérissant les blessures par imposition des mains, il entreverra progressivement la nature irréversible de sa destinée (aucun retour n'est possible), à l'intérieur d'un cybermonde sans lumière contrôlé par Santiago, deus ex machina d'une réalité recomposée. Le magnifique épisode 3, **Inga Fossa** (sans doute le meilleur), décrit, avec une acuité douloureuse à laquelle la télévision américaine ne nous a guère habitués, le cauchemar du fascisme ultime, de l'aliénation intégrale, tandis que les autres segments développent des trouvailles scénaristiques brillantes : reconstitution en boucle d'une bataille des Ardennes qu'un informaticien codeur a oublié d'effacer dans un repli du jeu (**Kein Ausgang**), contact visuel entre les deux mondes à travers le regard évanescent d'une mourante (**Réunion**), matérialisation des 3% d'erreur du programme sous la forme d'un lac qui scanne et duplique les personnages pour alimenter son fichier parallèle (**Three Percenters**) ; seul l'épisode 7, **Manus Domini**, apparaît un peu dur à avaler, avec sa congrégation religieuse élégiaque — compassion, tendresse et sacrifice contre la brutalité des tyrans ; nous connaissons depuis longtemps les dérapages illuminés de Carter, incorrigible mystique devant l'Eternel !



■ *Thomas Hobes (Scott Bairstow), un héros perdu en plein «Enfer Virtuel»* ■

Harsh Realm fonctionne d'ailleurs, plus encore qu'***X-Files*** et ***Millennium***, comme véritable métaphore globalisante des obsessions propres à l'auteur, amalgame désarmant de naïveté new-age et de lucidité visionnaire portées par une formalité puissante et un sens accompli de la narration suspendue (les détails importants sont toujours distillés avec parcimonie, resurgissant quand on s'y attend le moins). En outre, l'épisode 8 (**Cincinnati**), où un «digistick», sorte de rasoir numérique servant à remodeler les chairs virtuelles, permet à Santiago de se dissimuler ad libitum sous des identités multiples, décline une nouvelle fois cette irrépressible terreur paranoïaque qui constitue la marque de fabrique des productions Chris Carter.
Terminons en signalant au passage la remarquable tenue générale de la série, dominant la plupart des produits actuellement sur le marché : excellence de l'interprétation (l'impeccable Terry O'Quinn, et D.B. Sweeney, dont la figure de chien battu confère à Pinocchio une profondeur tragique), ampleur et lyrisme de la mise en scène (Daniel Sackheim, un spécialiste du fantastique), sophistication de l'écriture (trop, peut-être !), modernité créative de la musique (Marc Snow, en pleine recherche contemporaine)... Il reste à espérer une rapide rediffusion hertzienne (*M6 ?*) ou une édition vidéo, histoire de clouer le bec aux empêcheurs de (bien) filmer en rond.



■ ***Harsh Realm*** *: la nouvelle production cyber-mystique de Chris Carter* ■

■ **Marc BRUIMAUD** ■

THE JAMES CAMERON SHOW

DARK ANGEL

Quand les premières affiches de DARK ANGEL sont apparues sur les «billboards» de Los Angeles à la fin du mois d'août, personne ne croyait vraiment que la photo d'une sublime jeune fille habillée de cuir et chevauchant une moto noire vantait les mérites de la première série produite par James Cameron. Tout le monde pensait que le réalisateur de TITANIC allait faire ses débuts télévisuels avec une série prestigieuse, genre costume, histoire d'amour et compagnie. Pas ce truc dont l'affiche faisait penser à un fantasme d'adolescent attardé. Et pourtant, DARK ANGEL, c'est exactement ça : un fantasme de gamin amoureux de comics, de science-fiction et de série B d'action. Autrement dit, un vrai bonheur !

Nous sommes en 2020. L'Amérique connaissait la toute puissance économique jusqu'à ce que des terroristes fassent péter une bombe atomique en très haute atmosphère, réduisant à néant tous les systèmes de communication. Plus d'internet, plus de téléphone cellulaire, plus de liaisons satellites... Et c'est toute l'économie d'un pays qui s'envole en poussière. C'est donc dans une Amérique du tiers-monde, contrôlée par un régime franchement fasciste, que nous découvrons Max. Coursier à vélo le jour, Max s'habille de cuir et enfourche une moto noire la nuit pour détrousser les bourgeois de leur excédents de richesse. C'est que Max ne craint personne. Elle n'est pas comme les autres. Elle a été créée en laboratoire à Manticore, un institut scientifique contrôlé par l'armée. Un centre de recherche ultra-secret où des fœtus sont améliorés génétiquement dans le but de former les soldats du futur. Max était un de ces enfants, un être parfait n'ayant jamais besoin de dormir, plus fort, plus agile, plus rapide et plus intelligent que n'importe qui. A l'âge de 12 ans, Max et quelques-uns de ses frères d'arme se sont échappés de Manticore. Aujourd'hui, Max a 20 ans et vit dans une Seattle dévastée, essayant d'oublier son passé. Mais ce n'est pas si facile. D'autant que Lydecker, l'ancien chef de Manticore a bien l'intention de retrouver ses «créatures». Lors d'un cambriolage raté, Max rencontre Logan, un ancien journaliste aujourd'hui sur une chaise roulante. Ecœuré par l'Etat policier dans lequel il vit, Logan est bien décidé à dénoncer la corruption et les injustices grâce à son réseau d'émissions de télévision pirate. Il propose à Max un marché. En échange de son soutien dans la lutte contre les corrompus de la ville, il l'aidera à se protéger de Lydecker et à retrouver tous les enfants qui, comme elle, se sont évadés de Manticore.

Depuis la diffusion, le 3 octobre dernier, du pilote de deux heures (un pilote qui a coûté la bagatelle de 10 millions de dollars), la *Fox* a déjà montré six autres épisodes de ***Dark Angel***. Et chaque mardi soir, près de quinze millions d'Américains sont au rendez-vous. ***Dark Angel*** fonctionne comme un vrai comics raconté sur un rythme d'enfer, avec une actrice (la sublime Jessica Alba) déjà propulsée au rang de star télé en à peine trois mois, et dont tous les adolescents sont déjà fous amoureux. En abordant la télé sous l'angle du pur fun, Cameron fait un choix judicieux. ***Dark Angel*** est partie pour durer longtemps. Et quand vous découvrirez la série à la rentrée prochaine, sans doute sur ***M6***, vous n'aurez aucune raison de vous en plaindre. ***Buffy*** peut s'accrocher, la concurrence débarque en force.



Logan (Michael Weatherly) et Max (Jessica Alba), associés dans la lutte contre le nouveau régime fasciste



Lydecker (John Savage), prêt à tout pour mettre la main sur Max, l'enfant qu'il a mis au monde artificiellement

Interview JAMES CAMERON

Chaque saison, les studios présentent à la presse leurs nouvelles séries et organisent des rencontres avec leurs créateurs. Pour la conférence de presse de DARK ANGEL, la salle était pleine à craquer. Aucun journaliste ne voulait rater l'événement : le «king of the world» se lance dans la série télé. Et pour la première fois, James Cameron s'explique sur ce qui lui a donné envie de s'essayer au petit écran et de créer ce qui restera l'événement de la saison télé 2000-2001 : DARK ANGEL.

Pouvez-vous nous expliquer comment vous avez eu l'idée de *Dark Angel* ?

En fait, tout est venu de ma rencontre avec Charles Eglee. Il a travaillé pendant des années avec Steven Bochco *(créateur de séries comme* **NYPD Blue**, **Murder One**, **Hill Street Blues**, *NDR)*. Il avait envie de voler de ses propres ailes, alors je lui ai proposé de créer une société de production télé dont nous serions copropriétaires. La *Fox* a bien voulu nous financer. Du coup, nous nous sommes retrouvés assis autour d'une table à se dire : «Bon, maintenant qu'on a une structure de production, qu'est-ce qu'on pourrait bien produire ?». Nous sommes restés longtemps à débattre d'idées parfois bien étranges. Je me souviens avoir proposé une série intitulée **Wet Shirt Cops** *(Fliquettes en T-Shirts Mouillés, NDR)*. Charles n'en a pas voulu ! Au fil de nos réflexions, nous avons jeté sur le papier une dizaine d'idées de séries intéressantes. L'une d'elles revenait sans cesse dans nos discussions. Le premier titre en était **Experimental Girl**. Nous parlions sans cesse de ce projet même en travaillant sur autre chose, et il est vite devenu évident que cette idée nous passionnait. Nous avons donc décidé de nous consacrer intégralement à ce qui est devenu **Dark Angel**. Nous tenions à faire une série de science-fiction ne reposant pas sur les gadgets, mais essentiellement sur les personnages. C'était la spécialité de Charles quand il travaillait chez Bochco. Son travail sur ***Murder One*** est, à ce titre, impressionnant. Je voulais arriver à la même intensité et à la même intelligence pour les personnages de ***Dark Angel***. De plus, en situant la série seulement vingt ans dans le futur, nous pouvions l'utiliser comme un miroir de notre propre société. Un bon moyen pour montrer la difficulté que connaissent les adolescents et les jeunes adultes à vivre dans un monde qui n'a jamais été aussi perturbant. Un bon moyen pour parler de leurs angoisses et de leur colère face à la toute puissante technologie et à la divine science. Un monde qu'ils ont du mal à comprendre mais qu'ils doivent pourtant affronter chaque jour. Max peut devenir le fer de lance de cette génération.

Vous avez la réputation de ne jamais regarder à la dépense de temps et d'argent pour que chacun de vos plans soient parfaits. Comment garder cet esprit sur une production télé où tout doit être produit rapidement et avec un budget limité ?

En s associant avec les gens qui connaissent parfaitement tous les rouages de la production télé. Comme Charles Eglee. Je suis parfaitement conscient que j'ai beaucoup à apprendre là-dessus. Sur le pilote de ***Dark Angel***, je crois que nous avons réussi à garder un très haut standard de qualité. Nous pensons avoir établi un style visuel adapté pour le reste de la série. C'est marrant, ça me rappelle mes débuts chez Corman où je faisais des films en trois semaines, montage et post-production inclus. On travaillait à l'instinct. Il faudra que je retrouve cet état d'esprit pour ***Dark Angel***, tout en gardant en mémoire que je ne suis pas réalisateur des épisodes. J'écris, je produis, mais je ne réalise pas. Je suis plus impliqué dans le procédé créatif que dans le quotidien de la mise en place de chaque épisode. Je ne peux pas me permettre d'être omniprésent sur la série. Ce sera le job de Charles. La télé, c'est un job à plein temps et je n'ai pas encore décidé d'arrêter de faire des films. J'ai mon mot à dire sur toutes les décisions mais c'est Charles qui les mettra en place. J'ai besoin de bien gérer mon temps pour me consacrer le plus possible à la série. C'est dur, mais j'ai beaucoup d'énergie. Surtout quand il s'agit d'un projet qui me tient autant à cœur que ***Dark Angel***. Mais je crois, enfin j'espère, que ma «marque de fabrique» ne tient pas seulement à ma réputation de perfectionniste ou à un style visuel qui exige l'emploi de techniques très compliquées. J'essaie de me distinguer en ramenant toujours le récit à l'échelle humaine. C'est toujours l'histoire d'une personne prête à ■ ■ ■

JESSICA ALBA

La jolie Jessica Marie Alba n'a peut-être que 19 ans, mais elle possède déjà une riche carrière derrière elle et un brillant avenir. Née le 28 avril 1981 à Pomona en Californie, Jessica sera fréquemment amenée à changer d'horizon en suivant sa famille à travers les différents Etats où son militaire de père sera affecté. De retour dans le sud de la Californie pour ses neuf ans, après quelques passages par le Texas et le Mississippi, Jessica n'aura pas attendu si longtemps pour exprimer le souhait de devenir comédienne. Précoce, elle avait déjà pris sa décision à l'âge de cinq ans. Dans le but de la laisser évoluer dans un environnement sain, ses parents ne lui offriront des cours d'art dramatique qu'à partir de ses douze ans. Dès lors, tout s'enchaîne. Affichant un talent certain pour la comédie, l'apprentie comédienne se trouve un agent au bout de neuf mois. C'est ainsi qu'elle apparaît en 1993 dans son premier film, **Camp Nowhere** de Jonathan Prince, une comédie produite par *Disney*. Et dans le rôle principal, s'il vous plait ! Engagée à l'origine pour deux semaines, Jessica s'empare du haut du générique lorsque la comédienne initialement prévue déclare forfait. Mais d'après elle, ce n'est ni son charme ni son talent qui lui ont valu l'opportunité de la remplacer : le réalisateur l'aurait engagée à cause de sa coupe de cheveux, quasiment identique à celle de l'interprète originale ! Sacré choix de casting ! Malgré le peu de retentissement de **Camp Nowhere** (le film n'est même pas sorti en France), Jessica enchaîne les tournages, passant d'une pub pour *Nintendo* à quelques apparitions télé dans les séries ***Chicago Hope*** (en 1996), ***Brooklyn South*** (en 1998) et ***Beverly Hills*** (toujours en 1998). Elle tient même le rôle principal d'une nouvelle version de la série ***Flipper le Dauphin***, ce pendant deux saisons entières. Ce qui tombe bien puisqu'elle adore la plongée sous-marine. Remontant à la surface, elle apparaît en 1998 dans ***La Croisière S'amuse : La Nouvelle Vague***, un relifting de la fameuse série neuneu que nous n'avons pas encore eu la chance de découvrir dans notre belle contrée. Mais que fabrique *France 3* ?

Au cinéma, la belle Jessica apparaît dans **Venus Rising** de Leora Barish et Edgar Michael Bravo en 1995 et **P.U.N.K.S** de Sean McNamara en 1999, mais c'est le rôle de Kirsten, l'étudiante «speggel» de **Collège Attitude** qui attirera l'attention sur elle la même année. Aux côtés de Drew Barrymore, elle rayonne d'un charisme et d'un charme étincelant. Tout de suite après, elle enchaîne dans un film bien «mad» avec **La Main qui Tue** de Rodman Flender, où elle fait craquer ce glandeur de Devon Sawa. Parallèlement à sa carrière d'actrice, Jessica arrondi ses fins de mois en posant comme mannequin pour quelques magazines européens jusqu'à son apparition dans le *Vanity Fair* de février 1999. On devrait bientôt la voir dans Paranoïd de John Duigan et dans **The Sleeping Dictionnary** de Guy Jenkin. Mais c'est à la télé qu'il faut s'attendre à découvrir la pleine mesure de son talent puisque James Cameron himself l'engage pour sa super-série ***Dark Angel***. Jessica se retrouve alors dans la peau de Max, personnage qu'elle définit ainsi : *«J'adore Max. Elle dit une chose mais pense souvent le contraire. Je peux le comprendre. C'est parfois dur d'être ouverte et honnête. On ne la comprend pas très bien et même quand c'est le cas, elle parvient à vous surprendre. Avec elle, c'est une lutte mentale perpétuelle. Et j'aime bien ça...»*. Est-ce là la raison de sa présence dans ***Dark Angel*** ? Comprenez-la, on ne dit pas non à Mr **Titanic** !

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■



■ *Max/Jessica Alba : tout le charme d'une grande héroïne télévisuelle* ■

■ ■ ■ affronter des circonstances extraordinaires. Je crois que certains thèmes sont récurrents dans mon œuvre comme le courage, la morale... Et en terme de récit, je ne fais aucune différence entre le grand et le petit écran. Je sais juste que je ne pourrais pas tout montrer. Vous ne verrez pas des villes entières exploser dans *Dark Angel*. Il est impossible de faire 300 plans d'effets spéciaux par épisode.

C'est frustrant ?

Au contraire, c'est presque libérateur. Je n'ai plus besoin de me reposer sur les effets spéciaux. Je peux me permettre de travailler en détail mes personnages et leur univers sans penser aux effets visuels. Je peux me débarrasser de certains artifices. Pour moi, c'est un canevas certes plus restrictif au niveau visuel, mais bien plus large au niveau créatif pur que celui sur lequel j'ai l'habitude de travailler. C'est un exercice difficile mais passionnant.

Vous parliez tout à l'heure des thèmes récurrents dans votre travail. Dans *Dark Angel*, vous mettez de nouveau en scène une femme forte, une guerrière. Qu'est-ce qui vous attire dans ce genre de personnage ?

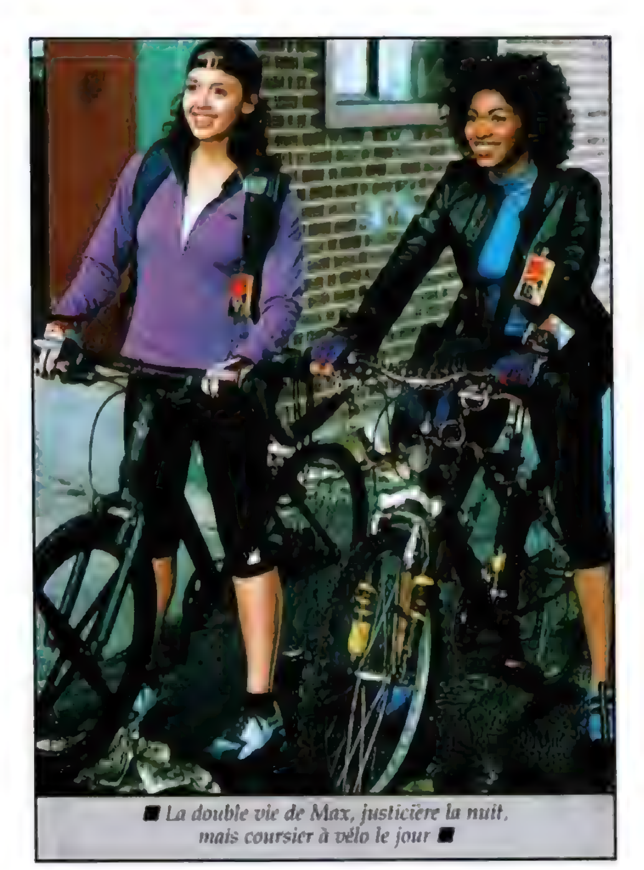
Je n'écris que sur ce que j'aime. Je pense donc pouvoir dire qu'il y a un côté de moi qui a envie de voir ce genre de personnage à l'écran. Il y a aussi une réponse plus sociale à cette question. Depuis 1984, l'année où j'ai fait mon premier film, le rôle de la femme n'a cessé de prendre de l'importance dans notre société. Et j'ai toujours cru qu'il était primordial de présenter des personnages de femmes fortes et intelligentes à l'écran. Je me souviens qu'à l'époque de **Terminator** et d'**Aliens**, les studios avaient peur que Sarah Connor et Ripley ne plaisent pas au public type des films d'action de l'époque, c'est-à-dire les jeunes hommes entre 15 et 25 ans. Non seulement ça leur a plu, mais ces films ont élargi la clientèle du cinéma d'action à un public féminin. Ça ne dérange personne de voir une fille dérouiller les méchants. Et moi, ce sont ces personnages-là que j'ai envie de créer. La logique est la même pour Max dans *Dark Angel*. Avec peut-être une autre préoccupation. Aujourd'hui, j'ai une petite fille. Ce n'est pas encore une adolescente, mais je me pose pas mal de questions sur le monde dans lequel elle vivra dans vingt ans.

Visuellement, les combats du film ressemblent pas mal à ceux de *Matrix* ?

Personnellement, je trouve que les scènes d'action de **Matrix** ressemblent pas mal à celles de **Terminator**, mais ça n'engage que moi ! Mais bon, je vois ce que vous voulez dire, les «blue screen», les câbles, les trampolines... C'est vrai que nous utilisons tout ça. C'est le seul moyen



■ *Quand Max joue les Catwoman pour retrouver les super-enfants issus du laboratoire Manticore* ■



■ La double vie de Max, justicière la nuit, mais coursier à vélo le jour ■

de montrer les super-pouvoirs de Max. Dans le pilote, nous apprenons que des gènes de félins ont été ajoutés à son ADN. Elle peut donc se déplacer avec l'agilité d'un chat, la rapidité d'un jaguar et se battre avec la puissance d'un tigre. Elle doit donc exécuter des prouesses qu'aucune cascadeuse, même très habile, n'est capable de faire. Nous devons donc transformer la réalité, comme dans **Matrix**. Donc oui, nous utilisons tous les artifices nécessaires pour y arriver. Heureusement, Jessica Alba apporte énormément de crédibilité au personnage. Elle interprète Max avec une impressionnante confiance en elle et une posture presque féline à chaque instant. Elle est parfaite.

Pensez-vous que Max correspond à l'image classique du super-héros ?

Oui et non. Elle possède les caractéristiques physique qui la distinguent du commun des mortels, mais elle n'est pas continuellement en croisade contre le Mal. Les super-héros qui font le Bien parce que c'est leur job, ça ne m'intéresse pas. C'est pour cela que nous avons créé le personnage de Logan. Le vrai justicier de l'histoire, c'est lui. Il défend l'opprimé, se dresse contre l'injustice et se révolte contre la corruption. Mais il est sur une chaise roulante. Il n'a qu'un pouvoir de dénonciation. Pour agir, il a besoin de Max. Il fait de cette jeune femme très spéciale son samouraï. Et Max ne lui obéit que parce qu'elle a besoin de lui pour découvrir les secrets de son passé. La justicière est au départ une petite voleuse égoïste. Et leur relation ne cesse d'évoluer.

Sachant que vos films font rarement moins de deux heures, n'est-il pas difficile de développer des personnages aussi riches sur un épisode de 41 minutes ?

Au contraire. Je vois la série comme une sorte de gros roman dont chaque épisode est un chapitre. Les treize premiers sont déjà écrits et tournés, et nous n'en sommes qu'au début. C'est une expérience étonnante, je suis en train de découvrir l'écriture illimitée !

***Dark Angel* bénéficie-t-elle d'un traitement de faveur de la part de *Fox* du fait que vous en soyez le producteur ?**

Absolument pas. La télé américaine ne fait pas de cadeau. La série fait de l'audience, elle continue. Elle ne marche pas, elle dégage de l'antenne. Et ce même si c'est le Pape qui la produit ! Avec Charles, nous avons choisi une histoire que nous avions envie de raconter de la meilleure façon possible. Si le public a envie de suivre cette histoire, tant mieux. Si nous ne séduisons pas les téléspectateurs, *Dark Angel* sera annulés. C'est aussi simple que ca.

■ **Didier ALLOUCH** ■

BAKERSFIELD P.D.

Paul Gigante, jeune flic noir intello, fuit Washington à cause d'un scandale inattendu (sa femme a été fécondée par le sperme de son docteur, lequel a secrètement inséminé plus de 300 patientes !), pour se retrouver n'importe où, en l'occurrence à Bakersfield, bourgade californienne désertique peuplée d'un ramassis de branquignols désinvoltes, passablement atrophiés du bulbe. Sur cette trame convenue qui aurait pu fournir prétexte aux pénibles eddiemurphismes de rigueur ou à une pantalonnade grossière façon **Police Academy,** le producteur Larry Levin (**Les Années Coup de Cœur**) a concocté une satire décalée et frondeuse que les astucieux programmateurs de *Série Club*, décidément très inspirés, ont exhumé de la masse des inédits américains, susceptible de receler encore quelques perles (celle-ci date de 1993).
La galerie d'incapables notoires constituant le «Police Department» de Bakersfield n'engendre donc pas la mélancolie, du capitaine ahuri frappé d'indécision chronique (*«Les stores de mon bureau doivent-ils être ouverts ou fermés ?»*), au coéquipier enthousiaste fondu de polars seventies et de musique Funk (l'épisode où Preston se fait voler ses disques de Curtis Mayfield est mémorable), en passant par toutes les incarnations du crétinisme foncier (l'officier Boyer, repassant un examen pour la énième fois, arrive enfin à écrire son adresse sans fautes) ou de l'hystérie farfelue (son copain Ramirez, expert en incantations mexicaines), ce petit monde inoffensif et dépassé (surtout lors des embouteillages créés par les nouveaux hamburgers du fast-food local) pratiquant, dans la bonne humeur et la décontraction, un briefing journalier qui ressemble fort à des thérapies de groupe...



■ Paul Gigante (Gian Carlo Esposito) entouré de la fine équipe de **Bakersfield P.D.** ■

On sait à quel point le mélange «action-humour» demande une délicatesse certaine afin de ne pas sombrer dans l'idiotie autiste ou la beaufitude crasse, en garantissant au spectateur son content de péripéties. ***Bakersfield P.D.***, plus proche, par sa forme et son ton gentiment sarcastiques, de David Lynch ou d'un John Landis grand cru que de ***Starshy et Hutch*** ou ***L'Arme Fatale***, doit cette réussite surprenante à plusieurs éléments conjugués : d'abord, la finesse de son interprétation, notamment Giancarlo Esposito (vu chez Spike Lee, Abel Ferrara, Francis Coppola et Jim Jarmush), Chris Mulkey (un «ancien» de ***Twin Peaks*** jouant avec délectation l'indécrottable Boyer) et Jack Hallett (acteur de théâtre quasi inconnu) dans le rôle anthologique du «malheureux» capitaine Stiles ; ensuite, la collaboration régulière de téléastes chevronnés (Ken Kwapis, Dean Parisot, deux futurs réalisateurs d'***Urgences***) ; enfin — le format-standard de 26 minutes n'y est pas étranger —, une construction ramassée des intrigues qui défilent sur les chapeaux de roue, privilégiant situations saugrenues (il faut voir nos lascars dérangés pendant une partie de poker continuer à taper le carton en pleine fusillade, ou ses collègues courir après Gigante parce qu'ils ne l'ont pas reconnu) et dialogues savoureux (*«Mourir à Bakersfield, c'est un pléonasme !»*). Mais, au delà de cette verve permanente, la série séduit également par l'humanité qui la traverse, chaque personnage, même le plus maladroit, gagnant en densité au fil du temps, grâce à l'accumulation de détails comportementaux touchants (Stiles se réfugie dans les toilettes à la moindre responsabilité, Preston discute des vieilles séries télé avec le fils de son voisin, Boyer déprime de toujours perdre au jeu), tandis que les auteurs, sans avoir l'air d'y toucher, égratignent les mœurs et préjugés de l'Amérique profonde que l'intrusion de Gigante (un Noir qui a lu des livres !) stigmatise posément (une des caractéristiques de sa subtilité réside en l'approche «concentrique» des problèmes : jamais de front, toujours en douceur). Ainsi, avec nonchalance et bonhomie, absence de prétention et rigueur d'écriture, ***Bakersfield P.D.*** installe peu à peu son univers loufoque, faussement naïf, dans l'absurdité des stéréotypes du monde — une excellente surprise qui nous donne envie de découvrir les productions suivantes de Larry Levin, séries ou téléfilms (simple suggestion !).

■ **Marc BRUIMAUD** ■

Après SIXIÈME SENS, M. Night Shyamalan et Bruce Willis jouent encore aux grands mystérieux...

INCASSABLE

INCASSABLE est la nouvelle collaboration entre la superstar Bruce Willis et le réalisateur M. Night Shyamalan, le duo de SIXIÈME SENS. Rien que ça, ça fait déjà saliver. Loin du phénomène précité et de ses fantômes qui n'assument pas leur statut, le film suit le parcours d'un homme ordinaire qui va découvrir sa véritable raison d'être à la suite d'un accident de train dont il sort indemne. Critique en deux temps du dernier événement de l'année en cours. Une sacrée claque...

Petit rappel des faits : **Sixième Sens**, le précédent film de M. Night Shyamalan, est sorti aux Etats-Unis le 6 août 1999. Alors qu'au même moment, la presse cinéma locale s'extasie et s'interroge sur le phénoménal succès du **Projet Blair Witch** (sorti trois semaines plus tôt), ce film, réalisé par un quasi-inconnu, s'empare du box-office en totalisant 28 millions de dollars en un week-end. Un très bon score auquel personne ne s'attendait, malgré la présence de la superstar Bruce Willis et d'un buzz faramineux ayant fait le tour du pays via Internet. Très vite, le succès de **Sixième Sens** prend une ampleur quasi-unique. D'une semaine à l'autre, et ce pendant deux bons mois, le film n'accusera aucune chute d'audience, stabilisant ses résultats à 22 millions de dollars par week-end. Jusque-là, seul le **Titanic** de James Cameron avait affiché une telle tenue. En l'espace de peu de temps, **Sixième Sens** devient un phénomène, largement relayé par une presse retardataire et un public comblé. Au total, 293 millions de dollars tomberont dans la poche de *Disney*, l'heureuse major qui produit ici son film (hors dessins animés) le plus rentable. Pour le reste du monde, il faudra multiplier ce chiffre par deux ! Un bon film fantastique, à tendance intimiste, peut donc intéresser le peuple sans pour autant s'abandonner au second degré qui mine actuellement le genre. Inutile de préciser qu'un tel succès ne se calcule pas, qu'il appartient plus au public qu'aux supers génies du marketing bourrin. A partir de ces faits, M. Night Shyamalan peut imposer ses moindres caprices, exiger l'impossible et l'obtenir. D'une certaine manière, c'est ce qu'il va faire avec **Incassable**...



■ *David Dunn (Bruce Willis) : un accident le fait sortir de l'anonymat* ■

En fait, les bases d'**Incassable** sont apparues à son auteur alors que celui-ci travaillait au montage de **Sixième Sens**. Des bases obsédantes qui lui font penser que ce projet doit automatiquement devenir son prochain film : *«Je travaillais sur deux projets à la fois et, pour diverses raisons, l'autre script ne me semblait pas représenter une évolution. Je voulais avancer dans mon travail, utiliser le cinémascope et m'impliquer dans un sujet qui ferait vraiment travailler mon imagination. Cette idée était vraiment idéale pour cela, en opposition totale avec l'autre projet qui présentait trop de similitudes avec* **Sixième Sens***».* **Incassable** raconte l'histoire de David Dunn (Bruce Willis), un paisible gardien de la sécurité confronté à quelques problèmes familiaux. Il fait chambre à part avec sa femme Audrey (Robin Wright Penn) et envisage de quitter Philadelphie pour s'installer à New York. De retour de New York justement, où il s'est présenté pour un job, David est victime d'un gigantesque accident ferroviaire. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il sera le seul survivant des 125 passagers à bord de ce train. Fait encore plus improbable, il ne garde aucune trace physique de l'accident. Tout de suite, la presse s'interroge, puis le soufflé retombe et David retrouve sa vie normale et ses problèmes habituels. Jusqu'au jour où il croise le chemin d'un certain Elijah Price (Samuel L. Jackson), l'étrange propriétaire d'une galerie d'art qui pense connaître les raisons de sa survie. David reste perplexe mais son fils Joseph (Spencer Treat Clark), âgé de 12 ans, y croit dur comme fer. Commence alors une remise en question pour David qui refuse le statut qu'Elijah semble lui révéler...



■ *Elijah Price (Samuel L. Jackson), une encyclopédie vivante du Comics* ■

«De la même manière que **Sixième Sens** *n'était pas qu'un simple film d'horreur,* Incassable *n'est pas juste un thriller. Il contient bien sûr énormément de suspense et des éléments de science-fiction qui en font stylistiquement un film sombre et effrayant, mais qui raconte surtout l'histoire d'un personnage très réel rencontrant*

■ David Dunn, seul rescapé d'une catastrophe ferroviaire ayant coûté la vie à 125 personnes ■

les mêmes problèmes et possédant les mêmes émotions que nous autres. Ce film traite des problèmes de communication entre mari et femme. Comment sauver la relation coûte que coûte ? Comment se comporter en tant que père ? Comment assumer le rôle que l'on attend de vous ? Avez-vous réalisé votre potentiel ? Ecoutez-vous la voix qui vous indique ce que vous devriez vraiment faire dans la vie ?».

Avec cette déclaration, le réalisateur décrit son film de la manière la plus juste. Il oublie cependant volontairement de préciser le véritable sujet de son nouveau bébé. Avec le semblant d'histoire amorcé plus avant et sa bande annonce qui se concentre sur l'accident et ses vagues retombées, **Incassable** passe pour un remake à tendance fantastique du **Etat Second** de Peter Weir. C'est loin d'être le cas. Ceux qui attendent de voir l'accident en question en seront donc pour leurs frais. La vérité, c'est que tout ce que vous saurez sur ce film avant de le voir n'est que son excitant point de départ. Ce sera une des exigences de Shyamalan, et les responsables du marketing vont la respecter jusqu'au bout. Mais passer sous silence le véritable sujet d'**Incassable**, c'est ignorer les innombrables richesses du film. C'est pourquoi toute une page de cet article est consacrée à la mini-révélation sur le statut de David Dunn. Ne la lire que si vous avez vu le film ou si vous voulez en savoir plus sans attendre le 27 décembre...

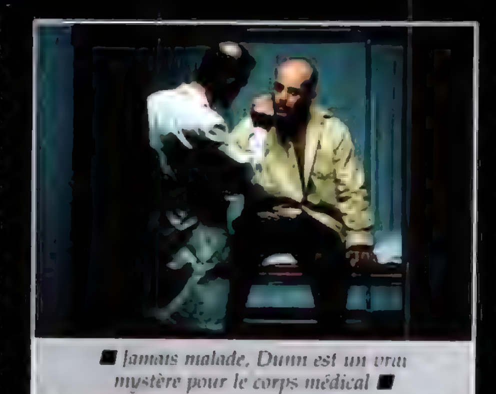


■ Incassable David Dunn ? Très costaud en tout cas... ■

Une autre des exigences du réalisateur remonte au stade où son projet n'est même pas mis en branle. Comme il l'explique : *«Avant de l'écrire, j'ai conçu tout le film dans ma tête. Je voulais que* Disney *le produise, que Bruce Willis et Samuel L. Jackson en soient les interprètes principaux et qu'il sorte pour Thanksgiving. J'ai mis le script en place et l'ai confié aux acteurs un vendredi. Ceux-ci m'ont rappelé le samedi pour confirmer leur participation et je suis allé chez* Disney *le lundi avec l'assurance que mes deux stars seraient disponibles à la date prévue du tournage. Et le studio a eu la bonté d'accepter».* Derrière cette modestie qui le force à s'avouer béni du destin, Shyamalan sait très bien que *Disney* ne pouvait décemment pas refuser la moindre de ses envies. Aussi incroyable que cela puisse paraître, **Incassable** demeure pourtant un projet risqué. S'attaquant à un type de mythologie moderne, le réalisateur décide d'imposer, voire même de pousser à l'extrême, le traitement de **Sixième Sens**. De par cette composante, ce nouvel opus, qui traite des mêmes thèmes que le précédent film (problèmes de communication, phénomène surnaturel vu au travers des yeux ■ ■ ■

■ ■ ■ d'un enfant, refus de sa condition), exige une structure narrative moins ancrée dans l'intimisme. Faire l'impasse sur une forme excitante d'action au profit d'une imagerie simplement lyrique, c'est risquer de se mettre une partie du public à dos. Paradoxalement, sur **Incassable**, ce risque s'est avéré payant. Le point de vue du réalisateur est donc très simple : «*Tout doit sembler réel. La partie surnaturelle du film se doit de rester crédible, d'être traitée avec respect et importance. Je n'aime pas l'artifice. De plus en plus, je débarrasse le film de tout artifice comme si je faisais en fait un documentaire*». En retirant quasiment tous les éléments «B» de son véritable sujet, en mettant en sourdine l'extravagance de ses idées, Shyamalan tente donc de ramener le genre, comme dirait l'autre, à son plus petit dénominateur commun. Très osé, très ambitieux et surtout très prétentieux...

Qui reprocherait à Francis Ford Coppola de faire un film de guerre qui dépasse les figures imposés par le genre pour livrer une œuvre phare sur la folie humaine ? Jusqu'à preuve du contraire, **Apocalypse Now** est un chef-d'œuvre qui ne respecte pas forcément son quota de «passages incontournables» tout en imposant un traitement radicalement novateur. Oui, Shyamalan est un réalisateur prétentieux. Et sa prétention lui permet de créer des scènes fortes sous un angle inédit. Une scène du film s'inscrit particulièrement dans cette mouvance. Alors que David retrouve enfin sa femme (vous vous en doutiez, non ?) et l'emmène avec lui jusqu'au lit conjugal en la portant dans ses bras, le réalisateur suit le moment en gros plan/séquence sur le visage d'Audrey pour les laisser à la porte de leur chambre. Que cette technique de mise en scène affiche sans complexe son lyrisme et sa beauté (toujours à la recherche de la subtilité forcée) n'entache en rien l'émotion exprimée, c'est déjà beaucoup. Mais que la dite subtilité soit finalement une composante présente du film force le respect. A ce jeu, le personnage d'Elijah gagne aussi les faveurs du réalisateur au travers d'une première scène aussi simple que forte qui décrit sa naissance : le bébé est né avec les os des bras et des jambes brisés. Et la mère de pleurer le sort de son fils. Et le docteur de s'interroger sur la probabilité d'un tel cas. Et le spectateur de se retrouver plongé dans un univers mille fois rebattu et pourtant renouvelé par une approche naturaliste. Oui, Shyamalan peut se permettre d'être prétentieux puisque ses intentions, elles ont un sens vous verrez, sont traduites sur pellicule.



■ *Jamais malade, Dunn est un vrai mystère pour le corps médical* ■



■ *Malgré les apparences, rien ne va plus entre Dunn et sa femme Audrey (Robin Wright Penn)* ■

Dernier point important. La nouvelle a fait le tour du Net quelques jours avant la sortie du film aux Etats-Unis : **Incassable** est la première partie d'une trilogie. Il n'est donc pas étonnant d'avoir eu l'impression de n'assister qu'à un tiers d'histoire. La fin du métrage reste ouverte de manière à inclure les possibilités les plus insensées et les plus excitantes. A l'heure qu'il est, personne ne sait quand il sera possible de découvrir la suite des aventures de David Dunn et d'Elijah Price. Ce sera le dernier caprice de M. Night Shyamalan. Celui de tester notre patience et de nous faire attendre son prochain coup d'éclat.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Gaumont Buena Vista International présente Bruce Willis et Samuel L. Jackson dans une production **Blinding Edge Pictures/ Barry Mendel/Touchstone Pictures** *INCASSABLE* (*UNBREAKABLE* - USA - 2000) avec Robin Wright Penn - Spencer Treat Clark - Charlayne Woodward - James Handy - Leslie Stefanson - Elizabeth Lawrence **photographie de** Eduardo Serra **musique de** James Newton Howard **produit par** Barry Mendel - Sam Mercer - M. Night Shyamalan **écrit et réalisé par** M. Night Shyamalan

27 décembre 2000 **1 h 46**

■ *David Dunn, un ancien footballeur désormais agent de sécurité sur les stades* ■



■ David Dunn, un homme pas banal englué dans des problèmes ordinaires ■



■ Elijah Price pousse David Dunn à assumer son mystérieux statut ■



■ Dunn devant les débris du train duquel il est sorti indemne ■

ATTENTION, POUR CEUX QUI DÉSIRENT DÉCOUVRIR TOUTES LES SUBTILITÉS DU NOUVEAU FILM DE M. NIGHT SHYAMALAN EN SALLES, IL EST IMPÉRATIF DE NE PAS LIRE CE QUI SUIT...

Bien, comme on l'a déjà dit précédemment, le marketing d'**Incassable** ne vend pas tout à fait le film que vous allez voir en salles. Ce ne serait même qu'une infime partie de l'iceberg qui est dévoilée dans la bande annonce. Tout tient dans la théorie développée par Elijah. Selon lui, si David Dunn est le seul passager à avoir survécu au dévastateur accident ferroviaire, c'est qu'il est en fait un surhomme. Une sorte de personnage mythologique possédant des pouvoirs surnaturels dont il ne connaîtrait pas l'existence. Pendant tout le film, Elijah va forcer David à assumer ce nouveau et embarrassant statut. Il va le pousser à se rappeler du nombre de fois où il a été malade, où il a été blessé, ce que l'intéresser aura bien du mal à faire. M. Night Shyamalan base la théorie d'Elijah (et d'une certaine manière la sienne) sur l'existence des comics. Ce concentré mensuel de mythologie moderne, qui raconte les exploits de quelques surhommes combattant le crime, ne serait que le reflet de l'existence de David. A une différence majeure toutefois : la vie de David est bien réelle. Elle se situe dans la vraie réalité, celle qui nous entoure, et non dans une réalité parallèle à la **Matrix**, prétexte à toutes les extravagances. C'est peut-être la première composante du film qui risque de fâcher tous les fans de comics.

Pourtant, d'une certaine manière, c'était déjà le credo de Bryan Singer sur son récent **X-Men**. A la limite, sans Tom DeSanto au scénario et sans l'existence préalable du comic book, Singer aurait élagué toute forme d'action au profit de l'étude de caractère. Pour cela, il aurait été maudit sur trente générations par les X-fans. L'intelligence (ou la roublardise, c'est selon) de Shyamalan, c'est de ne s'inspirer d'aucune œuvre en particulier, mais plutôt de toutes les œuvres à la fois. Incassable devient alors une sorte de manifeste de l'essence comics qui, en respectant les codes visuels et narratifs mais sous un angle épuré, réinvente les enjeux du genre. Maintenant que c'est établi, que le public sait que David est un super-héros, il faut lui trouver un costume. Restant toujours à un niveau de crédibilité excluant toute fantaisie, Shyamalan pense à une sorte de parka qui protégera notre surhomme de sa faiblesse. Car tous les super-héros en ont une. Et comme ils possèdent tous une faiblesse, les super-héros sont aussi doués d'une puissance. Ici, David Dunn est incassable (ne pas confondre avec immortel), mais possède surtout une sorte de sixième sens (tiens tiens...) qui va lui permettre de combattre le crime. **Incassable** fonctionne sur ce procédé à longueur de bande : l'accident de train joue le déclencheur (comme la mort des parents de Bruce Wayne/Batman), les problèmes familiaux de David Dunn renvoient à ceux d'un Spiderman confronté à sa Mary Jane ou à sa tante May, la découverte des pouvoirs se fait progressive comme dans **Spawn**... Ces scènes-là deviennent en quelque sorte les scènes d'action du film.

Dans l'idée de produire une trilogie, Shyamalan dissémine quantité d'informations qui serviront aux prochains opus et s'offre un film entier sur la genèse de son super-héros. C'est la deuxième composante qui risque de fâcher les fans de comics. Imaginez pourtant le premier quart d'heure du **Superman** de Richard Donner développé sur 1 h 45. Une idée de génie exploitée de manière radicale, anti-artificielle même. Encore une fois, sans extravagance, sans climax qui débourre, mais avec la certitude de voir les sous-intrigues se développer intrinsèquement à la vision des prochains épisodes. Lors de son premier exploit, David se retrouve confronté à un malfrat somme toute ordinaire. A la manière des premières aventures de Batman ou Spiderman. Mais nul ne doute que lors de ses futures aventures, Shyamalan va le gratifier d'un super-vilain à la hauteur. D'une âme damnée au service du mal. Et autant dire que le traitement ici appliqué laisse présager que le meilleur reste à venir ! Incassable se découvre donc comme on feuillette un comics, avec la même excitation et la même envie d'en savoir plus. Et, on peut le parier, le film se redécouvrira à la vision d'**Incassable 2** et 3. Vivement la prochaine parution !

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Après *L'ETÉ DE KIKUJIRO*, le retour en terre étrangère de Kitano au Yakuza movie.



■ Yamamoto (Takeshi Kitano), un yakuza exilé qui trouve avec les Etats-Unis une terre d'accueil profitable ■

ANIKI MON FRÈRE

Fini les bluettes sentimentales au premier degré ! Après L'ETÉ DE KIKUJIRO, l'immense Takeshi Kitano nous revient avec un nouveau film de gangsters. ANIKI MON FRÈRE est un polar violent, très violent même, qui réussit l'exploit de démontrer que le réalisateur peut sans cesse se renouveler. Emouvant, prenant jusqu'à la gorge et finement novateur. On ne peut que poser un genou à terre devant tant de force filmique.

Quel type d'effets secondaires un cinéaste majeur peut-il endurer à la suite d'une reconnaissance mondiale alimentée par les divers festivals «officiels» qui parcourent le globe ? Prenons un exemple tout à fait représentatif. En 1984, un trouble-fête du nom de David Cronenberg livre à un public non averti une bombe cinétique du nom de **Vidéodrome**. La réponse est immédiate et sans appel : la critique «sérieuse» vomit, défèque et hurle à la vision d'un tel «amas de saloperies». Elle se jure de détruire l'esprit malade qui a osé commettre cette immondice tout en rejetant l'hypothèse d'avoir assisté à la vision d'un futur classique, comme certains osent timidement l'affirmer. Aujourd'hui, **Vidéodrome** est bel et bien devenu un classique et l'ami Cronenberg parade dans les cocktails huppés, traverse nonchalamment les festivals et voit son statut passer de «sale taré bon pour l'asile» à celui de «génie visionnaire». Evolution des mœurs, dites-vous ? Que dalle ! **eXistenZ** s'abandonnait à la redite facile et mal placée, et on ne voit vraiment pas comment le réalisateur peut rendre sien le projet **Basic Instinct 2**, pour lequel il vient de signer (en filmant la fameuse scène d'interrogatoire de l'intérieur de Sharon Stone peut-être ?). Si cet engagement le rend plus accessible (**Basic Instinct 2** est un gros projet qui refoule du goulot), accordons-lui néanmoins le bénéfice du doute. Le film lui permettra peut-être de revenir au type de cinéma qu'on affectionne... Quoi qu'il en soit, ce cas de consécration tardive et malheureuse n'est pas unique et ça ne laisse pas d'inquiéter les fans de la première heure.

Pour Kitano, le problème se pose différemment... Tributaire d'un Lion d'Or au festival de Venise en 1997 pour son fabuleux **Hana-Bi**, l'idole subversive de l'archipel japonais vit alors son premier véritable succès, à la fois critique et public. Sorti six mois auparavant, son précédent film, le très beau **Kids Return**, peu aidé par une presse quasi-inexistante (mais enthousiaste), avait subi une veste peu méritée. Allez comprendre... Quoi qu'il en soit, les excellentes retombées médiatiques d'**Hana-Bi** ont permis ont permis de voir dans notre belle contrée les premiers films du bonhomme. Se suivent de près **Violent Cop**, **Jugatsu** et **A Scene at the Sea** jusqu'à la sortie de son huitième film, **L'Eté de Kikujiro**, en automne 1999. Jolie fable poétique sur l'innocence de l'enfance et sur l'amitié improbable entre deux êtres que tout oppose, le film ne recevra pas les mêmes louanges qu'**Hana-Bi**. Sans se renier, loin s'en faut, Kitano n'y explore pas les thèmes principaux (du moins les plus représentatifs) de son cinéma et prend tout le monde à contre-pied. Rentré bredouille de Cannes (où il fut sélectionné en officiel), **Kikujiro** passera quasiment inaperçu lors de sa sortie en salles. **Brother** (stupidement rebaptisé **Aniki mon Frère**, histoire de faire «japonais») se devait de remettre les pendules à l'heure. Et pour ceux qui en doutaient, Kitano ne s'est pas ramolli. Bien au contraire...



■ *Le tatouage, la marque suprême des yakuzas* ■



■ *Yamamoto et son frère d'adoption Denny (Omar Epps) lors de l'indispensable scène sur la plage* ■



■ *Yamamoto et Ken (Claude Maki) lors d'une négociation qui tourne court* ■

Exilé aux Etats-Unis à la suite d'une guerre des gangs particulièrement violente, le yakusa Yamamoto (Takeshi Kitano himself) rend visite à son demi-frère Ken (Claude Maki), un jeune dealer qui lui présente sa bande. Parmi eux, un jeune Black du nom de Denny (Omar Epps) avec qui Yamamoto noue une forte amitié fondée sur le code d'honneur des yakusas. Effrayé par l'inactivité qui le guette, Yamamoto se met en tête de prendre le contrôle de la bande et, à force de multiplier les violents coups d'éclat contre les gangs adverses, enrichit son capital en allant même jusqu'à pactiser avec Shirase (Masaya Kato), un rival japonais. Bien évidemment, les méthodes radicales qui le caractérisent ne lui apportent pas que des alliés et la mafia locale montre très vite des signes d'impatience. Une nouvelle guerre des gangs va s'engager et elle s'annonce carrément sauvage...

Il existe un adage critique qui prétend que le véritable artiste est celui qui refait inlassablement la même œuvre. Ce n'est pas tout à fait vrai car ce cas ne s'applique généralement qu'à quelques figures majeures. Au cinéma, on peut prétendre que Takeshi Kitano en fait partie. Au delà de son style particulier, c'est ce qui expliquerait même sa cote de popularité. Cela ne veut pas forcément dire que son œuvre soit inaboutie (donc constamment perfectible), ni qu'elle soit facilement assimilable (donc joliment simpliste). Autant cracher le morceau tout de suite : **Brother** est sans conteste le meilleur film de Kitano. Tous les thèmes de prédilection du réalisateur y sont traités sous un angle nouveau. Peur de la mort, conséquences du destin, obsession majeure du suicide et humour cynique tendant paradoxalement vers l'humanisme sont passés au mixeur de l'incroyable violence physique du film. Dans **Hana-Bi**, le flic Nishi ne pouvait contrer la mort lente de sa femme et décidait d'exorciser cette douleur en la provoquant et en retournant son acte contre lui-même. Ici, Yamamoto court directement après sa propre mort, décidant de provoquer son destin de manière frontale afin de ne dépendre que de lui-même. La démarche est différente puisque aucun élément «extérieur» ne vient justifier ses actes. **Brother** n'est donc pas une œuvre fragile à l'image de **Kids Return** ou de **Hana-Bi**, mais plutôt un film fort, celui d'un homme qui se sait observé, épié et attendu au tournant. D'où l'envie de provoquer, de foncer tête baissée et de libérer d'une manière exacerbée la violence qui l'anime pour la rendre palpable au travers des actes de ses protagonistes. Des actes qu'elle influence de manière directe. La boucle est bouclée...

Difficile de prévoir la manière dont **Brother** va être reçu. Si on considère généralement qu'un film «d'ôteur» se doit d'être raffiné et bourré de sens jusqu'à la gueule, alors le film de Kitano, malgré (où plutôt grâce à) sa violence inouïe et vulgaire, recèle quantité de trésors cachés. Sans tenter de les dévoiler, citons l'exemple d'une balle perdue, aux effets particulièrement dévastateurs, qui paradoxalement rapproche les protagonistes impliqués. Citons une partie de basket-ball hilarante qui touche à l'émotion la plus subtile. Citons la plus belle scène de mise à mort que le cinéma récent nous aura permis de contempler. Et quand l'explicite laisse la place au hors-champ, le rapport au spectateur se fait plus présent encore. Dans **Brother**, la violence et l'émotion pure se complètent au point de ne faire qu'un avec le métrage. Il faut donc voir ce film pour redécouvrir Kitano, pour comprendre en quoi c'est un génie capable de se renouveler dans le moule qu'il a lui-même conçu. Tant que cet homme pensera encore qu'il a des progrès à faire, on peut être sûr qu'il ne se vendra pas et qu'il continuera à faire son cinéma. Celui qu'on aime. Du putain de cinéma de genre !

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Bac Films présente Takeshi Kitano & Omar Epps dans une production **Recorded Picture Company/Office Kitano/Film Four/ Bac Films** *ANIKI MON FRÈRE* (*BROTHER* - USA/Japon - 2000) avec Claude Maki - Masaya Kato - Ren Ohsugi - Susumu Terajima - Ryo Ishibashi - James Shigeta - Tetsuya Watari **photographie de** Katsumi Yanagijima **musique de** Joe Hisaishi **produit par** Jeremy Thomas & Masayuki Mori **écrit et réalisé par** Takeshi Kitano
13 décembre 2000 **1 h 54**



■ ***Hana-bi*** *: l'ex-flic Nishi accompagne sa femme condamnée par une leucémie dans un grand voyage sans retour* ■

TAKESHI KITANO

une vraie gueule d'àmort

Nous sommes à Tokyo, dans le cabinet d'un médecin. Un patient, en pleine dépression nerveuse, étale son mal-être : «Docteur. Je n'en peux plus ! Cette société me désespère. Mon entourage me dégoûte. Je ne vois que bassesse et lâcheté autour de moi. Je crois bien que je n'ai plus guère confiance dans le genre humain...». Dans un élan bienveillant, le docteur tente de le rassurer : «Allons, mon ami. Vous vous en faîtes trop. Dans ces moments-là, mieux vaut faire comme tous les Japonais. Installez-vous devant votre télé et regardez donc le clown Beat Takeshi. Il saura vous faire oublier toutes ces choses graves qui vous empoisonnent l'existence...». «Mais Docteur !...», s'exclame le patient, «je suis Beat Takeshi !».
La blague a beau avoir subi quelques arrangements, elle fait merveille quand on l'applique à une figure médiatique aussi peu cernée que celle de Takeshi Kitano. Paradoxe ambulant pour certains, cohérent jusqu'à la mort pour d'autres, Kitano est l'une de ces rares figures auto-proclamées qui ont traversé l'histoire du cinéma en ne faisant rien d'autre que se mettre en scène, ou plutôt, dirons-nous, de se mettre en danger. Mais au service de qui, exactement, s'opère une aussi curieuse destinée ?

La naissance du personnage est à elle-seule un prologue épique, mêlant allégrement les ressorts historiques, la chronique optimiste et l'invariable damnation freudienne. Voyez-vous même : il naît le 18 janvier 1947, à Tokyo, plus précisément dans l'infamante banlieue de Senju. Dernier enfant d'une famille peu fortunée, il va découvrir le monde sous la forme d'un pays dévasté, traumatisé et humilié. Il demeure pourtant, tout autour de sa vétuste maison, un semblant du Japon paysan et cordial qui, tout doucement, s'apprête à disparaître. On se lave dans la rivière ou bien l'on fait pousser des légumes, tandis que les enfants courent après les papillons. Vision nostalgique qui contraste avec une terrible reconstruction. L'essentiel de la population s'est en effet réfugié dans l'amnésie collective. L'élan industriel n'a pas encore frappé. La vie dans le quartier est un combat quotidien, si possible silencieux. Si la mère s'efforce d'élever sa petite famille dans la droiture, le père, lui, est tout bonnement absent. Peintre en bâtiment reconverti dans la fabrication d'objets en laque, il fait peser sur la famille une ombre redoutable du fait même de son mystère. Le cinéaste se souvient : «*Je n'ai jamais parlé avec mon père. Quand mes frères et moi entendions ses pas, nous courions nous cacher très loin*». Cette figure paternelle à peine conçue mourra durant les jeunes années de Takeshi. Par la suite, la mère évitera avec constance d'évoquer le mari défunt, ignorant les questions pourtant bien compréhensibles du jeune enfant. A sa manière, elle ajoutera ainsi à une amnésie déjà bien étouffante. Ce n'est que par bribes que l'enfant partira à la découverte de cet inconnu obsédant. Quelques menus détails qui pourraient avoir leur importance : parallèlement à ses activités artisanales, le père Kitano appartenait à un clan de yakuzas. Il s'appelait Kikujiro !

L'industrialisation du pays se met en marche, mais la culture ne parvient que difficilement à descendre jusqu'aux bas-fonds. Takeshi, l'adolescent, ne sait encore rien des films ou des livres, et de tous ces luxes généralement mal perçus quand on s'efforce de reconstruire une cohérence sociale. Seule l'école a valeur de véritable levier social. Ça tombe bien. Il est un élève appliqué et calme, de ce calme qui prépare les tempêtes. Il se voit futur ingénieur, travaillant pour *Honda*. Mais la rectitude dans laquelle s'est érigée le nouveau Japon ne va tarder à se fissurer. La fin des années soixante voit la génération d'après-guerre partir à la conquête d'une nouvelle identité, tenter de déchirer le mur de la honte et du silence. Takeshi a commencé à goûter aux péchés filmiques et à l'incorrection des mangas, fricote avec l'internationale socialiste de l'Université de Meiji. Redoutant de finir comme un des tristes salary-men qu'il méprise, il décide subitement de quitter le collège, créant un véritable séisme au sein de sa famille. Ainsi va naître la vocation de celui que son futur producteur surnommera «l'anarchiste perpétuel». «*Les mouvements étudiants français avaient marqué les esprits. C'était le temps où l'on se vantait d'étudier la philosophie. Je sentais que si je pouvais rejoindre ces agitateurs, ce serait beaucoup plus facile pour rencontrer des filles. C'est pour cela que j'ai quitté les classes et que j'ai commencé à travailler dans une boîte de strip-tease pour gagner ma vie*». Entre les «agités» universitaires et la faune des nuits tokyoïtes, Takeshi laisse loin derrière lui les valeurs morales que lui a inculquées sa pauvre mère. Sa vie de bohème le voit passer de bar en bar, courant l'obole des petits boulots, se ruinant aux courses et vivant au jour le jour. C'est derrière un de ces comptoirs de bars animés qu'il va rencontrer un certain Kiyoshi Kaneko. Les deux hommes ne tardent pas à se trouver un point commun des plus unificateurs : ils sont tous les deux complètement dingues ! Nous sommes en 1972. Takeshi et Kiyoshi vont lancer un duo comique, un Manzaï comme on dit là-bas, une tradition populaire de sketches brefs où deux imbéciles pratiquent l'ironie dans un ping-pong verbal. Ils ont pour sensaï le comédien Sensaburo Tanu, adepte de la cuite monu mentale. Ils se font surnommer The Two Beats et quittent donc définitivement leur comptoir pour monter sur la scène du France-za, où Tanu leur a décroché l'essai. Véritables fouteurs de merde survoltés, bravant tous les repères établis par vingt années de reconstruction du pays, cassant méchamment du sucre sur à peu près tout ce qui bouge (y compris les gangsters qui peuplent occasionnellement les lieux), Beat Takeshi et Beat Kiyoshi ne vont pas tarder à conquérir un public jeune épris d'anti-conformisme. Leur succès naissant parvient vite à éveiller la convoitise de producteurs télé. Les voilà lancés, deux chiens enragés lâchés dans un paysage audio-visuel étriqué. De scandales multiples en appels téléphoniques indignés, il ne leur faudra que deux ans pour décrocher la consécration de la prestigieuse *NHK*. ■ ■ ■



Violent Cop : le Sergent Gengo Hara immortalisé par «Dirty Takeshi»

Les années 70 vont donc filer au rythme des vannes agressives mais lucides des deux barjots, qui finiront par réunir autour d'eux une solide troupe de malades. L'émission «**Nous sommes sauvages et cinglés**» ouvre les années 80 sur des fanfares de potaches hard-core. On s'y présente déguisé en lapin blanc ou en crabe, on frappe les invités, et le public autrefois effaré, commence à considérer les pitres dangereux comme une institution aussi solide que l'empereur lui-même. Dans un réflexe d'évitement qui lui ressemble bien, Kitano s'empresse alors de brouiller les pistes. En bon Coluche local, il interprète aux côtés de Kiyoshi, un flic abruti cumulant gaffes et bavures dans le consternant **Danpu Wataridori** (1981), un échec sans appel. Il fait une apparition éclair, la même année, dans l'énigmatique **Manon**, co-réalisé par Yoishi Higashi et Yoishi Azuma. Le public, poliment, fait semblant de ne rien voir, y compris lorsqu'il apparaît face à Tomisaburou Wakayama (**Baby Cart**) dans **Natsu no Himitsu**, un produit bâclé par la *Shochiku*. La véritable rencontre ne se fera qu'en 1983. Nagisa Oshima lui confie le rôle d'un psychopathe, le temps d'un téléfilm, et l'invite, séance tenante, à endosser la défroque du Sergent Gengo Hara dans le **Furyo** qu'il prépare avec David Bowie. La figure est tragique et Kitano a beau l'interpréter avec une conviction qui force le respect, rien n'y fait, les Japonais se plient de rire dès son apparition. Qu'importe. Takeshi y a goûté. Il ne veut plus lâcher cette sensation de plénitude que lui a offert son premier rôle dramatique. S'il continue à assurer l'hystérie des heures de grande écoute, il se ménage ses propres moments intimes, s'essaie au dessin puis à l'écriture, avant d'entamer une brève carrière d'éditorialiste. Il croisera les pas du grand Ken Takakura dans le **Demon** de Yasuo Kouhata (1985), traversera un **Comic Magazine** réalisé par Youjirou Takida, et ce, toujours au mépris de son public télévisuel. Décidé pourtant à faire comprendre le virage stylistique qu'il a entamé deux ans auparavant, il s'offre un rôle de meurtrier dans une série dénommée ***Hokubuki Hoshi***. Le paillard impénitent y cède la place à un humour nettement plus froid et douloureux. Kitano cherche à se transformer en clown blanc, toujours drôle, certes, mais empreint de mélancolie. C'est ce personnage qu'il n'aura de cesse, dès lors, de perfectionner. Le succès de la série est une première victoire sur ce public qui ne veut pas lâcher ses icônes. C'est ce même personnage de clown blanc qui va décider les producteurs à lui offrir la vedette de **Violent Cop**. Le vétéran Kinji Fukasaku (**Virus, Le Lézard Noir**) est dépêché pour donner un brillant gangstérisé à un film que l'on imagine sombre mais glamour.

Coup de théâtre ! Au bout de quelques jours à peine, Fukasaku se barre, laissant la production en plan. Les financiers, paniqués, demandent à la star d'assurer la relève. Kitano joue un peu les coquettes. C'est un homme surbooké mais l'occasion de se frotter à la réalisation ne se présentera peut-être pas de sitôt. Il accepte donc de «sauver» les producteurs à la condition de pouvoir faire ce qu'il entend du scénario. Ne connaissant que trop bien la tradition de bizutage infligée aux réalisateurs débutants, il se pointe, au premier jour de tournage, flanqué d'une armure de samouraï. Le ton est donné, l'équipe conquise, et maître Kitano s'empare du projet. Jeu perpétuel de contrastes, de ruptures de ton, où le cinéaste détourne tout ce que lui a appris la télévision, **Violent Cop** est le parcours d'une autodestruction par la violence. On y cogne dur (et en plan séquence) sur les accords apaisants d'Erik Satie, et, entre deux séquences volontairement statiques, où les acteurs font leurs «sketches», apparaissent quelques idées fulgurantes. Le rythme Kitano est déjà bien là, poli par des années de scène. Mais le réalisateur n'est pas satisfait par son utilisation ingénue de ce nouveau media. L'idée de retenter l'expérience au plus vite l'obsède déjà. **Violent Cop** se taillera son petit succès, une partie du public ayant été en quelque sorte préparée par Hokubuki Hoshi. Mais une fois de plus, c'est le cynisme comique du personnage de bad lieutenant qui prévaut. A l'inverse, hors des frontières où il connaîtra une discrète exploitation vidéo, **Violent Cop** sera pris dans les dents comme un **Inspecteur Harry** aux sables mouvants. Dans un vidéo-club perdu de l'autre côté du Pacifique, Quentin Tarantino vient de tomber amoureux.



Sonatine : Murakawa, un yakuza kamikaze en plein cœur d'une guerre des gangs



Jugatsu : Uehara, un gangster abruti et incontrôlable

A Scene at the Sea : le premier film de Takeshi sans Kitano



Furyo : le Sergent Gengo Hara, célèbre pour avoir donné du fil à retordre à David Bowie



Johnny Mnemonic : Takahashi, grand vilain d'un film cyber-punk avec Keanu Reeves



Tabou : Kitano retrouve Oshima pour le rôle du Capitaine Toshizo Hijikata

Sans plus attendre, le cinéaste révélé s'attelle à **Jugatsu**, qu'il écrit et coproduit. Il est décidé cette fois-ci à employer à ses justes fins les spécificités d'un langage cinématographique qui le fascine. «*Ce film est vraiment la genèse de mes autres réalisations cinématographiques. Tout y est déjà présent : les yakusas, la mer, mes ellipses, mon amour des petites gens... et moi !*». Conçu sous la forme d'un long rêve éveillé, ce film séminal ne connaîtra qu'une carrière discrète. Certains attendaient le retour de l'Inspecteur Harry, ils eurent la confirmation d'une voix bien à part. Forcément, ça déroute. «*C'est un peu mon film chéri. Je l'aime comme des parents peuvent aimer un enfant monstrueux. Un jour je lui trouverai une suite*». Comme on le voit, à l'éclairage de la biographie de son auteur, ces propos prennent une valeur inconsidérément symbolique.
Avec cette popularité locale jamais démentie (on lui conseille même de se lancer dans la poli-

tique), le cinéaste incompris peut s'offrir tous les caprices qu'il désire. Et ce qu'il veut, c'est «La mer la plus calme cet été-là», titre original de **A Scene at the Sea**, où comment et pourquoi un sourd-muet peut être fasciné par l'horizontalité de la mer et les planches de surf. Film expérimental, sans dialogues et sans guns, dans lequel le cinéaste donne libre cours à son mysticisme et à sa douce ironie. L'occasion aussi d'une rencontre étonnante avec le compositeur attitré de Myazaki, Joe Hisashi, figure de l'avant-scène japonaise qui prend autant de vitesse que Riyuchi Sakamoto en perd. Tous ces éléments conjugent une facette nouvelle de Kitano et, sans le savoir, préparent sa consécration à venir.



*«Pourquoi **Sonatine** ? Parce qu'une sonate est le morceau que l'on joue lorsqu'on apprend le piano. Qu'est-ce qui pouvait mieux illustrer ma carrière à ce moment ?»*. Sauf si l'on considère **Sonatine** comme le premier pas d'une véritable maturité artistique. Exercice d'équilibrisme stupéfiant, mêlant une foule d'émotions contradictoires par le simple rythme de ses plans, le film ne fait pas que conforter le clan de fans qui s'est organisé à travers la planète, il impose également Kitano à toute une population beaucoup moins prompte à sortir de ses habitudes. Présenté à Cannes en 1993, avec un accueil critique peut-être un peu timide mais pourtant bel et bien encourageant, ce «premier» film de Kitano ne pousse curieusement pas ses spectateurs à se poser la question suivante : un univers aussi riche est-il né spontanément ? Un manque flagrant de curiosité va, de par chez nous, être à la base d'un profond malentendu. Personne ne veut entendre parler du Kitano-Coluche que les Japonais tiennent pour un demi-dieu. Affublé du label «exotique» et flanqué d'une image d'auteur à nénuphars, ce cinéaste d'obédience populaire se voit refuser un accueil plus grand public.



■ *L'Eté de Kikujiro : le voyou Kikujiro, père d'adoption d'un gamin sans famille* ■



■ *Aniki, mon Frère : Yamamoto fait des siennes aux Etats-Unis* ■



■ *Kids Return : Shinji (Masanobu Ando) choisit la boxe plutôt que la pègre* ■



■ *Hana-bi : le désespoir de Nishi, un flic dont la vie s'est brisée net* ■

Il ne faudra donc pas s'attendre à voir débarquer un jour le stupéfiant **Getting Any ?** (1994), qu'il pond en deux coups de manivelle. Chronique débilo-scatophile à faire rougir de malaise les chiards de ***South Park***, ce... euh... ce film cumule un nombre incalculable de blagues interdites de projection partout ailleurs dans le monde. Si vous voulez voir à quoi ressemble l'homme-mouche, et comment le capturer, nous vous recommandons vivement la vision de cet OVNI (pour les plus flemmards, la solution est simple : remplir un stade d'une montagne de merde et y placer une tapette géante ! Authentique !). Kitano est et reste Beat Takeshi. Hors du Japon, l'amputation est de rigueur.



Comme une confirmation de ce lamentable état de fait, **Kids Return** sort deux ans plus tard dans une indifférence absolue. Rien d'étonnant donc, puisqu'on nage en plein paradoxe, à révéler qu'il s'agit du plus auteurisant de ses films d'alors, celui où Takeshi revisite sans ménagement ses années perdues, son adolescence rebelle qui le condamna à un statut (néanmoins sublime) de cancre absolu. A la suite de cette nécessaire mise au point, et comme s'il continuait son œuvre dans sa vie privée, le génie, ivre mort, manque de se tuer dans un terrible accident de moto. Et tandis que les tabloïds évoquent à demi-mots l'idée du suicide raté, l'acteur, déjà charismatique, en perdant l'usage d'une moitié de son visage, se construit une gueule qui n'a pas fini de hanter les esthètes. Une moitié de Kitano est morte. Appréciez le symbole.
Et c'est ainsi que, bon an mal an, un génie se construit sous nos yeux et vient livrer à des occidentaux médusés son feu d'artifice en 1997. **Hana-Bi (Fireworks)** marque l'accession définitive de Kitano au panthéon des intouchables. Mais s'il est inutile de revenir sur ce classique, il est par contre bon de rappeler que quelques quarante années de la vie de son auteur demeurent une pure hypothèse aux yeux du public et surtout, plus grave, aux yeux des critiques. S'il se décide, enfin, à se livrer pleinement, et interpréter ce père qu'il n'a jamais cessé de fabuler, dans **L'Eté de Kikujiro**, ne comptez pas sur la presse pour en apprécier le courage et l'honnêteté. On préférera parler de mièvrerie. Aujourd'hui, nouvelle étape et nouvelle claque au travers d'**Aniki Mon Frère**. Le Kitano multiforme, sans cesse renaissant, prouve une fois de plus la dynamique entêtante, obsédante, de son parcours. Et une fois de plus, les remarques assassines et vite torchées fusent de toutes parts : un système qui atteint ses limites, un auteur qui tourne en rond et autres vilenies paresseuses...
S'en fout-il, le Takeshi ? Il ne fait pas ses films pour la critique. On s'en doutait. Il ne fait pas plus ses films pour un grand public qui s'acharne à ne voir que la moitié de sa silhouette, clown ou poète, mais jamais forain. Ce don total de soi ne s'adresserait-il qu'à lui-même, dans un réflexe narcissique que contredisent chacun de ses films ? Pas question. Mais au fait, il est vraiment mort, le yakuza Kikujiro ?

■ **Rafik DJOUMI** ■

FILMOGRAPHIE

1980 **Makoto-chan**

1981 **Manon** de Yoishi Azuma et Yoishi Higashi

Danpu Wataridori de Ikuo Sekimoto

1983 **Furyo/Merry Christmas, Mr. Lawrence** de Nagisa Oshima

1985 **Demon** de Yasuo Kouhata

1986 **Comic Magazine** de Youjirou Takida

1989 **Violent Cop** (Réal.)

1990 **Jugatsu/Boiling Point** (Réal.)

1992 **A Scene at the Sea/Ano Natsu, Ichiban Shizukana Umi** (Réal. + Scén. + Mont.)

Erotikkuna Kankei de Koji Wakamatsu

1993 **Sonatine** (Réal. + Scén. + Mont.)

Kyoso Tanjo de Toshihiro Tenma (Scén.)

1994 **Getting Any ?** (Réal. + Scén. + Mont.)

1995 **Johnny Mnemonic** de Robert Longo

Gonin de Takashi Ishii

1996 **Kids Return/Kidzu Ritan** (Réal. + Scén. + Mont.)

1997 **Hana-bi** (Réal. + Scén. + Mont.)

1998 **Tokyo Eyes** de Jean-Pierre Limosin

1999 **L'Eté de Kikujiro/Kikujiro no Natsu** (Réal. + Scén.)

Jam Session : Kikujiro no Natsu Koshiki Kaizobukan de Makoto Shinozaki

Tabou/Gohatto de Nagisa Oshima

Takeshi Kitano, l'Imprévisible de Jean-Pierre Limosin

2000 **Aniki mon Frère/Brother** (Réal. + Scén. + Mont.)

Battle Royale de Kinji Fukasaku

Hyaku-nen no Monogatari (série télé)

En kidnappant une mère porteuse, deux truands cherchent les embrouilles... et les trouvent !

WAY OF THE GUN

le privé se rebiffe

CHRISTOPHER McQUARRIE

Originaire du New Jersey, Christopher McQuarrie travaille pendant quatre ans dans une agence de détectives privés avant de céder à sa passion du cinéma. En 1993, il co-écrit le scénario du thriller PUBLIC ACCESS avec son ami Bryan Singer, dont c'est le premier film, et signe tout seul le suivant, USUAL SUSPECTS, pour lequel il obtient un Oscar. Après cinq ans d'absence, il revient au cinéma avec WAY OF THE GUN, sa première réalisation.

Quelle était votre intention en écrivant *Way of the Gun* ?

Comprendre ce qui rend un personnage sympathique, une notion à laquelle je me suis heurté pour tous les films que j'ai écrits. Le héros semble être limité dans le nombre de défauts qu'on peut lui inculquer, car les studios se sentent concernés par la sympathie que peut lui accorder le public. Cette fois, j'étais vraiment déterminé à faire un film où les personnages seraient une violation directe aux éléments traditionnels des personnages dits sympathiques. Je voulais prouver par la même occasion que le public suivrait le destin de ces personnages par empathie plutôt que par sympathie. Je crois vraiment qu'il n'y a que la qualité de l'histoire qui importe. Le but de la séquence d'ouverture était ainsi de faire clairement comprendre au public : «Parker et Longbaugh ne seront pas vos héros habituels». Nous voulions retourner à une notion de personnages qui font ce qu'ils ont à faire, et non pas ce que le public pense qu'ils doivent faire. Ils ne sont pas gouvernés par l'éthique publique, mais seulement par la leur. Beaucoup de films vous imposent une forme de dictature morale, et je ne voulais pas m'engager sur ce terrain. Je fais suffisamment confiance aux spectateurs pour qu'ils décident de leur propre conception.



■ Christopher McQuarrie dirige Ryan Phillippe sur le tournage de **Way of the Gun** ■

Mais alors, quels sont les bad guys de *Way of the Gun* ?

Il n'y en a pas vraiment. Ce sont tous des gens victimes des circonstances, confrontés aux conséquences de leurs actions, qu'il s'agisse de ce qu'ils ont fait dans le passé ou de ce qui advient dans le déroulement de l'intrigue. Je crois que tout le monde commence sur un pied d'égalité, et le déroulement seul décide des protagonistes et des antagonistes. Il n'y pas de notion de bien et de mal dans ce film. Il n'y a que des circonstances et ce qu'elles provoquent chez les gens.

Vous avez fait appel à des spécialistes en armement pour tous les gunfights ?

Mon frère fait partie des Navy Seals. Il est venu sur le plateau montrer aux acteurs le maniement des armes et il m'a aidé à chorégraphier les combats, pour les rendre aussi réalistes que possible. Nous avons également regardé avec toute l'équipe un certain nombre de documents mettant en scène de véritables combats armés. Je leur ai également montré les films que je ne voulais surtout pas imiter, ceux qui, à mon sens, ont mis en scène des combats en les dramatisant ou en les fantasmant. Le flingue est devenu un accessoire tellement cinématographique que je voulais remettre les pendules à l'heure, et présenter au public la véritable nature dangereuse et délicate de ces armes, et comment même le plus grand des tireurs d'élite apprend à les respecter et à les craindre. J'étais beaucoup plus intéressé par une approche réaliste. Benicio Del Toro et moi-même avons eu très tôt une longue conversation à ce sujet. Son personnage devait par exemple avoir constamment peur de se faire tirer dessus malgré son expérience.

Le film est très sanglant. Vous allez même jusqu'à placer un accouchement au milieu d'un échange de coups de feu...

J'en ai beaucoup parlé autour de moi pendant la préparation du projet, à des docteurs, des pères qui ont participé à la naissance de leur enfant. Ils m'ont tous confirmé que ce spectacle était particulièrement sanglant. Je me suis dit qu'étant donné la situation dans laquelle nous nous trouvons à ce moment du film, autant y aller pour les baquets de sang ! Comme pour tout acte de violence du film, nous ne voulions pas permettre au spectateur de s'en délecter en toute tranquillité, il fallait qu'il soit gêné. Il y a un prix à chaque acte de violence dans un film. Comme le dit le personnage de James Caan : «Le meilleur moyen de faire stopper un fumeur, c'est de l'obliger à fumer cinq paquets en moins d'une heure».

Vos producteurs vous ont soutenu dans cette démarche ?

Les responsables d'*Artisan* ont été de très bons partenaires. Ils ont respecté nos intentions à la lettre. Le projet les intéressait et ils nous ont donné le maximum de latitude, sachant parfaitement quel type de film nous nous apprêtions à faire. Quelques éléments ou séquences ont sauté, mais uniquement pour des raisons strictement rythmiques. Néanmoins, à la suite des projections-test, le public n'aimait pas l'idée que Parker et Longbaugh ne puissent s'enfuir avec l'argent. Les gens d'*Artisan* m'ont alors demandé s'il y avait une possibilité de retourner la dernière séquence et de les faire partir avec l'argent. Je leur ai répondu qu'à cette condition, nous irions tous brûler en Enfer ! On ne fait pas impunément un film où deux personnages de ce type sont récompensés. Le propos de **Way of the Gun** repose non sur le but à atteindre, mais sur le voyage de ses protagonistes. Ces person-



■ Longbaugh face à Joe Sarno (James Caan), un impitoyable tueur à gages ■

■ Longbaugh (Benicio Del Toro) et Parker (Ryan Phillippe) : le crime ne paye peut-être pas, mais ils ne savent rien faire d'autre ■

nages savent qu'ils ne s'en tireront pas comme ça, qu'ils n'y a aucune récompense au bout du chemin. *Artisan* a parfaitement compris cette notion et a décidé de laisser le film en l'état.

Pourquoi avoir choisi des acteurs d'âges si différents pour les rôles principaux de *Way of the Gun* ?

Ryan Phillippe n'était pas mon premier choix. Les gens d'*Artisan* le voulaient et m'ont demandé de le rencontrer, ce que j'ai commencé par refuser. Mais Ryan n'acceptait aucun refus sans qu'il y ait eu rencontre. Il voulait que je lui dise non en face. Je l'ai donc rencontré pour lui demander pourquoi il tenait tant à faire ce film. Il ne correspondait en rien à l'image que je m'étais faite de ce rôle. Il m'a répondu que beaucoup de personnes essayaient de faire de lui une star alors qu'il était avant tout un acteur, ce qui m'a immédiatement séduit. Je l'ai alors engagé sur le champ, et six semaines plus tard, il se présentait aux répétitions avec 10 kilos de muscles supplémentaires, barbu et les cheveux tel que je me les imaginais pour Parker. C'est son seul enthousiasme pour le rôle qui lui a valu de le décrocher. Qui plus est, le respect mutuel entre Benicio et Ryan a immédiatement lié étroitement leurs personnages. Ils n'ont pas tardé à se plonger dans les embrouilles, pour les besoins du film comme à l'extérieur du plateau. J'imaginais ces deux personnages comme relativement égaux. Lorsque j'ai choisi Ryan, j'ai commencé à réécrire son rôle pour en faire une sorte d'apprenti. Mais alors que le tournage avançait et que Ryan se plongeait dans son rôle, j'ai réalisé que ce n'était pas nécessaire et je l'ai laissé faire comme il le sentait.



■ Robin (Juliette Lewis) : payée 1 million de dollars pour porter l'enfant des Chidduck ■

Vous avez eu un Oscar pour *Usual Suspects* et ce n'est que quatre ans après que vous vous lancez dans un nouveau projet...

J'ai essayé, pendant plus de deux ans, de monter un film sur Alexandre le Grand pour la *Warner*, et je ne peux pas dire que tout s'est passé pour le mieux. Si vous regardez attentivement **Way of the Gun**, vous y verrez facilement une allégorie de mon expérience avec les studios. Si les films sont vos bébés, alors faire un film à Hollywood revient à se faire castrer dans un bordel ! Donc, durant deux années, j'ai travaillé avec le scénariste Peter Bushmen, un type particulièrement brillant et érudit, connaissant le personnage d'Alexandre sur le bout des doigts. Nous avons essayé de présenter sous un jour nouveau ce personnage fascinant, empreint de duplicité. Mais la *Warner* ne voulait pas d'un Alexandre aussi trouble que ce que notre script présentait. Ils voulaient que nous passions outre toutes les horreurs qu'il a commises. Or, c'est précisément l'étendue, la démesure et le caractère schizophrène de ■ ■ ■

GROSSESSE NERVEUSE

Révélé par le scénario alambiqué de USUAL SUSPECTS, Christopher McQuarrie choisit, pour sa première mise en scène, de relater un kidnapping qui tourne au massacre. Sans sacrifier son attirance pour les personnages à multiples facettes, il livre un néo-western hyper-violent, réjouissant de bout en bout et formellement irréprochable. Un véritable choc traumatique où les coups de feu se déchaînent en rafales et qui rend un vibrant hommage au grand Sam Peckinpah. La Horde Sauvage n'a pas été décimée, ses survivants sont de retour et la hargne ne les a pas quittés !

Beaucoup pleurent sur la prétendue mort du western. Il y a ceux qui versent des larmes, et ceux qui s'en abreuvent pour mieux faire renaître un genre qu'on a un peu vite enterré sous la poudre et la poussière qu'il a fait naître. La poudre et la poussière. Deux éléments emblématiques du western qui sont, eux, bel et bien vivants, même si on leur associe l'aura crépusculaire et les odeurs de cadavres instaurées par Sam Peckinpah et sacralisées par Clint Eastwood. Une lumière et un parfum parfaitement captés par Christopher McQuarrie. Parce que, malgré les apparences, **Way of the Gun** est bel et bien un western, ou plus précisément ce qu'on appelle un néo-western. Comme **Extreme Prejudice** de Walter Hill, écrit par John Milius. Comme **L'Epreuve de Force** du grand Clint. Si l'action s'y déroule de nos jours, ce n'est qu'un prétexte. Les voitures remplacent les canassons et les téléphones portables sont hors réseau. Comme si l'action remontait le temps. Mais quelle que soit l'époque, les armes, elles, parlent toujours, réceptacles de la fureur et porteuses de mort.
Que **Way of the Gun** soit l'œuvre du scénariste d'**Usual Suspects** a de quoi surprendre, mais c'est aussi ce qui rend le film unique en son genre. Parce que McQuarrie, tout en rendant hommage à Peckinpah, John Huston et indirectement Milius, l'enrichit de données empruntées au film noir et d'une complexité redoutable dans l'interaction des personnages. Si la narration est somme toute linéaire, elle digresse fréquemment pour enrichir son propos. Les masques tombent, révélant la duplicité de protagonistes qui dissimulent leur véritable visage derrière une façade vite fissurée par les événements auxquels ils ont à faire face, et où la moindre de leurs actions remet tout en cause. Après chaque digression de ce type, McQuarrie retourne au sujet tel qu'il a été présenté au départ, et c'est comme si un nouveau film se mettait en place, avec de nouveaux enjeux, nanti d'un suspense créé par le fait qu'on ne sait jamais si une nouvelle donnée ne va pas redistribuer les cartes. De l'art d'installer une tension permanente en usant du mensonge par omission...

Seuls deux des personnages échappent à ce traitement et restent fidèles à eux-mêmes du début à la fin. Ce sont les «héros», Parker (Ryan Phillippe, étonnant) et Longbaugh (Benicio Del Toro, magnifique), deux criminels de petite envergure qui surprennent une conversation en allant faire un dépôt en liquide à une banque du sperme, histoire de se faire un peu de blé. Ils apprennent que Robin (Juliette Lewis), une jeune femme enceinte, a été choisie comme mère porteuse par les Chidduck, un couple blindé de pognon qui lui versera un million de dollars à la naissance de l'enfant. Les deux cocos la kidnappent et foncent se planquer au Mexique pour y attendre tranquillement que Robin accouche, informant au passage le géniteur qu'ils ne rendront le bébé que contre une rançon. Pas de chance : étant très riche, Chidduck est également corrompu et emploie des gens pas très francs du collier. Il envoie donc ses deux flingueurs ainsi que son homme de main Sarno (James Caan, monstrueux) aux trousses des deux ravisseurs, avant de se servir du gynéco-maison comme de porte-valise...
La traque est inaugurée par un kidnapping mémorable où Parker et Longbaugh se déplacent comme des commandos du Navy Seals. Ce qui nous fournit une information, certes hypothétique, sur leur passé (on les imagine bien comme d'anciens Marines), et donne l'occasion à McQuarrie de nous flanquer en pleine poire une mise en scène hallucinante de maîtrise du mouvement dans l'espace. S'ensuit une poursuite en voiture où les conducteurs font avancer leur véhicule au ralenti, portière ouverte, le pied au sol et le flingue à la main, dans des ruelles où les balles ne peuvent que ricocher au risque de dessouder la jeune maman et son précieux colis. La scène devient alors contemplative, prenant le temps de nous faire découvrir ceux qui y sont impliqués, faisant naître le doute sur leurs motivations, s'autorisant de longues séquences de dialogues qui apportent une émotion viscérale. Comme dans ce face à face entre Chidduck et son fils, ou dans les conversations qu'entretient Sarno avec son ennemi Longbaugh et son vieil ami Abner (Geoffrey Lewis), séquence renvoyant à l'échange final entre Charles Bronson et Jason Robards dans **Il Etait une Fois dans l'Ouest**. Sarno, un tueur qui est à la fois le Robert Ryan de **La Horde Sauvage**, le Warren Oates d'**Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia** et le tireur de **Tueur d'Elite** avec quelques décennies de plus au compteur... Peckinpah, immortel, inévitable.
McQuarrie se défend d'avoir voulu citer Peckinpah, mais c'est pourtant encore l'ombre du grand Sam qui plane sur un final ahurissant, où les flingues canardent à en faire péter les tympans, vidant leurs chargeurs sous un soleil torride dans un bordel mexicain où résonnent les hurlements d'une femme accouchant dans la douleur... On pourrait disserter des pages entières sur la richesse et la puissance de **Way of the Gun**, sur sa violence assourdissante, sur son rythme unique et lancinant, sur sa fascination pour les armes qui renvoie au Dillinger de Milius, sur sa musique exceptionnelle qui rappelle le Jerry Goldsmith des seventies. Disons simplement qu'il s'agit d'un western pur et dur, agressif et humain, mélangeant à la fois les influences précitées et celles des scripts novateurs de Borden Chase pour **Coup de Fouet** en Retour de John Sturges et de William Burnett pour **L'Or du Hollandais** de Delmer Daves : la psychologie y entravait l'action pour mieux la faire rebondir et exploser. **Way of the Gun** renifle donc à plein nez deux odeurs. Celle de la poussière, et celle de la poudre.

■ Cédric DELELÉE ■

SND présente Ryan Phillippe & Benicio Del Toro dans une production **Artisan** *WAY OF THE GUN* (USA - 2000) avec Juliette Lewis - Taye Diggs - Nicky Katt - Scott Wilson - James Caan - Dylan Kussman - Geoffrey Lewis **photographie de** Dick Pope **musique de** Joe Kraemer **produit par** Kenneth Kokin **écrit et réalisé par** Christopher McQuarrie
6 décembre 2000 **1 h 59**



■ ■ ■ ses actions qui nous intéressaient. Alexandre a été tout à la fois un génie, un philosophe, un conquérant et un tyran. C'est un personnage unique, beaucoup trop compliqué pour se laisser dompter par la politique des studios. Ces derniers ne veulent que des personnages qui vous remplissent d'émotions positives. Mais ça, ce n'est pas le lot



■ *Longbaugh : du genre à tirer d'abord et à poser les questions ensuite* ■



■ Parker (Ryan Phillippe) : un gangster beaucoup plus humain que son partenaire ■

d'un personnage tri-dimensionnel. Ainsi, **Way of the Gun** est né de cette frustration, car j'ai décidé de renverser complètement la vapeur. Je savais qu'avec un thriller, je pourrais plus aisément aller là où je voulais, créer des personnages absolument antipathiques, simplement pour montrer qu'un public peut s'intéresser à leur sort. A plusieurs niveaux, je pense que nous avons réussi. A d'autres, nous avons appris de bonnes leçons, notamment sur ce qu'un public peut accepter. Certes, nous n'avons pas choisi la voie la plus aisée. Mais je ne fais pas ce métier pour me remplir les poches. Je fais ce métier pour faire des films.

Votre expérience de détective privé vous aide-t-elle à concevoir vos scénarios ?

Oui, et c'est d'autant plus vrai sur **Way of the Gun**. Vous savez, Joe Sarno *(personnage interprété par James Caan, NDLR)* existe bel et bien et il a été mon boss. Bien sûr, ma carrière de détective ne m'a pas fait traverser de tels événements, mais j'y ai croisé bon nombre de personnages qui ne sont guère éloignés de ceux du film. Des gens comme Joe Sarno ou Hale Chidduck existent vraiment, et je connais des types qui feraient de parfaits Parker et Longbaugh. Tout ceci a eu un effet certain sur mon appréciation du crime et des criminels, et tous ces côtés les plus sombres de l'existence.

Quelles étaient vos fonctions alors ?

Le beurre de nos épinards provenait en grande partie d'une salle de cinéma sur laquelle nous avons veillé, une salle de cinéma très violente, cela va sans dire. Pour les enquêtes, il s'agissait surtout de filatures maritales, de cas de cocufiage. J'ai également fait le garde du corps, ce qui m'a énormément inspiré pour un des personnages de **Way of the Gun**. Mais pour l'essentiel, ça a été quatre ans à attendre que quelque chose se produise, et lorsque cela se produisait, vous n'aviez qu'une envie : que ça se termine.

Vous êtes sur un nouveau projet ?

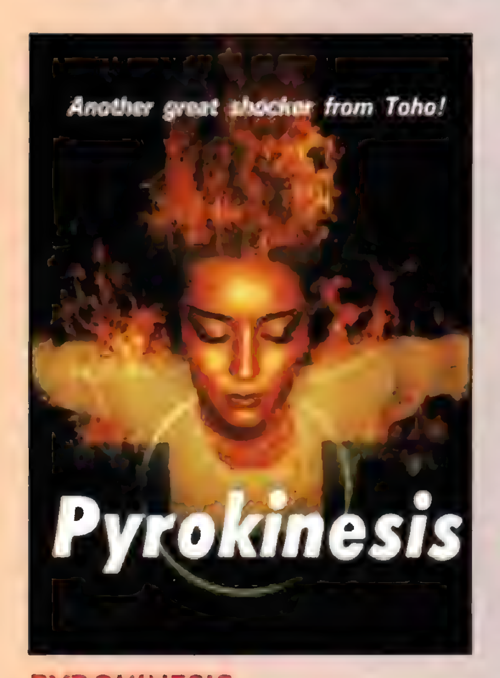
Je travaille actuellement sur l'adaptation du **Prisonnier** pour *Universal*. Simon West va le réaliser et c'est Barry Mendel (***Sixième Sens**, NDLR*) qui le produit. C'est très amusant à faire. Ça fait partie des projets derrière lesquels je coure depuis quelque temps. Les droits se sont baladés de studio en studio pendant plusieurs années avant d'atterrir à *Universal*. C'est la première fois que j'ai dû «auditionner» pour un script. Il y avait tellement de scénaristes qui se bousculaient au portillon. J'ai donc dû «pitcher» l'histoire un certain nombre de fois pour les convaincre que j'étais leur meilleur choix. Pour une histoire aussi abstraite et compliquée, il est dur d'en extraire un film de deux heures. Mais le plus difficile, c'est d'expliquer vos idées aux gens du studio, avec tout ce que cela peut comporter, dans ce cas, d'obscurité, d'ambiguïté, sans chercher à trop expliquer. Le réflexe du téléspectateur a toujours été de tenter de rationaliser ce qu'il voyait dans cette série. Ma responsabilité de scénariste, c'est de considérer que c'est le sujet lui-même qui représente une question à laquelle il ne s'agit pas forcément de répondre. Qui plus est, ces questions sont encore plus pertinentes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient lorsque la série a été conçue. Le studio a bien réussi à comprendre ce concept. C'est assez gratifiant de travailler sur un film de studio qui ressemble aussi peu à un projet de studio.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

MIFED 2000

Une envie pressante de Bis

Troisième et dernier marché du film de l'année après Los Angeles et Cannes, le Mifed s'est tenu du 29 octobre au 2 novembre à Milan et a soufflé ses 67 bougies ! Comme dans tout marché qui se respecte, on trouve plein de choses à la douzaine. Sauf qu'au Mifed, il n'est pas questions de tomates ni de poireaux, mais de séries B vendues à l'étalage, à la criée, et parfois même au rabais. Compte-rendu...



PYROKINESIS

A la *Toho*, on ne produit pas que des **Godzilla**. Pour preuve, pas de monstre caoutchouteux détruisant une maquette de Tokyo dans le thriller fantastique **Pyrokinesis**, mais une jeune femme, Junko, ayant le pouvoir d'enflammer personnes et objets à distance rien que par la pensée et l'utilisant pour châtier les criminels relaxés par une justice qu'elle juge trop laxiste. Réalisé par Shusuke Kaneko (**Gamera 3**) d'après le roman «Hansai» de Miyuki Miyabe, **Pyrokinesis** est un film convenu mais plutôt bien foutu. On peut toutefois regretter l'entrée en scène de Kazuki, un protagoniste pas franchement fun qui incite Junko à utiliser son don à de meilleures fins. Dommage, car Junko arrête alors de mettre le feu partout où elle passe et l'intrigue de **Pyrokinesis** (Junko et Kazuki poursuivent le gang du jeune délinquant Masaki, soupçonné d'avoir violé et tué plusieurs jeunes filles, dont la petite soeur de Kazuki) commence à tourner en rond. Le final rattrape quand même l'affaire, avec un déploiement d'effets spéciaux pyrotechniques hallucinants.

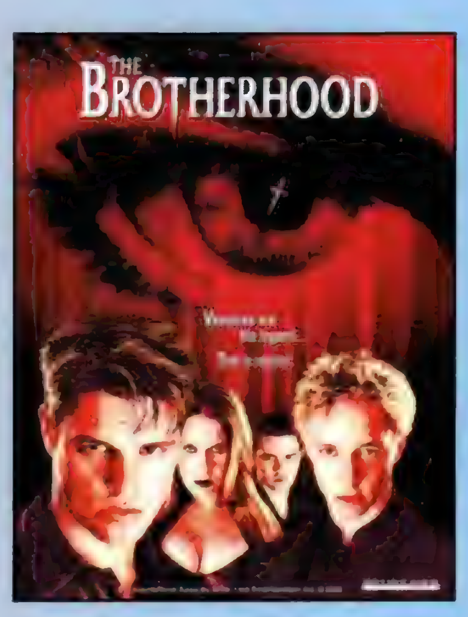
GUARDIAN

Pour une fois, le réalisateur John Terlesky (**Judgment Day, Priorité Absolue**) s'est donné du mal pour soigner ses scènes d'action, la seule chose à peu près digeste dans cette nouvelle production Cinetel ! En mission en Irak, le Marine Mario Van Peebles assiste à la résurrection du démon Tel-Al. Au même moment, la femme d'un archéologue donne naissance à un enfant, aussitôt enlevé par une figure mystérieuse pendant que tout le décor explose. Douze ans plus tard, alors qu'il est devenu inspecteur de police à Los Angeles, Mario revoit la figure mystérieuse, en fait Karine Lombard. Cette dernière l'informe qu'il a été choisi pour veiller sur le bébé, le seul à pouvoir vaincre le vilain démon qui s'amuse à passer de corps en corps. A cette histoire vient s'en greffer une seconde au sujet d'une drogue qui pousse les gens à tuer, sans aucun intérêt ni rapport avec la première, si ce n'est de semer la confusion dans la tête du spectateur. Aux côtés de Mario, on retrouve James Remar, qui en fait des tonnes dès qu'il est possédé par Tel-Al, et Ice-T, qui semble vraiment beaucoup s'amuser dès qu'on lui met un flingue entre les mains.

THE BROTHERHOOD

Jusque là, les films de David DeCoteau s'appréciaient comme ceux de ses confrères Fred Olen Ray et Jim Wynorski, exactement pour les mêmes raisons : humour campy, belles pépées qui dévoilent leur poitrine généreuse à l'écran sans raison valable, et effets spéciaux amateurs mais rigolos. Mais voilà que le réalisateur de **Creepozoids** et **Sorority Babes** semble avoir perdu la raison. Son nouveau film, **The Brotherhood**, l'histoire d'une confrérie d'étudiants-



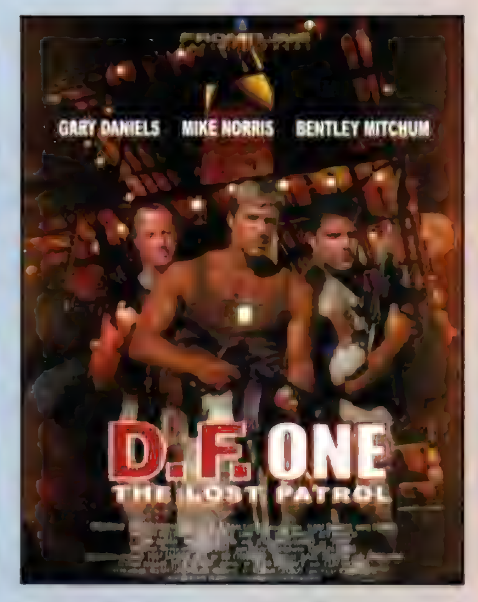


vampires sévissant sur un campus dans l'espoir de se trouver un nouveau leader au corps parfait, ne ressemble en rien au cinéma d'exploitation auquel il nous avait habitués. Pas une canine ni une paire de seins à l'horizon ! Et les deux seules actrices du film de faire passer Maïté pour un canon ! A la place, DeCoteau passe son temps à filmer de jeunes éphèbes torse nu, les pectoraux gonflés et huilés, seulement vêtus d'un caleçon Calvin Klein moulant, et qui, entre deux discussions barbantes, se piquent le bras à l'aide d'une aiguille avant de se lécher goulument. Pathétique.

THE ASYLUM

The Asylum, vous ne le verrez nulle part, car personne n'a vraiment compris de quoi il retournait. Jenny Adams a grandi dans l'hôpital psychiatrique de son père jusqu'à la mort inexpliquée de sa mère. Aujourd'hui adulte, hantée par des visions récurrentes du drame dont elle est persuadée être l'auteur, Jenny décide de retourner faire un tour dans l'institut, désormais désaffecté, en espérant trouver des éléments de réponse à ses questions. Jusque là c'est clair, mais c'est après que ça se complique. Par miracle, trois anciens patients de son père sont déjà sur les lieux, de nouveaux personnages qui n'ont rien à voir avec l'histoire ne cessent de venir se greffer au petit groupe, et tout le monde passe le reste du métrage à marcher dans de longs couloirs (à la recherche du scénario perdu ?). Effets spéciaux minables et image crado en







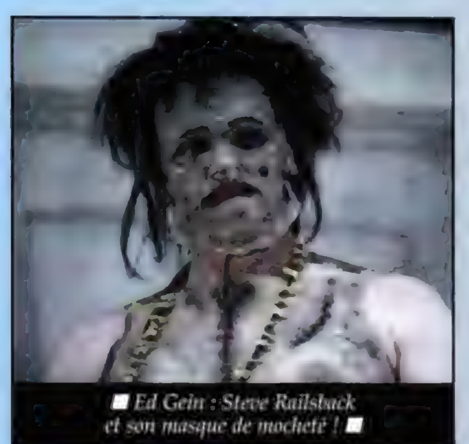
16mm ne font qu'enfoncer encore un peu plus **The Asylum** dans la médiocrité. A tel point que pendant la projection, un distributeur français très énervé faisait des doigts d'honneur à l'écran, sans savoir que les deux seuls autres spectateurs derrière lui étaient en fait le réalisateur John Stewart et le producteur Eric Louzil !

DF ONE : THE LOST PATROL

Du temps de la *Cannon*, qu'il dirigeait avec son pote Menahem Golan, Yoram Globus a lancé les carrières de Chuck Norris, Jean-Claude Van Damme, Steven Seagal et Michael Dudikoff. Un vrai visionnaire, quoi. Disparu de la circulation à la fin des années 80, Globus compte aujourd'hui à peu près quinze ans de retard en terme de cinéma. Ainsi, il célèbre son retour avec **DF One : The Lost Patrol**, sous lequel se dissimule en fait un nouvel opus de la saga **Delta Force** (titre désormais sous licence chez *Nu Image*, et que Globus n'a donc plus le droit d'utiliser), un des fleurons de la Cannon. Réalisé par Joseph Zito (**Porté Disparu**, **Invasion USA**, deux autres films *Cannon*), **DF One** envoie Gary Daniels et ses hommes Mike Norris (le fils de Chuck) et Bentley Mitchum (le petit-fils de Robert) en plein désert irakien pour secourir une poignée de casques bleus et combattre un odieux trafiquant d'armes. **DF One** a beau essayer de paraître spectaculaire, avec ses champs de mines, son super-missile nucléaire et ses nombreux figurants en treillis qui courent dans tous les sens pour mimer un semblant d'action, il n'en reste pas moins mou du genou.

ED GEIN

A la même heure que **Ed Gein** était projeté **Dark Prince**, la véritable histoire de Dracula. «Pour une fois que quelqu'un s'intéresse au personnage qui a inspiré la légende !» pouvait-on entendre à l'entrée de la salle. Petit problème : c'est Joe Chapelle, coupable d'un **Halloween 6** et d'un **Phantoms** de sinistre mémoire qui s'y est collé. Résultat : une nullité. Dans la salle d'à côté, on n'était pas vraiment mieux loti puisque **Ed Gein**, qui a remporté le Grand Prix et le Prix d'interprétation au dernier Festival de Sitges, est dirigé par Chuck Parello, déjà auteur d'un **Henry 2** qui ne faisait aucune ombre à l'original de John McNaughton. Incarné avec justesse par son sosie Steve Railsback (**Barb Wire**), également producteur du film, Ed Gein était, aux yeux des habitants de sa ville natale, un brave citoyen perturbé par la mort de sa mère, mais au-dessus de tout soupçon. Ce qui lui a permis de commettre tranquillement quelques crimes dans le Wisconsin au milieu des années 50 avant que la police ne l'attrape. Si Tobe Hooper s'en était librement inspiré pour son puissant **Massacre à la Tronçonneuse**, Chuck Parello essaie quant à lui de coller à la réalité et c'est précisément ce qui fait la faiblesse de son film, très formaté pour la télé. Seule scène croustillante : Ed Gein danse devant sa maison, habillé avec la peau des femmes qu'il a tuées, et portant un masque rappelant celui de Leatherface.


■ Ed Gein : Steve Railsback et son masque de mocheté ! ■

QUEEN'S MESSENGER

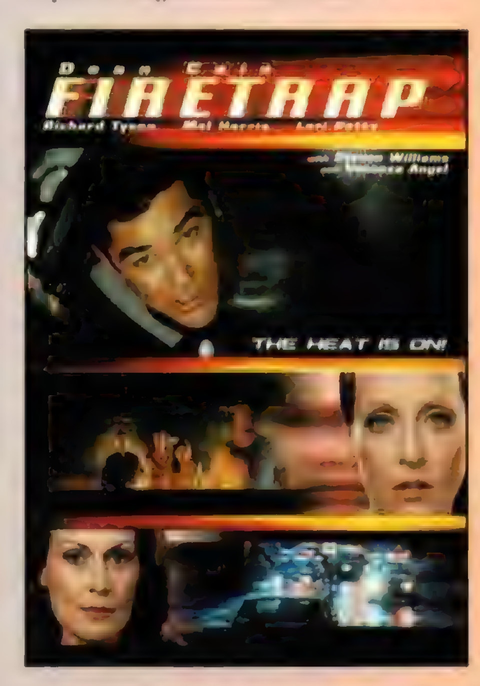
En traînant dans les couloirs du quatrième étage, où s'alignent toutes les salles de projection, on pouvait entendre, presque de manière subliminale, «Venez voir les aventures du Capitaine Strong». Le Capitaine Strong, c'est le toujours très souriant Gary Daniels, un agent secret dépêché par la Reine d'Angleterre pour apporter un message à l'Ambassadeur Britannique au Kazakhstan. Mais sur sa route, le Capitaine Strong croise une bande de méchants rebelles qui ont tout intérêt à ce que le message n'arrive jamais à destination. Même handicapé par un sérieux manque de budget, Mark Roper (**Opération Delta Force 3**) ne se démonte pas, fait comme s'il disposait de plusieurs millions quand il passe à l'action, enchaîne les situations les plus incohérentes et livre un film involontairement hilarant. Surtout lors de la scène finale, pendant laquelle on peut apercevoir des passants s'arrêter l'air amusé pour contempler le spectacle : cinq guignols en train d'exécuter des galipettes dans un terrain vague en brandissant des mitraillettes. Mais le plus touchant reste la naïveté des producteurs, qui font comme si cet ersatz très très Z de **James Bond** était le premier d'une longue série. C'est pas gagné...

KILL ME LATER

Une jeune fille un peu perturbée décide de se suicider après avoir appris que sa mère attend un enfant de son nouveau mec, un banquier un peu coincé sur les bords. Elle monte alors sur le toit de l'établissement et vide une bouteille de whisky, des fois que par chance, la perte d'équilibre l'aide dans son acte. Alertée, la police se rend sur les lieux, pile au moment où une bande de voyous dévalise la banque. Un des braqueurs parvient à s'échapper et prend la jeune fille en otage, qui du coup, n'en a pas grand-chose à carrer d'y rester. S'ensuit quelques quiproquos plutôt marrants quand le braqueur propose un marché à la jeune fille : si elle l'aide à sortir du bâtiment, il lui promet de la tuer. Bien entendu, il se dégonfle et **Kill me Later** se transforme alors en ersatz d'**Une Vie Moins Ordinaire** avec Selma Blair (**Sexe Intentions**) dans le rôle de Cameron Diaz et Max Beesley en sosie d'Ewan McGregor. Est-il utile d'ajouter que le film de Dana Lustig n'a aucun intérêt ?

FIRETRAP

Réalisateur du film catastrophe **Cyclone** pour *UFO*, l'ancien directeur de la photographie Harris Done change de camp et passe chez *P.M.*, où il signe **Firetrap**, un des meilleurs films de leur catalogue. Mélange de **Piège de Cristal** et de **Tour Infernale**, **Firetrap** commence par la sortie de prison de Dean Cain (*Lois & Clark*), un gentleman cambrioleur qui a décidé de se ranger. Mais voilà qu'on lui offre 4 millions de dollars pour dérober une puce très convoitée mise au point par la société IQ Industries. Il dresse alors un plan infaillible pour pénétrer dans le bâtiment et remplir proprement son contrat en 30 minutes, sans savoir qu'un espion employé par la CIA est également sur le coup et a piégé l'immeuble qui ne tarde pas à se transformer en brasier, bloquant un petit groupe d'employés entre deux étages... Niveau action, le quota est largement atteint, même ■ ■ ■





■ ■ ■ si pour une fois ce n'est pas forcément le principal intérêt de cette nouvelle production *P.M.* Il faudra plutôt chercher du côté du scénario, solidement ficelé, y compris dans sa description des protagonistes, parmi lesquels on retrouve Richard Tyson (**Battlefield Earth**) et Lori Petty (**Tank Girl**).

FINAL PAYBACK

Chorégraphe, cascadeur et même acteur dans plus de trente séries B dont **Hologram Man**, **Ninja Academy**, **Cybertracker** ou encore **Ice**, Art Camacho est également réalisateur et tourne à une vitesse impressionnante. S'il est capable d'enchaîner à peu près cinq films par an, il en oublie parfois qu'il faut faire un minimum d'efforts pour ensuite espérer les vendre. Pas étonnant que ses films, **Recoil**, **Point Doom**, **Gangland** et plein d'autres soient tous restés inédits chez nous. Même si **Final Payback**, moitié drame moitié action, atteint un niveau honorable, il connaîtra le même sort. Sûrement en partie parce que Art Camacho débauche à nouveau son pote Richard Grieco (déjà au centre de **Point Doom**), ancien beau gosse de la série ***21 Jump Street*** qui a depuis tourné dans **Demolitionist** et **Le Félin** et dont la carrière touche actuellement le fond. Naturellement déprimé, Richard Grieco se glisse pourtant parfaitement dans la peau de l'ancien inspecteur Joey Randall, le suspect idéal dans l'assassinat de la femme du député George Moreno. Bien décidé à prouver son innocence, Randall dérange et se met plein de monde à dos : des politiciens véreux, des flics corrompus et même des dérouilleurs de la mafia, pas très contents que sa copine, la fille de leur boss, se soit fait buter. Ça sent le sapin !

GINGER SNAPS

Ginger Snaps, une sorte de *Buffy* trash décliné à la sauce loup-garou, était une des bonnes surprises du Marché. Intelligent, correctement réalisé, bien joué, le film de John Fawcett dresse un parallèle entre le passage de l'adolescence à l'âge adulte chez une fille, avec tout ce que cela peut comporter de contraignant et de traumatisant, et la lycanthropie. Les sœurs Fitzgerald, Brigitte et Ginger, sont un peu les souffre-douleur de leur lycée. Assez mal foutues, pas très bien fringuées, elles se prennent vannes et coups dans la poire à longueur de journée. Un soir, alors que les deux frangines s'en vont jouer un mauvais tour à leur pire ennemie, Ginger est agressée par une BPNI (bête poilue non identifiée). S'ensuit une lente et douloureuse métamorphose qui la fait disjoncter au fur et à mesure que les poils lui poussent dans le dos. Dialogues percutants et scènes gore sont au menu de ce film d'horreur canadien qui choisit de ne dévoiler son monstre qu'à la fin. Ce qui est tout à son honneur étant donné qu'il s'agit d'une peluche animée par câbles, dont certains semblent cassés.



■ *Ginger Snaps : Couché le chien, couché !* ■



TERROR TRACT

Genre de plus en plus rare, le film à sketches était représenté par **Tales of the Unusual** et **Terror Tract**. Dans ce dernier, un agent immobilier (John Ritter, aussi drôle que dans **L'Amour est une Grande Aventure**) se demande pourquoi il a tant de mal à vendre trois jolies maisons. Il faut dire qu'elles ont été le théâtre d'événements tragiques et qu'il ne peut s'empêcher de raconter chaque histoire dans les moindres détails. Dans la première vivait une femme dont le mari, tué par son amant, est censé reposer en paix au fond d'un lac. Rendue paranoïaque par l'enquête de la police et confrontée à des événements étranges, elle est persuadée que le défunt est revenu pour se venger. Dans la seconde s'est déroulée une guerre des plus vicieuses, entre un honnête père de famille et un ouistiti domestique animé par de mauvaises intentions. Lorsque l'animal zigouille Médor, le père voit rouge et décide de s'en débarrasser, quitte à passer pour un monstre aux yeux de sa fille. Et enfin, dans la troisième habitait un adolescent psychiquement lié à un serial-killer connu pour porter un masque de grand-mère dégénérée. Réalisé par Lance W. Dreesen et Clint Hutchison, **Terror Tract** suit tranquillement son bonhomme de chemin jusqu'au rebondissement final, qui justifie à lui seul tout le métrage.

BAD GUYS

Acteur tout mou au look bovin aperçu dans **Total Reality**, Bryan Genesse se montre beaucoup plus nerveux quand il passe à la réalisation. D'ailleurs, **Bad Guys** commence comme un polar inédit classique, mais en beaucoup plus violent, limite gore (un des «bad guys» parle à une tête décapitée!). Les fédéraux Michael Madsen et Genesse se rendent dans une ville rurale des Etats-Unis pour aider le shérif John Phillip Law à résoudre ce qu'ils pensent être un petit problème. Pas de bol, le businessman James Russo, un millionnaire psychopathe à la tête d'une armée de mercenaires braqueurs de banque et vendeurs de drogue, est un putain de problème ! Un film classique donc, jusqu'au moment où Claudia Christian, la fille de John Phillip Law, se met à déballer le terrible secret familial : elle a eu un enfant avec James Russo, qui est en fait son frère (et donc fils du shérif). Et là, on est sur le cul ! Surtout qu'un grand Noir menaçant arrache le cœur de John Phillip Law pour l'offrir à James Russo, qui prend plaisir à s'en servir pour narguer Claudia Christian : «Regarde, tu as vu ce que j'ai fait à papa». Bouh, il est vraiment pas cool le méchant. Mais pour détendre un peu l'atmosphère, l'humour est également au rendez-vous. On retiendra surtout cette scène où Michael Madsen, gras du bide et coiffé d'un chapeau de cow-boy à la J.R., fait le beauf pour séduire la ménopausée Claudia Christian.



COMMON WEALTH

Très doué, Alex de la Iglesia fait partie de ces réalisateurs qui progressent à chaque film. **Action Mutante**, **Le Jour de la Bête**, **Perdita Durango**, **Dying of Laughter** et maintenant **Common Wealth**, peinture au vitriol de la vie de palier, vaudeville hilarant qui mêle action et tension. Julia, la quarantaine, vend des appartements et décide d'en squatter un qui lui plaît particulièrement. Lorsque deux jours plus tard, elle trouve 20 millions dans l'appartement du voisin du dessus, tout juste décédé, elle attire l'attention des autres locataires. Une véritable


■ *Julia (Carmen Maura), prête à tout pour empocher le pactole dans* ***Common Wealth*** ■

association de malfaiteurs organisée par le concierge qui attendait le tragique événement depuis trop longtemps pour la laisser filer avec des valises pleines de billets. Niveau personnages, Alex de la Iglesia assemble une sacrée brochettes de trouducs. Mention spéciale au fan complètement nerd de **Star Wars** qui a la fâcheuse habitude de se déguiser en Dark Vador pour se masturber en matant la fenêtre d'en face et en hurlant «la Force est avec moi, la Force est avec moi !» en guise d'orgasme. Et lorsqu'il envoie la joyeuse bande courir sur les toits pour la scène finale, Alex de la Iglesia en profite pour parodier **Matrix** et fait faire le saut de Carrie-Ann Moss à Julia, quelque peu déséquilibrée par son poids.

FAUST : LOVE OF THE DAMNED

Premier titre à sortir de la *Fantastic Factory* (suivront **Arachnid**, **Darkness**, **Dagon** et **Beyond Re-Animator**), **Faust**, pourtant très attendu, aura déçu presque tout le monde. Il faut dire que Brian Yuzna délaisse la série B auteurisante (**Society**, **Le Dentiste**, **Progeny**) pour se livrer à un Z tout assumé, avec effets spéciaux de Screaming Mad George en bon gros latex, sexe bon marché, musique hard rock à donf' et tout le tintouin. Et comme le scénario est signé David Quinn, l'auteur du comics dont il s'inspire, **Faust** est un film à son image, c'est-à-dire très peu compréhensible. Pour le Capitaine Margolies (Jeffrey Combs), l'artiste John Jaspers (Mark Frost), suspecté du meurtre de sa fiancée, est un malade mental qu'il faut à tout prix laisser pourrir dans une cellule. La psychiatre Jane de Camp (Isabelle Brook), qui n'est pas du tout de cet avis, va se vouer corps et âme à son patient, persuadée qu'elle peut le guérir du mal qui le ronge. Dans l'espoir de pouvoir se venger des véritables meurtriers de sa bien aimée, Jaspers a vendu son âme à M (Andrew Divoff), un petit diable qui a fait main basse sur la société, en échange de quoi il se transforme à volonté en anti-héros au croisement de Spawn et The Crow. Le sang gicle et les têtes volent à intervalles réguliers, une nymphomane voit ses attributs grossir de manière gargantuesque et un monstre en caoutchouc fait office de bouquet final. **Faust**, c'est assurément du Z, mais du bon !



■ *Faust : la psy Jane de Camp (Isabelle Brook) sous l'emprise de M* ■

TALES OF THE UNUSUAL

Les origines du concept de **Tales of The Unusual** remontent au début des années 90, lorsque la société *Fuji TV* imagine pour le petit écran un programme de 45 minutes composé de trois courts métrages d'un quart d'heure chacun. Très populaire au Japon, la série devient aujourd'hui un film comportant quatre sketches de 30 minutes. **One Snowy Night** de Masayuki Ochiai, de loin le meilleur, est un véritable conte horrifique, une légende urbaine aux images terrifiantes, dans lequel les cinq rescapés d'un accident d'avion en montagne trouvent refuge dans un chalet pour s'abriter d'une tempête de neige et sont persécutés par un spectre. Dans la comédie **Samurai Cellular** de Masayuki Suzuki, un samourai légendaire et très froussard du 17ème siècle découvre un téléphone portable provenant de notre époque. Au terme de longues discussions avec son interlocuteur, il accomplira malgré lui sa destinée en se lançant dans une mission suicide pour que l'Histoire reste inchangée. Plus faibles, mais tout de même plaisants, **Chess** de Mamoru Hoshi et The Marriage Simulator de Hisao Ogura, complètent le métrage. Un film qui sert avant tout de carte de visite aux quatre réalisateurs, tous débutants, mais comme ils sont très doués, c'est pas bien grave.



■ ***Bloody Beach*** *: un slasher coréen à faire se retourner Jason dans sa tombe* ■

BLOODY BEACH

Huit jeunes gens (mélange équitable de filles et de garçons) qui correspondent par e-mail décident de se rencontrer pour aller passer un week-end peinard à la plage. Arrivés sur les lieux, ils se livrent immédiatement à leurs activités préférées : baignade, drague et soirée bien arrosée autour d'un bon feu de bois. Tout se passe pour le mieux jusqu'à ce que l'un d'entre eux disparaisse, ne laissant derrière lui qu'une flaque de sang. Bizarre, bizarre... Ce qui n'empêche pas le reste du groupe de continuer à se bécoter dans la joie et la bonne humeur. Mais voilà qu'une autre fille vient à manquer à l'appel, dont on ne retrouve que la tête. Cette fois, ça paraît clair, il n'y a pas besoin d'avoir inventé l'eau chaude pour en déduire qu'un tueur rôde dans les parages... D'origine coréenne, **Bloody Beach** est un très bon slasher, gore et efficace, dans la plus pure tradition du genre. Teenagers pas très perspicaces, érotisme léger et meurtres au couteau, à la cisaille et à la pelle (dans les deux sens du terme) sont au programme de ce premier film de Kim In-Soo, qui a très certainement grandi en regardant beaucoup de psychokillers américains tant il en connaît la mécanique sur le bout des doigts.

THE FOUL KING

Autre production coréenne présentée au Mifed, **The Foul King** est le deuxième film de Kim Jeewoon, déjà auteur du cynique **The Quiet Family**, une relecture assez marrante de **La Famille Addams**. Entre drame et comédie, **The Foul King** raconte l'histoire d'un loser né, d'un employé de banque sans cesse persécuté par son entourage. Son père, son patron, ses collègues et même les voyous qu'il croise en rentrant chez lui tard le soir, tous semblent s'être passés le message pour l'humilier en le rouant de coups. Fatigué, le brave salary man décide de devenir catcheur pour se faire une nouvelle vie, plus rose, sur le ring et devenir aussi légendaire qu'Ultra Tiger Mask, qu'il idolâtrait étant jeune. Un peu tristounet au début, **The Foul King** devient rapidement un monument d'humour dès lors que l'action prend place sur le ring. L'apprentissage du héros passe par une avalanche de gags tous plus poilants les uns que les autres. Surtout lorsque, pas encore franchement rôdé aux artifices du métier, il plante une vraie fourchette, à la place de la fausse, dans le crâne de son adversaire !

■ **Damien GRANGER** ■



■ *Le loser né de* ***The Foul King*** *devient vengeur masqué sur le ring* ■



■ Lucy Liu, Cameron Diaz & Drew Barrymore ■



■ Bill Murray ■

CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES

Finalement, ce n'est pas si difficile d'obtenir le label «*Impact* Approved» (tant convoité par tous les producteurs du monde entier. Si !). Suffit de quelques nénettes à la jambe légère, une bonne dose d'effets spéciaux qui cartonnent grââââve et un prétexte scénaristique genre «menace mondiale sur le monde libre». On rajoute un découpage qui, à défaut d'être implacable, se révèle fichtrement rythmé, quelques gags bien crétins (ceux qui font rire quoi !) et l'affaire est dans le sac.
Comment définir un film comme **Charlie et ses Drôles de Dames** ? «**Matrix** pour ma petite soeur» ? «Jet Li se fait une beauté» ? «James Bond au bal de fin d'année» ? On pourrait tant le produit cherche tranquillement à plaire aux filles à papas. Bien évidemment, ce serait très réducteur, même (surtout ?) pour un film qui érige la déconne permanente en mode de vie. Enfanté dans la douleur (voir *Impact* 88), **Charlie's Angels** ne se permet pourtant pas de se foutre de son public. Si l'intrigue tient en une phrase (le monde est menacé par un système de communication ultra-puissant tombé dans de mauvaises mains), le traitement épate par sa générosité : poursuite de F1 en pleine ville, kung-fu à gogo et cascades aériennes tellement too much qu'elles en deviennent incroyables... Le film louche même du coté du porno californien (ouh la ! Du calme...) lorsqu'il oppose Drew Barrymore, coiffée à la Marilyn Chambers, à un conducteur de limo lors d'une scène de séduction hilarante. En brassant quantité de références à la sous-culture cinéma, en se payant la présence d'un Bill Murray au top et en affichant sa décontraction permanente, **Charlie's Angels** se transforme en bon gros film populaire dont on ressort avec la banane jusqu'aux oreilles et l'envie pressante de le revoir... Alors, «*Impact* Approved» ? Et comment !

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Columbia TriStar Films présente Cameron Diaz - Drew Barrymore & Lucy Liu dans une production **Leonard Goldberg/Flower Films/Tall Trees** *CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES* (*CHARLIE'S ANGELS* - USA - 2000) avec Bill Murray - Sam Rockwell - Tim Curry - Kelly Lynch - Crispin Glover **photographie de** Russell Carpenter **musique de** Edward Shearmur **scénario de** Ryan Rowe - Ed Solomon - John August **produit par** Leonard Goldberg - Drew Barrymore - Nancy Juvonen **réalisé par** McG

22 novembre 2000 **1 h 38**

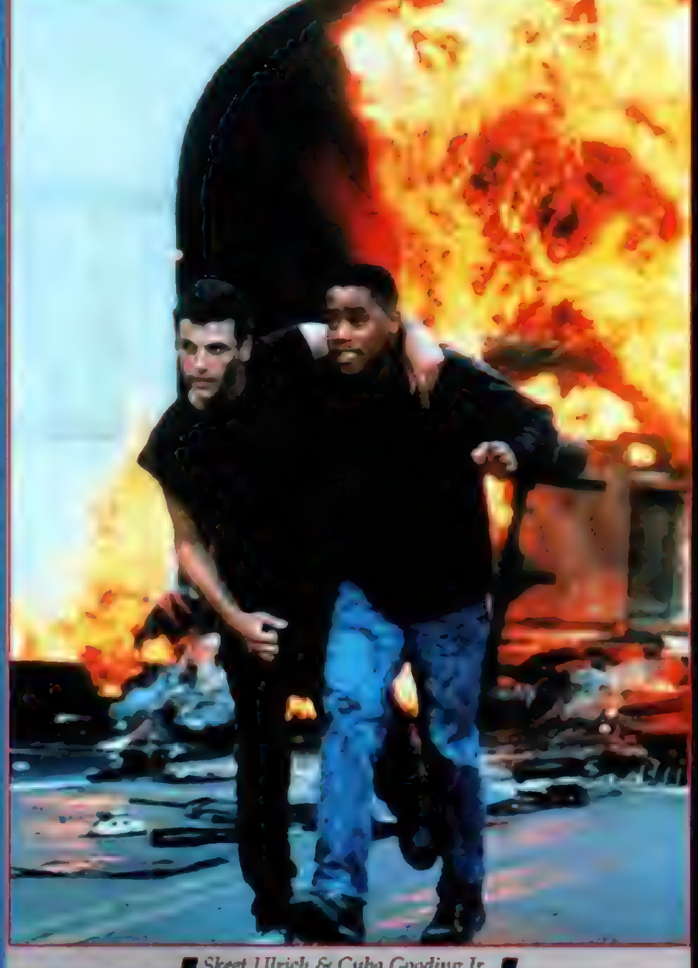
50 DEGRÉS FAHRENHEIT

Pas franchement étonnant que ce **50 Degrés Fahrenheit** soit resté dans les tiroirs de son distributeur depuis un an. Film d'action hésitant entre le road-movie et le buddy-movie de base, **50 Degrés Fahrenheit** nous propose des «morceaux de bravoure» mille fois vus et revus. Comme l'intrigue principale exclut toute notion de suspense et de bon sens, autant dire que le spectateur va avoir du mal à se raccrocher au spectacle auquel il assiste.
Arlo (Cuba Gooding Jr.) et Tim (Skeet Ulrich) ne se connaissent pas mais vont devoir collaborer pour se sortir du pétrin dans lequel ils se sont fourrés. En effet, Tim se retrouve, par le hasard d'un script foireux, responsable d'une redoutable arme chimique qui risque de lui péter à la tronche si elle est exposée à une certaine chaleur (50 degrés... on ne peut rien vous cacher à vous). Evidemment, un tel engin n'est pas livré sans quelques terroristes qui cherchent à le récupérer par tous les moyens, surtout les plus crapuleux. Comme Arlo passait par là, Tim lui pique son camion de glaces, idéal pour maintenir la bombe à bonne température (il est bien foutu ce scénar, en fait !), et en profite pour le prendre en otage. C'est le début d'une grande amitié rythmée par les sulfateuses des méchants terroristes nazillons lancés à leur poursuite...
Un tel film aurait sûrement fait un carton phénoménal dans les glorieuses eighties. Imaginez Steve Guttenberg et Whoopi Goldberg, sous l'astucieuse direction d'un Martin Brest ou d'un Ivan Reitman, en train de se faire plein de vannes pouêt-pouêt tout en cassant la gueule de quelques anti-américains pas franchement malins. Là, c'est pareil mais avec quinze ans de plus au compteur, avec tout ce que ça comporte de **Die Hard**, de John Woo et de **Matrix** en guise d'évolution du genre. Comme le réalisateur Hugh Johnson emprunte à son mentor Ridley Scott sa mise en images en 2D et ses filtres d'un autre temps, les séquences d'action souffrent d'un statisme affolant. On ne parle même pas du charisme mou des deux stars qui plongent le spectateur dans la torpeur suggérée par le titre. Par pitié, rendez-nous John Badham, Judge Reinhold et Emilio Estevez...

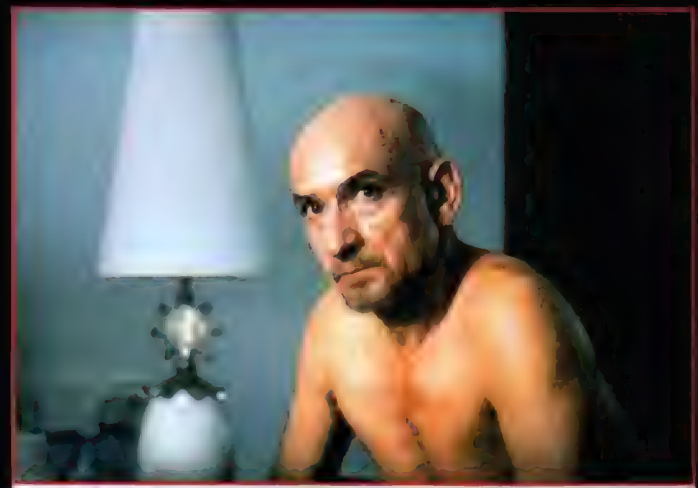
■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Lolistar présente Cuba Gooding Jr. & Skeet Ulrich dans une production **Morgan Creek** *50 DEGRÉS FAHRENHEIT* (*CHILL FACTOR* - USA - 1999) avec Peter Firth - David Paymer - Hudson Leick - Daniel Hugh Kelly - Kevin J. O'Connor - Jordan Mott **photographie de** David Gribble **musique de** Hans Zimmer & John Powell **scénario de** Drew Gitlin & Mike Cheda **produit par** James G. Robinson **réalisé par** Hugh Johnson

6 décembre 2000 **1 h 41**



■ *Skeet Ulrich & Cuba Gooding Jr.* ■



■ Ben Kingsley ■



■ Ian McShane ■

SEXY BEAST

Retiré dans une hacienda paumée au milieu du torride désert espagnol après avoir vécu neuf ans derrière les barreaux, Gal Dove (Ray Winstone, le père incestueux de War Zone) ne veut plus entendre parler de son passé de braqueur londonien. Il préfère se dorer la pilule, faire l'amour à sa femme, chasser le lapin et aller au restaurant bouffer du calmar. C'est alors que surgit Don Logan (Ben Kingsley), l'un de ses anciens complices. Un personnage terrifiant, décidé coûte que coûte à convaincre Gal d'accepter un dernier boulot : participer au cambriolage de la salle des coffres d'une grosse banque de Londres. Gal refuse tout net. Logan s'énerve. Et les choses commencent à se gâter sérieusement...

On en conviendra, le point de départ de l'intrigue est tout ce qu'il y a de plus conventionnel. Le film démarre en outre plutôt mal, la subtilité du réalisateur pour nous faire comprendre que Gal va avoir des problèmes consistant à faire rouler un énorme rocher qui lui frôle la tête avant de finir dans sa piscine. Mais dès l'arrivée de Logan, l'acte deux peut commencer. On a alors droit à un one-man show hallucinant de Ben Kingsley, gangster schizophrène totalement allumé, qui donne ici la meilleure interprétation de toute sa carrière. Bien entendu, Gal finit par se rendre à Londres, mais pas pour les raisons invoquées. Débute alors le troisième acte, amorcé précédemment par un long flash-back, et où Kingsley cède la place à Ian McShane, monstrueux dans le rôle d'un caïd homosexuel et qui rappelle le regretté Oliver Reed (avec qui il a d'ailleurs joué dans **La Cible Hurlante**). Et cette dernière partie propose également un flash-back sur l'acte deux, d'une violence à retourner l'estomac, où explose toute la tension installée depuis le début, faisant du même coup monter celle du dernier acte.

Film tout entier au service de ses acteurs, **Sexy Beast** sait aussi créer des images fortes, soit en jouant sur la suggestion par le son (scène d'orgie dans un luxueux appart), par le hors-champ (McShane se fait sodomiser dans un sauna par... James Fox !), ou au contraire en montrant carrément les visions récurrentes de Gal, menacé par un homme-lièvre dont l'aspect a de quoi vous filer des cauchemars pendant une semaine ! Dans cet univers masculin à outrance, les femmes, elles, ne sont pas en reste : adultères ou ex-reines du porno underground, elles savent aussi manier la pétoire pour défendre leurs hommes.

Avec sa mise en scène carrée, qui étonne de la part d'un as de la pub et du clip, son humour qui ne se moque ni des personnages ni du sujet traité, **Sexy Beast** rend hommage, sur un ton moderne sans être bêtement branché, à tout un pan du cinéma britannique, celui des thrillers de Michael Winner et de Mike Hodges. Un peu comme si **Get Carter** rencontrait **Les Frères Krays**. Un premier film à découvrir et à déguster.

■ Cédric DELELÉE ■

Bac Films présente Ray Winstone & Ben Kingsley dans une production **Recorded Picture Company/Film-four/ Fox Searchlight Pictures/ Kanzaman SA** ***SEXY BEAST*** (GB - 2000) avec Ian McShane - Amanda Redman - Cavan Kendall - Julianne White - Alvaro Monje - James Fox **photographie de** Ivan Bird **musique de** Roque Banos **scénario de** Louis Mellis et David Scinto **produit par** Jeremy Thomas **réalisé par** Jonathan Glazer

3 janvier 2001 **1 h 28**

HONEST

Il était temps que Dave Stewart passe au long métrage : en effet, à presque cinquante ans, le co-fondateur avec Annie Lennox du groupe pop britannique Eurythmics ne s'était jusqu'ici exercé que sur leurs clips, avec des résultats plutôt kitsch. Stewart a par contre été très tôt attiré par le monde du cinéma. Pas étonnant quand on sait qu'il a fréquemment collaboré sur les albums d'Eurythmics avec Michael Kamen, que ses talents d'arrangeur ont conduit tout droit à Hollywood (on lui doit les scores des **Arme Fatale**, de la trilogie **Die Hard** et plus récemment de **X-Men**). Stewart se lance donc dans la musique de film aux côtés de Kamen et ce dès 1989, avec **Rooftops**, film oublié de Robert Wise. Bien plus tard viendront **Beautiful Girls**, **Cookie's Fortune**, **Showgirls**... et **Honest**, que par la même occasion il réalise lui-même. Le résultat n'est pas tout à fait à la hauteur de ses louables ambitions, puisque le film se veut une comédie policière rétro décalée à message social et, accessoirement, un «véhicule» pour lancer la carrière au grand écran des jolies membres du groupe All Saints, qui tiennent ici le haut de l'affiche.

Gerry, Mandy et Jo sont trois soeurs, trois mignons petits lots issus du prolétariat londonien dans les années 60. Elles vivotent de braquages minables et d'arnaques à deux pennies jusqu'à ce que l'une d'elles tombe amoureuse d'un jeune journaliste américain. C'est le point de départ d'une série d'événements rocambolesques où le trio se retrouve coursé par un malfrat local, vexé qu'une des soeurs ait dévalisé un de ses cabarets, par un drug dealer mexicain rancunier et, bien évidemment, par Scotland Yard.

Si Stewart décrit avec humour et réalisme le Londres des swinging sixties, avec ses partouzes psychédéliques, ses artistes déjantés et sa musique entraînante, il a le tort de trop vouloir en faire par ailleurs : son film oscille sans cesse entre la comédie à la Richard Lester, le drame social et le polar, sans prendre le temps de développer ni même de privilégier l'une ou l'autre de ces approches. Résultat, c'est le foutoir, un foutoir certes typique des premiers films qui évitent rarement l'écueil de leur script multidirectionnel. **Honest** présente cela dit l'avantage d'être plutôt sympathique (on rit souvent, on est ému parfois et les All Saints s'avèrent bonnes comédiennes) et de prouver que Stewart a des choses à dire et à montrer. Un manque de structure qui n'empêche donc pas le film de rester à la fois distrayant et pas idiot, association suffisamment rare de nos jours pour être saluée.

■ Cédric DELELÉE ■

Steward présente Nicole & Natalie Appleton dans ***HONEST*** (GB - 2000) avec Melanie Blatt - Peter Facinelli - James Cosmos **photographie de** David Johnson **musique de** David A. Stewart **scénario de** David A.Stewart - Dick Clement - Ian La Fresnais **produit par** Eileen Gregory & Michael Peyser **réalisé par** David A.Stewart

15 novembre 2000 **1 h 52**



■ Les All Saints en action ■



■ Nicole et Nathalie Appleton ■



■ Carrie-Anne Moss ■

NEW BLOOD

Danny (Nick Moran) est dans la mouise. Son gang de truands de pacotille est tombé dans les mains de l'équipe d'un redoutable gangster à la suite d'un kidnapping raté (la victime meurt par accident). Il ne voit donc pas d'autre solution pour sauver sa «famille» que de demander à son père Alan (John Hurt), qu'il n'a pas vu depuis sept ans, de jouer le rôle de la victime, avec une mort certaine à la clé. En retour, Danny accepterait de sauver sa sœur Emma, en attente d'un donneur pour une greffe du cœur. Alan accepte le marché sans se douter qu'il va passer la nuit la plus éprouvante de son existence...

La beauté d'un genre comme le polar, c'est qu'on peut vraiment y faire n'importe quoi... Pour son premier film, le jeune Michael Hurst s'embringue dans une histoire compliquée qu'il ne simplifie guère en triplant sa narration. Dans **New Blood**, Alan raconte à la police la nuit d'enfer qu'il vient de passer. Il raconte donc ce que son fils est venu lui raconter aussi. D'où l'utilisation d'un flash-back dans le flash-back. Vous suivez ? Vous avez bien de la chance... Si le procédé est censé comporter son lot de retournements de situation (il est aussi utilisé à travers le mensonge), il démontre aussi l'incapacité du réalisateur à gérer la situation, visant un peu haut pour une première bafouille. Mais ce n'est pas cet handicap perfectible qui cause le plus de tort au film. L'abondance de références, conscientes ou pas, nuit à l'ensemble du métrage surtout lorsqu'elles sont exploitées de travers. Qu'un gunfight éclate et le réalisateur balance ses ralentis dont la mollesse confine au ridicule navrant. Le reste est à l'avenant (direction d'acteurs approximative, dialogues neu-neu et on en passe), ce qui choque d'autant plus que le matériau de base semblait prometteur. Reste à contempler la plus belle femme du monde, la magnifique Carrie-Anne Moss qui garde, même dans cette galère, sa dignité et son charisme ravageur. Ah ! Parfois le cinéma, ça tient vraiment à peu de choses...

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

EuroZoom et **Film Office** présentent Nick Moran & Carrie-Anne Moss dans une production **Applecreek Communications Inc./Spice Factory UK Ltd** ***NEW BLOOD*** (Grande-Bretagne - 1999) avec John Hurt - Shawn Wayans - Joe Pantoliano - Eugene R. Glazer - Richard Fitzpatrick - Alan Peterson **photographie de** Dave Pelletier **musique de** Jeff Danna **produit par** Andy Emilio et Jason Piette **écrit et réalisé par** Michael Hurst

10 janvier 2001 **1 h 28**

ASFALTO

Lucia (Najwa Nimri) est une jeune prostituée qui tombe amoureuse de deux truands paumés, Chino (Juan Diego Botto) et Charly (Gustavo Salmeron). Ce ménage à trois met l'amitié des deux asticots à rude épreuve. Au terme d'un deal de drogue qui tourne mal, Charly atterrit en taule tandis que Chino suit les traces de son possessif grand frère et devient flic. Parallèlement, il tente de s'installer avec Lucia. Mais, au fond, rien n'a changé. A sa sortie de prison, Charly compte revoir sa bien aimée qui continue de vendre de la dope. Et celle-ci s'est mise dans un sale pétrin...

Comme on peut le constater, **Asfalto** n'est pas un sous-**Mad Max** à l'espagnole. Ce serait plutôt un bon B des familles qui comporte tous les éléments nécessaires pour faire... un bon B des familles : amitié bafouée, transaction foireuse, un poil de sexe, des sales trombines de truands passés à tabac et un décor étouffant de grande ville propice à l'aliénation urbaine. Les qualités d'écriture du script sont exemplaires, les situations crédibles et l'attachement aux marginaux de héros immédiat. Rien à redire ? Pas tout à fait. Le problème majeur d'**Asfalto** découle de deux sentiments contradictoires et pourtant étroitement liés. Peut-on associer un B-Movie bien codifié à une réflexion sur le mode de vie social ? On connaît déjà la réponse (voir Maître Carpenter et ses disciples), et pourtant Daniel Calparsoro semble l'éluder. Dans l idée de faire passer son message en priorité, le réalisateur opte pour un traitement réaliste (lumière crue, approche filmique neutre) qui ne se traduit plus que par son idée de la réalité. C'est ce qui permet sûrement à son film de sortir par chez nous (alors qu'on attend toujours le reste de la carrière d'Alex De La Iglesia), mais cette mise en forme manque cruellement d'impact, desservant plus son propos que l'inverse. Reste que le film propose des protagonistes bien étudiés et surtout un portrait de femme forte loin des stéréotypes actuels, puissamment interprétée par la charismatique Najwa Nimri. Rien que pour elle, et en rajoutant les qualités précitées, Asfalto mérite vraiment le coup d'œil.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

Colifilms Distribution présente Najwa Nimri & Juan Diego Botto dans une production **Jose Maria Lara PC/Albares Productions/Sur Films** ***ASFALTO*** (Espagne - 1999) avec Gustavo Salmeron - Alfredo Villa - Antonia San Juan - Roger Ibanez **photographie de** Josep M. Civit **musique de** Mastreta & Najwajean **scénario de** Daniel Calparsoro - Santiago Tabernero - Frank Palacios **produit par** Jose Maria Lara **réalisé par** Daniel Calparsoro

17 janvier 2001 **1 h 30**



■ *Najwa Nimri* ■



■ *Juan Diego Botto & Alfredo Villa* ■



■ Esse Lawson ■

LA SQUALE

Jeune et fière amazone à la peau noire comme l'ébène, hantée par l'image idéalisée d'un père légendaire qu'elle n'a jamais connu, Désirée vit dans une cité de la banlieue parisienne. Amoureuse de Toussaint, un dealer qui occupe ses loisirs à organiser des viols collectifs, elle rêve de le séduire mais celui-ci n'a d'yeux que pour sa copine, la douce et mignonne Yasmine. Désirée parvient pourtant à ses fins, mais après que Toussaint l'a trahie en l'abandonnant et en violant Yasmine, elle décide de se venger en retournant les potes de Toussaint contre lui.

Le fait que **La Squale** ait été réalisé par un professeur pouvait laisser craindre que le résultat soit l'équivalent cinématographique d'un épisode de ***L'Instit***. Sauf que Genestal a enseigné pendant plusieurs années à Sarcelles et a vécu dans une cité. Du coup, son film se situe exactement à mi-chemin entre les parti-pris esthétiques de **La Haine** et l'approche documentaire de **Ma 6-T Va Crack-er**, bien qu'ici on ne voie pas l'ombre d'un flic pointer le bout de sa matraque et qu'aucun message pseudo-Marxiste ne vienne plomber l'intrigue. Genestal ne fait qu'exposer les faits dans leur cruelle réalité. Si les situations évoquées peuvent passer pour des clichés propres au «film de banlieue», elles sont plutôt là pour le définir comme un genre à part entière, avec son lot de pauvreté, de violence, de sexe, de drogue, son langage imagé et son rap omniprésent. Porté par des acteurs convaincants (d'autant plus qu'aucun des personnages n'inspire la sympathie), **La Squale** tire en outre son originalité du fait que ce sont les femmes qui mènent la danse. Humiliées, laissées pour compte dans une micro-société hyper-machiste, elles réagissent à ce qu'elles subissent avec une violence égale à celle dont usent leurs agresseurs, mais de façon beaucoup plus sournoise et calculatrice, la vengeance se transformant dès lors en châtiment. On est en droit de trouver le discours un peu douteux, d'autant que Genestal le justifie par une scène finale qui laisse un sale arrière-goût : la liberté ne peut se conquérir qu'en versant le sang de l'ennemi, en l'occurrence de l'homme. Et s'il est innocent, il est potentiellement dangereux puisqu'il peut devenir coupable. Du coup, on n'est pas très éloigné dans l'esprit du féminisme extrémiste de **Baise-Moi**. Reste tout de même un film bien troussé, brutal dans les actes révoltants qu'il montre sans pudeur aucune, comme ces viols où la mise en scène épouse à la fois les points de vue des victimes et des témoins. Une manipulation du spectateur émoussée par l'utilisation d'un format scope qui crée une distance suffisante pour qu'on ait vraiment l'impression de voir un film, et pas les actualités ou un snuff-movie. Cette contradiction interne fait de Genestal un cinéaste forcément intéressant. ■ **Cédric DELELÉE** ■

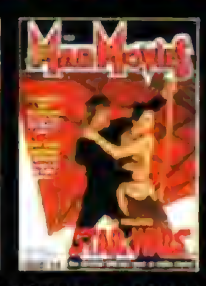
UFD présente Esse Lawson & Tony Mpoudja dans une production **Cine Nomine/M6 Films** ***LA SQUALE*** (France - 2000) avec Kheredine Ennasri - Stéphanie Jaubert **photographie de** Eric Guichard **musique de** Cut Killer **scénario de** Fabrice Genestal & Nathalie Vailloud **produit par** Pierre Forette & Thierry Wong **réalisé par** Fabrice Genestal

29 novembre 2000 **1 h 40**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

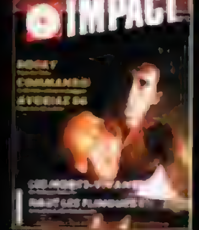


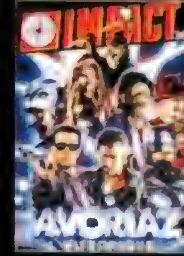



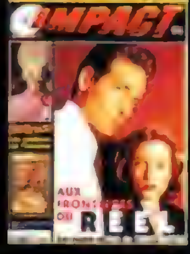

29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe
120 La Momie, Wild Wild West, Le 13ème Guerrier, Blair Witch
121 La Menace Fantôme, Jin-Roh, Perfect Blue, Mononoke
122 Sixième Sens, La Fin des Temps, Tarzan, Dossier «trouille»
123 Sleepy Hollow, Peur Bleue, Mononoké, Gérardmer 2000
124 Scream 3, Mission to Mars, Faust, Hypnose, Resident Evil 3
125 Lord of the Rings, Dossier Killers, Cut, Rétro Blair Witch
126 X-Men, Le Pacte des Loups, Pitch Black, Destination Finale
127 L'Homme sans Ombre, The Cell, Gemini, rétro Hellraiser

IMPACT

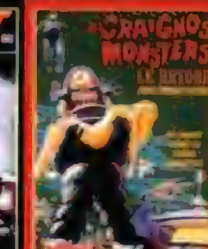
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'État, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews
80 Matrix, Le Corrupteur, Cannes 99, Oz, poster index n°1 à 79
81 Dossier Buffy, spécial séries télé, Le 13ème Guerrier
82 Austin Powers 2, previews en 2000, Fight Club, FantastiX
83 La Fin des Temps, Sleepy Hollow, The Practice, Three Kings
84 Les Rois du Désert, carrière G. Clooney, Buffy & Angel
85 X-Men, American Psycho, Les Scream Queens, AFM 2000
86 M:I-2, Gladiator, Cannes 2000, L'Été Fantastique, Sydney Fox
87 Carrière Jackie Chan, X-Men, Super-Héros, En Pleine Tempête













ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le 3ème volume enfin sorti. 136 pages entièrement inédites sur les Singes Géants, Zombies, Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon en 600 photos tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Également disponible, le deuxième volume au prix de 240 F.



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ PRÉNOM ________________

ADRESSE ________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES	29	30	32	33	34	36	37	38	39
40	41	42	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67
68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80
81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93
94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119
120	121	122	123	124	125	126	127					

IMPACT	1	2	3	4	6	7	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	29
30	31	32	33	35	36	37	38	39	40	41	42	43
44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56
57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69
70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82
83	84	85	86	87								

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

DVD collector

Par Rafik DJOUMI



Avant le match, un recueillement digne d'un guerrier



Le fils de D'Amato (Jim Caviezel)



James Woods accepte la douleur des joueurs comme un plan de carrière



Premier accrochage de taille entre D'Amato et le chroniqueur sportif

L'ENFER DU DIMANCHE

(Warner)

Malgré sa bonne tenue aux USA, cette saga d'Oliver Stone a l'air d'avoir plutôt effrayé le public français. La raison en incombe (peut-être) au choix d'un titre un peu trop burné, pour un film pas spécifiquement masculin, en tout cas certainement à ses attributs trompeurs de film sportif. Car enfin, répétons-le, il s'agit là bel et bien d'un Stone pur jus. Oliver ne sait pas, ne veut pas faire autre chose que des films intensément politiques, qui embrassent l'histoire de son pays, par les détours les plus inattendus, donc les plus parlants. **Any Given Sunday** traite avant tout d'une corporation, d'une multinationale du spectacle, et renvoie son auteur à un jeu d'auto-citations assumées : business, névrose du pouvoir et manipulation pour Christina Pagniacci (Cameron Diaz), qui renvoie au Michael Douglas de **Wall Street**. Brebis sacrificielle réminiscente de **Né un 4 Juillet** pour l'entraîneur Tony D'Amato (Al Pacino). Omniprésence médiatique qui pousse l'essentiel du casting à la perversion, à la manière d'un **Tueurs Nés**. Gigantesque galerie de portraits, où les intérêts croisés peuvent donner le meilleur et surtout le pire, comme nous le confirmait déjà **JFK**. Trop de personnages, trop d'enjeux, un visuel rentre-dedans à la Jerry Bruckheimer rendaient la vision en salles d'un tel film particulièrement agressive, et empêchait partiellement d'en apprécier toutes les finesses. Le support DVD fait plus que donner une seconde vie au film, il lui offre une seconde raison d'être en permettant de revenir à tout moment sur un plan bref et révélateur, une réplique à double-sens, etc.

Une fois n'est pas coutume, l'édition zone 2 enterre le pressage américain, et double cet exploit en incorporant carrément un second disque (glissé à même la pochette cartonnée). On le sait, les montages américain et européen du film étaient sensiblement différents. Tout ce qui avait trait aux techniques du jeu avait été épargné sur notre continent. A l'inverse, les yankees durent dire bye-bye à quelques plans gore ainsi qu'à une partie de la vie sexuelle des protagonistes (on se rassure, le perso de Cameron Diaz était aussi trouble dans les deux versions). Stone a assuré un nouveau montage (151 minutes) pour l'édition DVD, qui mêle les deux versions et équilibre certaines alternances jeu/dialogue. Il est à ce titre scandaleux que le commentaire du réalisateur, particulièrement informatif et précis quant à l'orientation idéologique du métrage, ne soit pas sous-titré. Cet oubli systématique des éditions zone 2 établit un élitisme indécent, comme si tous les cinéphiles curieux étaient de fait parfaitement bilingues ! Pour faire bonne mesure, en revanche, la musique est isolée. Sachant que le film avait, entre autres particularités, un nombre titanesque d'extraits pop, mariant DMX, Propellerheads, Moby et autre Fat Boy Slim, on se réjouira de constater que la SACEM ait fait l'impasse sur cette anomalie.

Passons maintenant au second disque, joli cadeau de Noël que nous fait *Warner*. Il est divisé en trois sections : 1ère manche/mi-temps/2ème manche. La 1ère manche s'ouvre sur une featurette sous-titrée de 27 minutes qui, Oliver Stone oblige, ne donne pas pour une fois dans le faux-cul. On y découvre un réalisateur survolté, sévère et peu conciliant face aux faiblesses éventuelles de son équipe, une Cameron Diaz terrifiée par l'ampleur de son rôle, un Jamie Foxx faussement décontracté et des footballeurs professionnels physiquement éreintés par la folie filmique d'un réalisateur qui a, rappelons-le, fait le Vietnam nom de Dieu ! A la suite, un objet bien curieux, une vidéo que Jamie Foxx et son agent envoyèrent à la production pour rappeler que ce dernier fut autrefois quarterback émérite et appuyer sa candidature. Suivent donc, en toute logique, les deux bouts d'essai qui lui permirent de remporter la partie.

La mi-temps, comme son nom l'indique, permet de reprendre son souffle. Le clip de LL Cool J, **Shut'em Down**, déjà présent en zone 1, est suivi de la parodie MTViesque du film, **My Name is Willie** (un clip by Oliver Stone donc, c'est pas rien). Enfin c'est à Foxx qu'échoit la tâche d'interpréter la chanson-titre, dont le clip peut-être vu comme un add-on puisqu'il



Jim Brown, exhortant ses hommes comme un chef militaire

contient des plans de la famille de son perso, Willie Beamen.
La 2ème manche débute par le bonus le plus goulu de cette édition, c'est-à-dire pas moins de seize séquences qui n'auront pas trouvé leur place dans le director's cut. On y découvre notamment, sur trois scènes, des motivations plus profondes dans le conflit qui oppose le médecin-chef (James Woods), partisan du «laissons-mourir les gladiateurs si tel est leur désir», à son suppléant (Matthew Modine) qui applique le serment d'Hippocrate au risque de ruiner la carrière de ses patients. Carrément disparu du montage final, le fils de D'Amato, interprété par Jim Caviezel (**La Ligne Rouge**) met un point final assez clair sur l'irresponsabilité paternelle de Pacino, dans un face-à-face glacial qui contraste avec le terrain ensoleillé qui sert de toile de fond. On regrette par contre que la séquence terrifiante de Ray Fields n'ait pas eu droit de cité au montage. L'ex-joueur, détruit par les coups encaissés et les drogues prescrites, fait une apparition zombiesque devant l'impétueux Beamen, lui donnant un tableau inattendu des jours d'après-gloire qui l'attendent. Problème : le menu fait mention d'un commentaire sur ces séquences inédites. On le cherche encore. A la suite, la section «prises ratées» est en fait un montage hétéroclite d'habituels bloopers et de gags et vannes qui devaient bel et bien, notons-le, faire partie du film. Stone ayant, par ailleurs, accumulé un kilométrage stupéfiant de séquences de football couvertes par une infinité de caméras, il en a extrait deux montages. Le premier, 8 minutes 30 de guerriers riefensthaliens, va donner des sueurs froides aux réalisateurs sportifs. Le second est son pendant inverse, monté sur une musique planante et baigné de vues nostalgiques de Miami. C'est ce qui appelle faire de la récupération utile ! S'il vous reste encore des forces après tout ça, frayez-vous un chemin au milieu des 150 photos qui couvrent tout le matériel promotionnel.

Non ! Ne partez pas encore ! On ne vous a pas parlé des bonus du DVD-Rom. A côté des habituels liens internautes, on y trouve un questionnaire tout bonnement impossible pour les petits frenchies que nous sommes. Une comparaison script-to-film permet d'alterner, sur deux séquences-clés, entre le premier jet de l'auteur, la version définitive du scénario et son application à l'écran, du premier montage au découpage définitif. Pour ceux que l'exercice tenterait, une section présentée par le monteur Thomas J. Nordberg vous permet de sélectionner les rushes de la première confrontation Pacino/Diaz et de réaliser votre propre montage image et son, sous les conseils avisés du pro. Rien que ça ! Enfin, un historique du football américain à travers son adaptation à l'écran complète les festivités. Et rien que pour enfoncer le clou, on rappellera que le DVD de **L'Enfer du Dimanche** est vendu au même prix qu'une édition simple.
Film en 16/9 anamorphique. VO et VF en 5.1 + sous-titres

DOBERMANN Collector

(Universal)

Voici ce que le Père Kounen apportera dans sa hotte aux sales miards camés qui auront volé, flingué, violé durant toute l'année. Une magnifique box de 2 DVD. On passe vite sur la copie film présentée en trois formats sonores (EX 5.1, DD 5.1 et DD 2.0, comme on dit dans Star Trek), et en 16/9 anamorphique, avec commentaire de l'équipe (enfin, plutôt réunion de potes autour d'un demi). Tout ça n'est là que pour vous rappeler de piller, concasser, brûler et jeter votre ancien DVD. Le disque de suppléments est, lui, au minimum, un mix du coffret LD et du LD Short Stories que l'éditeur PFC offrait pour l'achat d'une bouse (et que de petits malins ont réussi à vendre à l'unité). Donc, pour faire dans l'ordre, ce DVD se compose comme suit :
- The Making-Ofs : il y a là un making-of (oh ?) de 20 minutes où c'est que le petit Kounen y cause de westerns-spaghettis et où qu'on voit tout plein de cascades et d'explosions. On aime bien. Puis la petite histoire du générique, du storyboard au produit fini après passage par le line-test, et la possibilité de comparer ce work-in-progress. Le générique du **Dob**, on adore. Après ça, section barbecue avec la featurette des effets spéciaux, diffusée autrefois sur *Canal +*, et détaillant, entre autres, comment qu'on fait griller des poulets au bord de la Seine, qu'on guide des roquettes dans la campagne française et qu'on fait péter la Défense. Ça c'est cool. Pour les nerds du processeur, il y a aussi un commentaire alternatif du responsable SFX, en chinois-binaire, avec quelques mots français perdus au milieu. Pas compris. Dernière confiserie du chapitre, cinq séquences à l'état de storyboard, avec comparatif film. Yep !
- The Never-Scenes : tout d'abord quelques home-movies, les répétitions (où Cassel rigole tout le temps), les repérages et les essais de guns et autres sulfateuses. Puis 13 séquences, comme ça, pour le fun. La plupart sont des montages alternatifs, deux d'entre elles sont inédites. Kounen explique pourquoi il a coupé tout partout.
- Photos de famille : Ouais. T'as bien lu. C'est une galerie de photos. Regroupées en 3 sections (Genèse, Costumes, Tournage) et présentées dans une chouette animation type *Au Cœur du Temps*.
- Le Dob-Trotter : Comme les accents étrangers sont généralement débiles, rions un peu en se gaufrant la séquence du commissariat en teuton, espingouin, rital, tchèque (ikario), hongrish et japoniais (impressionnant d'ailleurs, le Christini nippon)
- Les bandes annonces : c'est des bandes-annonces.
- Autosatisfecit de Kounen, notre cancre préféré, au travers de ses *«Mad»* chefs-d'œuvre que sont **Gisèle Kérosène**, **Captain X** (une bombe !), **Vibroboy** (le **Citizen Kane** de Stéphane Moïssakis) et **Le Dernier Chaperon Rouge** tim-



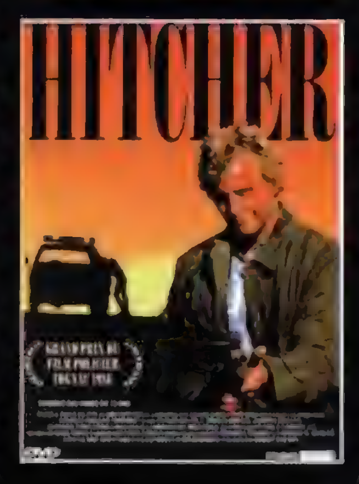
burtono-legendesque. Rien que cette partie vaut le prix de la box.
- Programmes cachés : **Shabbat Night Fever** de Vincent Cassel, des clips et plusieurs pubs de Jan, le sale gosse hyperactif, où l'on retrouve au passage Charlie Oleg, le Pr Choron et Charlie Schlingo. Ça cartonne. Vous savez maintenant quoi braquer pour Noël.

IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN

(Paramount)

Non content de se faire actuellement un Kubrick (**A.I.**), le petit Spielby nous a aussi balancé en pleine gueule un Sergio Leone. En effet, à y regarder de près, ce **Soldat Ryan** n'est pas loin de ce que Leone aurait dû nous faire goûter au travers de ses **900 Jours de Leningrad** qu'il a





mûri dix ans avant de nous quitter prématurément. On soupçonnait autrefois Victor Hugo, féru de spiritisme, d'entrer en contact avec les esprits des plus grands écrivains. Que fait donc Spielberg de ses soirées ? Pour vous mettre la pression, regardez donc les extraits des courts métrages d'enfance du prodige, présents sur le deuxième disque. A 12 ans, le salopiot découpait déjà mieux ses séquences que ses confrères hollywoodiens ne le font actuellement. Ça calme.

COFFRET JACK RYAN

(Paramount)

A La Poursuite d'Octobre Rouge, le seul «film d'action diplomatique» de l'histoire du cinéma n'a pas fait école. Pour une bonne raison : il faudrait être au moins aussi génial que McTiernan pour réussir le coup une seconde fois, ce que Phillip Noyce n'a même pas cherché à tenter sur ses séquelles. Oubliez les cornemuses de **Jeux de Guerre**, et passez illico à **Danger Immédiat**, brûlot réac stupéfiant d'indécence, qui a au moins pour lui la plume active du mercenaire John Milius, dont on aurait aimé voir s'exprimer l'incorrection de manière plus évidente.

UN FAUX MOUVEMENT

(GCT)

On avait du mal à comprendre comment Carl Franklin avait réussi un tel polar, juste, humain, direct, alors qu'il s'enfonça par la suite dans le téléfilm embarrassant (**Le Diable en Robe Bleue**). C'est que personne n'avait alors prêté attention au scénariste et interprète de cette perle, un certain Billy Bob Thornton, proclamé depuis génie galopant. Tout s'explique. Le commentaire audio de Franklin (sous-titré) permettra néanmoins de savoir plus exactement quoi lui attribuer.

HITCHER

(Canal Plus)

Le film culte de Robert Harmon a vieilli. Bien vieilli. Vieilli comme ces films sortis un jour de nulle-part, qui impriment la rétine et l'esprit des spectateurs qui le découvrent au hasard d'une projo, et finissent invariablement par apparaître comme des jalons progressifs d'une seule et grande histoire de la série B, la solide, la létale. Il y a eu **Détour**, **Naked Kiss** et **En 4ème Vitesse**. **Hitcher** s'est joint à eux.

HARD EIGHT

(GCT)

Surfant habilement sur le succès d'estime de **Magnolia**, ce polar inédit de Paul Thomas Ander-

son (aussi connu sous le titre **Sydney**) jette les bases de son futur credo : chassés-croisés de gueules et de destins, réunis en plans-séquences et vision attendrie des losers. Une partie de son équipe d'habitués (Philip Seymour Hoffman, John C. Reilly, Philip Baker Hall) est déjà en place. 2 pistes de commentaires sous-titrés (réalisateur + reste de l'équipe), une scène coupée et un home-movie d'une séance de travail au Sundance Institute complètent le tableau.

LE MAGNIFIQUE

(Canal Plus)

Vingt ans avant **Austin Powers** et **Dr Waï**, c'est dans les studios français que la saga de Bond trouvait sa plus intelligente parodie. L'époque où De Broca faisait des films plutôt que des conserves, où Belmondo était notre héros national et où Francis Veber (non crédité) était le script-doctor le plus efficace du pays. Voir Jean Lefèbvre, en plombier, succomber à une rafale de mitraillette dans un ralenti à **La Horde Sauvage**, c'est un orgasme qu'on a qu'une fois dans sa vie. Indispensable. Hélas, le commentaire de De Broca est à l'image de ce qu'il est devenu (*«Ah mais j'm'en fous»* répond-il à l'assistant qui essaie de le faire parler).

Et aussi

RESERVOIR DOGS *(Canal Plus)*. Présenté par Tarantino en personne dans une copie enfin digne.

L'AUBE ROUGE *(PFC)*. Pour constater le fossé immense entre le John Milius scénariste (une idée par réplique) et le John Milius réalisateur (une gaffe par plan), et rappeler à Kevin Reynolds qu'il a débuté par ce formidable pamphlet parano.

WARGAMES *(PFC)*. Des hackers sur Atari. Ça a vraiment existé ?

LE LIVRE DE LA JUNGLE *(PFC)*. Quand Stephen Sommers essayait de faire **La Momie** et que le studio *Disney* le poussait à faire **La Petite Momie dans la Jungle des Merveilles**. Film schizo.

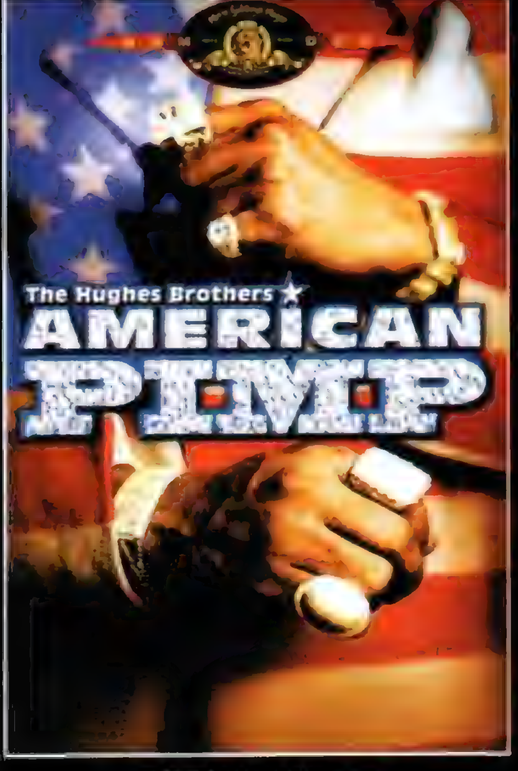


ZONE 1

AMERICAN PIMP

(MGM/Import)

Les frères Hugues (**Menace 2 Society**, **Génération Sacrifiée**) ont beau être, pour le grand public, des inconnus notoires, une portion d'Hollywood les hait au plus haut point (voir, pour s'en convaincre, le puant **Hollywood Berne**). Car quoi qu'on en pense, et c'est dramatique, un Black peut très bien bosser aujourd'hui dans la capitale du cinéma, à la seule condition qu'il ne montre pas des signes ostentatoires de supériorité intellectuelle. Spike Lee, le borné, fait rire. Singleton, le benêt, rassure. Les frères Hugues font peur. A l'origine, **American Pimp** devait être un film de fiction. A la lecture de leur propre script, les frères réalisèrent qu'un tel projet les condamnerait illico à l'exil forcé. D'où l'idée de se réfugier derrière la prétendue «objectivité» du documentaire, et de retourner s'entretenir avec les macros haut-en-couleurs qu'ils avaient rencontrés durant leurs repérages. Au final, leur **American Pimp** est un exercice d'équilibrisme moral traumatisant. Passé une condamnation de pure forme du métier de proxénète, ils nous font entrer en terra incognita, dans ce que macs et putes appellent «la Partie» avec ses codes, ses règles implicites, son histoire officieuse, ses strass et sa manière affolante de nous rappeler constamment à l'horreur du monde du travail «honnête». Et c'est sans ménagement que le doc nous invite, l'air de rien, à nous plonger dans la peau d'une prostituée, pour enfin comprendre ce qui peut pousser une femme à donner son corps, son argent, sa santé à un tel esclavagiste. Personnages ambigus, forcément charismatiques, fascinants, ces Huggy-les-bons-tuyaux commencent par faire pitié, puis par faire rire, puis ils intriguent, gagnent la confiance et enfin séduisent le spectateur imprudent. Et l'on se retrouve à écouter des discours innommables, misogynes, parfois même criminels alors qu'une partie de nous s'exclame secrètement : «Putain qu'il est cool, ce mec !» avant de se raviser, honteusement. Non, décidément, ces frères Hugues sont bien des putains de génies dangereux. On attendait déjà **From Hell** pour l'an prochain. Après ça, on frise la bouffée d'angoisse. Sous-titré français.



A TOUCH OF EVIL

LA SOIF DU MAL

(Universal/FNAC Import)

Restauration ? Révisionnisme ? Ce modèle insurpassable du film plus noir que noir n'en finit pas de s'allonger. Sorti en 1958 dans une durée de 1 h 35, il fut redistribué plus tard dans un montage de 1 h 48, avec des séquences additionnelles filmées par le monteur Harry Keller. C'est cette version qui fut le plus exploitée en vidéo. En 1998, *Universal* restaura l'œuvre et s'appliqua au montage le plus exact, basé sur les mémos de Welles. D'où la version présente d'1 h 51, qui voit disparaître de son célèbre plan-séquence d'ouverture les crédits du générique (bonus) mais qui gicle aussi inconsidérément le mambo sulfureux d'Henry Mancini qui l'accompagnait (malus). Exploité jusqu'alors dans le format 1:37, Welles avait conçu ses cadrages révolutionnaires pour le 1:85. Cette copie en 16/9 anamorphique lui rend donc justice. Sous-titres français.

TUCKER

(Paramount/FNAC Import)

Quand Coppola, mégalo, génial, inconscient, ruiné par les trusts industriels et les convenances, filme le destin d'un fabricant d'automobiles mégalo, génial, inconscient, ruiné par les trusts industriels et les convenances, l'exercice pourrait se révéler vertigineux, il finit, curieusement par tendre vers l'optimisme bon enfant. La photo sublime de Vittorio Storaro trouve enfin un support vidéo à sa mesure (16/9 anamorphique) tandis que le réalisateur revient d'entre les morts sur une piste de commentaires troublante. Featurette et film-promo du vrai Tucker complètent le tableau. VO 5.1 + VF 2.0

AIRPLANE & AIRPLANE 2 THE SEQUEL

(Paramount/FNAC Import)

Cette version d'**Airplane** est celle contenant tout à la fois la chanson des Bee-Gees, le morceau de guitare complet de l'hôtesse sudiste, le speech incompréhensible des deux Blacks du ghetto, autant de morceaux de choix qui ont disparu de la version vidéo française (alors qu'on les retrouve sur les copies diffusées sur *Canal +*). La présence de sous-titres anglais permet également, enfin, de profiter de certains jeux de mots qui restaient insondables. Idem pour la séquelle qui réintègre le délire de William Shatner dans son intégralité.
VO + VF (québecoise) sur les deux titres



vidéo RAYON INÉDITS

Par Cédric DELELÉE & Damien GRANGER



▲ *Chick Vennera dans* ***Active Steel*** ▲

active steel

Généralement chargé de gérer des budgets faméliques, le pape de la série Z US, Fred Olen Ray, livre quasi-systématiquement des nanars aussi étriqués que le budget dont ils disposent. Avec quelques paquets supplémentaires de dollars, il peut encore tourner des films regardables. La preuve avec **Active Steel**. Non pas que cette série B d'action militaire roule sur les billets verts ou que leur auteur ait soudain trouvé l'inspiration. Mais, moins miséreux que par le passé, Fred Olen Ray s'en tire mieux que d'habitude. Des explosions bien nourries, des cascades avec ralentis et trempolines, des avions de l'US Navy, l'illusion d'un décor de porte-avion, quelques blindés... En clair, du «fastueux» pour un film qui semble remonter à l'époque où Menahem Golan envoyait, sous le pavillon *Cannon*, Chuck Norris et ses bidasses d'élite au combat. Ce sont ici Daniel Baldwin et quelques autres qui s'y collent. Troufions-justiciers au service de l'Oncle Sam, ils ont pour double mission de délivrer un camarade fait prisonnier lors d'une précédente virée, et de détruire le quartier général d'un baron de la drogue d'Amérique Centrale que protège d'ailleurs son gouvernement. Rien d'original dans ce scénario, pas même les états d'âme du héros et la dose de sadisme apportée par les méchants. Ça ne regarde, oui, mais avec tout de même une grande indulgence et l'impression d'avoir déjà vu ça quelque part.

Paramount Vidéo présente *ACTIVE STEEL* (*ACTIVE STEALTH* - USA - 1999) avec Daniel Baldwin - Fred Williamson - Chick Vennera - Shannon Whirry - Paul Michael Robinson **réalisé par** Fred Olen Ray

de sang froid

Nouvelle adaptation du bouquin de Truman Capote filmé par Richard Brooks avec Burt Lancaster il y a trente ans, **De Sang Froid** narre le massacre d'une famille de méthodistes par deux ex-taulards, leur traque, leur arrestation et leur exécution. Mais là ou Brooks avait accompli avec l'aide de son chef-op Conrad Hall un travail visuel incroyable afin de définir toute la tension de ce fait divers sordide survenu à la fin des années cinquante, ce téléfilm Hallmark use de méthodes nettement plus racoleuses : la famille nous est longuement présentée afin de rendre la tuerie encore plus révoltante, tandis que l'un des deux malfrats est dépeint comme un gentil gars un peu paumé qui tente de freiner les instincts meurtriers de son acolyte décérébré. Piètre réalisateur mais excellent directeur d'acteurs (cf. **Obsession Fatale**), Jonathan Kaplan tire le meilleur d'un Eric Roberts qui trouve ici l'un de ses meilleurs rôles, face à Anthony Edwards, le gentil docteur de la série ***Urgences***, qui s'est un peu empâté et ressemble de plus en plus à Steven Seagal. Au finish, si on excepte une scène au goût douteux parodiant **Pretty Woman** où Roberts essaie des costumes face à son pote, ce pseudo-remake est très honorable, avec cette image terrible où sont brûlés des matelas couverts du sang des victimes et une révélation finale qui crée un véritable malaise. A signaler également Sam Neill, comme toujours excellent dans un rôle tout droit sorti des **Incorruptibles**.

Imatim/Free Dolphin présente *DE SANG FROID* (*IN COLD BLOOD* - USA - 1996) avec Anthony Edwards - Eric Roberts - Sam Neill **réalisé par** Jonathan Kaplan



▲ *Eric Roberts & Anthony Edwards dans* ***De Sang Froid*** ▲



▲ *Nas dans* ***Belly*** ▲

belly

Initiateur du clip vidéo filmé en grand angle, Hype Williams a illustré de ses images déformées les chansons «No Scrubs» de TLC et «Caught out there» de Kelis. Son premier long métrage, Belly, une «tale from the hood» très classique, reste fidèle à l'imagerie du clippeur qui a marqué les années 90. Ralentis, effets stroboscopiques et plans lourds de symbolisme sont utilisés à profusion pour donner du relief à cette histoire de loyauté qui vire à la trahison. Tommy Brown (DMX) et Sincere (Nas), dont l'amitié semble à toute épreuve, ont grandi dans le même quartier du Queens. Lorsqu'une nouvelle drogue envahit la ville, Tommy, qui compte faire main basse sur le marché, propose à Sincere de devenir son associé. Une affaire qui roule, mais qui va également les diviser. Car si Tommy est un psychopathe prêt à tout pour se remplir les poches, Sincere aspire à une vie plus calme aux côtés de sa fiancée et de son enfant. Après avoir clairement défini les personnages, Belly tourne rapidement en guerre des gangs partagée entre New York et la Jamaïque. Interdit en salles aux Etats-Unis pour incitation à la violence, Belly fonctionne pourtant sur le même principe que **Menace II Society**, à savoir que ses personnages finissent par emprunter le chemin de la rédemption. Un film brutal et sans concession, au moins tout autant que son modèle, le **Scarface** de Brian De Palma.

Pathé Vidéo présente *BELLY* (USA - 1998) avec DMX - Nas - Taral Hicks - Tionne «T-Boz» Watkins - Method Man **réalisé par** Hype Williams

mauvais plan

Par son intrigue, **Mauvais Plan** pourrait rappeler l'un des romans de James Hadley Chase, mais la ressemblance s'arrête malheureusement là. Un ado employé dans un motel minable du Texas sympathise avec Tanya, une jeune cliente qui s'est installée là avec son père. Lorsque débarque une mystérieuse inconnue, ils lui empruntent sa voiture pour faire une virée et découvrent que le coffre dissimule un cadavre encore frais. Ils le jettent dans un lac pour ne pas être accusés, mais la propriétaire du véhicule a décidé de leur mener la vie dure...
Le film commence comme un épisode de la série ***Dawson*** pour devenir brusquement déviant. En effet, la jolie Tanya aide son père à payer le loyer en vendant ses charmes aux vieux notables du coin, comme dans cette scène où elle se fait fesser dans sa chambre de petite fille par le maire qui promet de lui en mettre plein la bouche, juste avant que survienne son paternel armé d'un polaroid. Passé cet interlude, le script ne va nulle part et la réalisation est inexistante, si on excepte quelques jolis fondus enchaînés et une mise en valeur conséquente des formes appétissantes de Amy Hathaway. Le final plagie celui de **Bound** et a pour but d'expliquer tout ce qui s'est produit avant, mais le réalisateur ayant complètement oublié de nourrir son intrigue des informations nécessaires, il ne fait que rendre le film encore plus inutile. Reste Benicio Del Toro, hilarant dans le rôle d'un flic frimeur et complètement idiot, dans deux scènes anthologiques : l'une où après avoir blablaté longuement avec le shérif, il lui demande d'un seul coup ce qu'il y a de neuf alors qu'ils n'ont pas bougé du capot de leur voiture, et l'autre, où il déclare d'un air pénétré à Tobey Maguire que s'il suit des cours, c'est qu'il est probablement étudiant !

Imatim/Free Dolphin présente *MAUVAIS PLAN* (*JOYRIDE* - USA - 2000) avec Tobey Maguire - Amy Hathaway - Wilson Cruz - Christina Naify - Adam West **réalisé par** Quinton Peebles



▲ *Tobey Maguire dans* ***Mauvais Plan*** ▲

Pin-up

MICHELLE NORDIN

«Je ne me trouve pas super sexy. Ça rend fou mon entourage, qui me conseille d'aller voir un psy !»

Nouvelle coqueluche de Zollywood, Michelle Nordin est en quelque sorte la Britney Spears des Scream Queens ! Contrairement à la plupart des autres filles exerçant ce métier, qui ont eu une enfance agitée, voire délurée, Michelle Nordin est très très sage. Elle ne sort pas, ne fume pas, ne boit pas et ne baise pas. *«Pas avant le mariage»* déclare-t-elle en esquissant un sourire. *«Je préfère commencer par me concentrer sur mon travail, qui me demande beaucoup de temps et d'énergie, ce qui n'est pas compatible avec le fait d'avoir un petit copain. Beaucoup trop de filles prennent ce métier par-dessus la jambe. Elles se contentent d'arriver à l'heure sur le plateau, de dire leur texte sans même s'investir dans leur personnage et le tour est joué ! Mais je ne pense pas que ça soit la bonne méthode pour progresser. Quand je serai riche et célèbre, j'aurai tout le temps de m'amuser».* Pourtant, avec ses origines brésiliennes, suédoises et italiennes, on aurait pu attendre de Michelle Nordin qu'elle ait le sang chaud. Mais la jolie blondinette, qui a grandi à Rio de Janeiro, a reçu une éducation catholique très stricte. A l'âge de douze ans, elle part vivre à Los Angeles avec ses parents, ce qui provoque chez elle un énorme choc culturel. *«Je ne savais pas parler un mot d'anglais ! Ça a été très dur pour moi de m'adapter à la langue et au mode de vie des Américains. Heureusement, à l'école, j'ai rencontré un mec super sympa qui m'a appris plein de trucs du genre comment s'habiller, se coiffer ou même se comporter pour ne pas avoir l'air trop étrangère. Mais je crois qu'il était surtout très intéressé et qu'il aimait se montrer à mes côtés car tout le monde me reluquait de la tête aux pieds. Je ne me suis jamais rendu compte à quel point j'étais populaire au lycée. C'est une amie qui m'en a fait prendre conscience. Un jour, elle m'a dit : «Michelle, tu sais que pratiquement tous les mecs du coin ont envie de t'avoir dans leur lit». Comme je ne suis pas une fille facile, ils ont tous été déçus !».*

C'est par relation, après avoir pris des cours d'art dramatique juste pour le plaisir, que Michelle Nordin commence à recevoir quelques propositions, d'abord pour présenter plusieurs programmes sur la chaîne familiale de *Fox*, puis pour être l'hôtesse de l'émission gastronomique *«High Definition»*. Remarquée par le réalisateur David DeCoteau (**Creepozoids**), elle fait ses débuts au cinéma dans la production *Full Moon* **Alien Arsenal**, où elle interprète Felicia St Clair, une pom-pom girl. *«Par chance, contrairement à d'autres, je n'ai pas eu à jouer une fille complètement idiote pour mon premier rôle. Felicia est un personnage intéressant qui se trouve au cœur même des événements. C'est elle, avec deux autres étudiants, qui trouve des armes d'origine extraterrestre cachées dans le sous-sol du lycée. Comme des aliens comptent s'en servir pour conquérir la Terre, on s'unit pour leur foutre la pâtée ! Je me suis beaucoup amusée à faire ce film et j'adore le revoir».* Juste après, Michelle passe une audition pour le rôle principal du film indépendant **The Doorman** mais, look de bimbo oblige, récolte finalement celui de la jeune californienne vulgaire et limite nymphomane. Suit une nouvelle production *Full Moon* réalisée par David De Coteau, **Microscopic Boy**, où elle est employée dans un rôle similaire, proche de celui de Pamela Anderson dans **Alerte à Malibu**. *«Je ne comprends pas certains producteurs. Ils choisissent toujours des actrices pour leur faire jouer des personnages à l'opposé de leur propre personnalité. C'est insensé. Et tous veulent que je me déshabille ! Alors je ne peux m'empêcher de leur répondre : «Vous êtes sûr qu'il y a des gens qui ont envie de me voir à poil ?». Et ils me regardent avec des gros yeux, croyant que je suis complètement folle».* Après une apparition dans la série ***Buffy***, elle retrouve à nouveau David DeCoteau pour lés besoins d'**Ancient Evil : Scream of the Mummy**, dans lequel six jeunes archéologues réveillent un dieu Aztec maléfique. *«Encore une fois, on m'a offert le rôle d'une fille un peu naïve et légère. A croire qu'il faut se faire une raison ! Mais j'aime bien travailler avec David DeCoteau. Avec lui, on apprend le métier sur le tas. Ce film a été tourné en quatre jours ! Vous imaginez ? En plus, c'était la première fois que je me faisais tuer à l'écran. J'étais très impatiente de voir comment ça se passe. Comme on tournait à peu près 30 pages de scénario par jour, je n'ai pas eu à attendre trop longtemps !».* Depuis, Michelle a été contactée pour apparaître dans le thriller **The Glass House** (une jeune orpheline est recueillie par un couple mal intentionné) et dans la comédie **Good Advice** (un banquier découvre les vraies valeurs de la vie après avoir perdu son emploi). Mais à tout juste 19 ans, Michelle Nordin ne sait pas encore vraiment ce qu'elle veut faire. *«Pour l'instant, le métier d'actrice me convient, même si j'aimerais accéder à des rôles plus gratifiants. Ma mère me soutient dans mes choix, ce qui est très important pour moi. Mon père, par contre, ne m'encourage pas à continuer dans cette voie. Les séries B, c'est pas son truc. Quand un ami lui demande ce que sa fille fait dans la vie, il est toujours très gêné de leur dire la vérité. Il leur dit souvent que je continue à présenter des programmes sportifs, la seule chose que j'ai faite dont il soit fier. Son rêve, ce serait que je devienne docteur !».*



■ *Michelle Nordin et son nombril hyper-sexy* ■

■ *Michelle à la momie d'**Ancient Evil** : «J'ai pas un truc, là, sur l'épaule ?»* ■

■ **Damien GRANGER** ■



PRIEZ POUR EN SORTIR VIVANTS !

Ils sont six à pouvoir gagner chacun

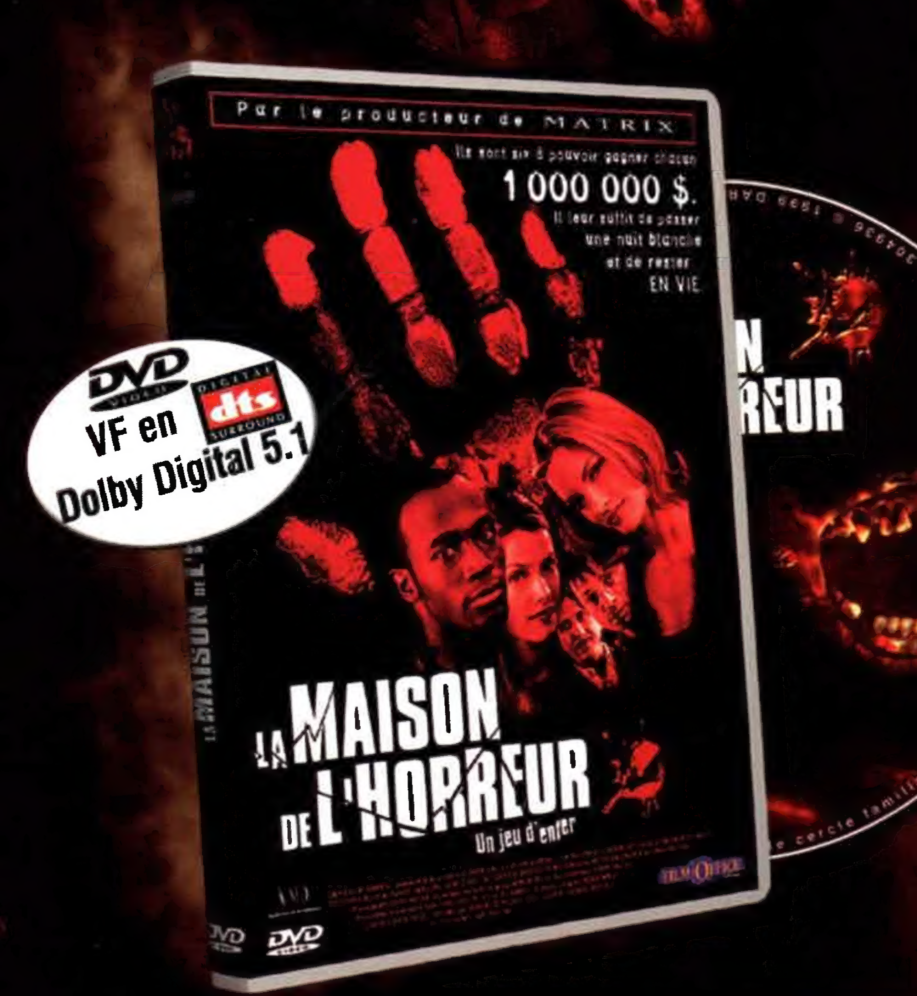
1 000 000 $.

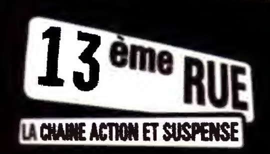
Il leur suffit de passer

une nuit blanche

et de rester...

EN VIE.





LE CHOC DE LA TERREUR

EN VHS ET DVD VIDEO LE 22 NOVEMBRE

